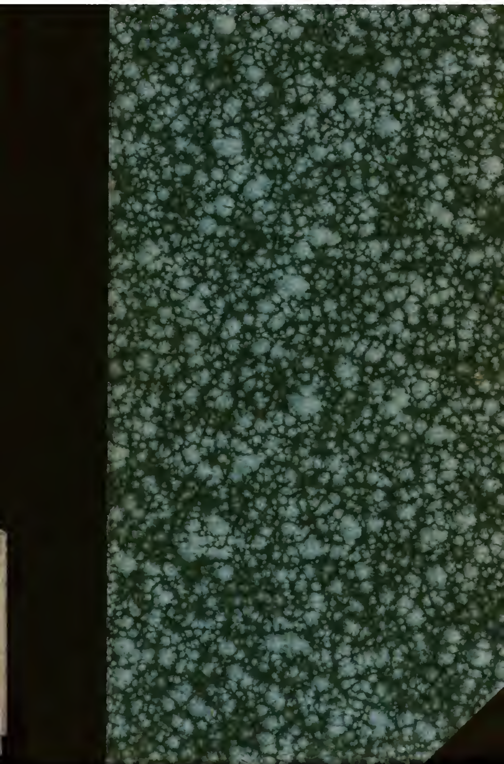
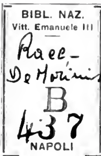



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.-
De Marinis
B
437
NAPOLI

VOYAGE A ROME

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER
DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce,
20 rue Bergère, près du boulevard Montmartre.

VOYAGE

À

ROME

EN 1853

PAR

ARTHUR DE GRANDEFFE.

DEUXIÈME VOLUME.

PARIS
LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
31, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL).
1857

DEUXIÈME PARTIE.

QUATORZIÈME LETTRE

Armée française. — Saint-Louis-des-Français. — La Société de Saint-Vincent de Paul. — L'Ambassade.

Rome, le 27 août 1853.

Avant de traiter le sujet de ce paragraphe, mon cher Paul, il convient que je te fasse ma profession de foi.

Je ne suis point un adulateur de la papauté, mais un chrétien profondément convaincu de la

vérité de notre religion et de l'origine divine de l'Évangile et de l'Église. Je parle en toute liberté, dans la plénitude de ma sincérité et de ma croyance.

S'il m'était permis de juger les choses de la terre et d'organiser la carte du monde, je n'hésiterais pas, en ce qui concerne le pouvoir temporel du pape, à me ranger de l'avis du Directoire et de celui de l'empereur Napoléon Ier.

Cette démarche de ma part n'est point une flatterie à l'adresse du pouvoir qui nous gouverne. Je ne flatte personne; j'estime trop mon indépendance et la dignité personnelle de l'homme, pour m'abaisser devant qui que ce soit.

Mon opinion est une opinion; rien de plus. Si je devenais abbé, je ne la changerais pas, à moins qu'on ne me l'*exorcisât*.

Je crois fermement que l'on doit séparer les choses d'en haut, des choses d'ici-bas. *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Le Saint-Père ne m'a jamais fait l'effet d'un César, quoiqu'on prétende que Pie IX ait été dans son jeune temps officier de cavalerie. C'est le pontife suprême du catholicisme, nous devons le vénérer comme le représentant de Jésus-Christ sur la terre; mais en dehors des choses de la religion, son autorité n'est plus rien pour nous.

En nous créant du limon de la terre, Dieu a soufflé dans nos âmes la liberté : il n'a pas le droit de la reprendre, parce qu'il est infaillible dans ses actes et ne revient jamais sur ses pas.

Nous sommes libres et indépendants, nous sommes les *rois de notre nature!...* Nous pou-

vons *vouloir* ce que bon nous semble! C'est ainsi qu'on nous a créés.

Le pape, pas plus que Dieu, n'a le droit de nous retirer notre liberté personnelle.

Au reste, la puissance temporelle des papes est l'œuvre de Charlemagne et de ses prédécesseurs. Saint Pierre et ses successeurs gouvernaient fort bien l'Eglise universelle, du fond de leur métropole de Saint-Jean-de-Latran, pendant que les Césars trônaient dans leurs palais de Rome; et à cette époque de l'histoire ecclésiastique, les choses spirituelles n'allaient pas plus mal qu'aujourd'hui. Le martyrologe nous enseigne au contraire qu'il y eut alors une longue série de saints en possession du siége papal, chose qu'on ne voit plus aussi fréquemment de nos jours.

Pour terminer la discussion d'un point aussi important, je ferai un nouvel appel à l'histoire de l'Église, et je dirai qu'en 1796, le 15 fé-

vrier, si je ne trompe, lorsque la Convention nationale française prononça la déchéance temporelle du pape Pie VI, on trouva à Rome quatorze cardinaux qui consentirent à chanter un *Te Deum* en l'honneur de la nouvelle république romaine.

Sans aucun doute, s'il avait fallu transiger avec la foi catholique, ces princes de l'Église seraient morts, chacun mille fois, plutôt que de se laisser aller à la moindre faiblesse. Ce qui prouve, en passant, que l'on peut mettre en doute le pouvoir temporel des papes, et au besoin le combattre, sans devenir, par ce seul fait, hérétique et ennemi de l'Église.

Voilà, mon cher Paul, ma profession de foi terminée. Je vais passer à l'examen de l'organisation civile, militaire et ecclésiastique dans Rome : ce sera le sujet de ma présente lettre. Tu vois que la matière ne nous manquera pas, si nous savons en profiter.

Mais laissons de côté, pour un moment, l'administration et l'armée romaine, pour dire quelques mots de cette occupation française dont on a tant parlé et qui, quoi qu'on en dise, a pour résultat positif d'apporter quelques lumières au milieu des ténèbres *pontificales*, en les mettant en contact avec notre civilisation.

L'armée française, forte de 6,000 hommes, forme une division militaire composée de deux brigades, c'est-à-dire d'un régiment de cavalerie, le 11e régiment de dragons; de six batteries d'artillerie, de deux bataillons de chasseurs de Vincennes, et de six régiments de ligne, parmi lesquels on en compte deux d'infanterie légère. — Ces troupes sont réparties à Rome, à *Civita-Vecchia*, à *Pàlo*, à *Civita-Castellana*, *Velletri*, *Orvieto* et *Viterbo*.

Au commencement de l'occupation, il y avait de fréquents assassinats commis par des Italiens sur les individus des différents corps de

l'armée française. On les attribuait en général aux passions politiques, et le plus souvent ce n'étaient que des questions fort communes en tous pays, et connues partout sous le nom de questions d'amour.

Malgré l'antipathie italienne, on a vu dernièrement les enfants de Rome courir en foule dans les jardins de la *villa Borghèse* pour assister au brillant carrousel du 11e régiment de dragons.

Ce carrousel était donné au profit de la Société de Saint-Vincent de Paul. En ma qualité de confrère de cette association, je fus nommé commissaire-surveillant, et j'ai pu constater par l'affluence des spectateurs, que l'on savait du moins ici rendre justice à notre supériorité militaire, si l'on était incapable de l'égaler.

J'ai entendu certaines personnes blâmer la permanence de nos troupes à Rome, et ce-

pendant pour quiconque a visité ce pays il es démontré que le jour où l'armée française quittera les États de l'Église, le Saint-Père et son gouvernement n'auront rien de mieux à faire que de nous imiter.

Je n'ai pas la prétention de vouloir résoudre la question italienne, qui est peut-être la plus grave de celles qui occupent aujourd'hui l'attention de l'Europe, mais je n'hésite pas à dire que la France commettrait une faute politique très-grande, si elle rappelait dans ses ports son armée d'occupation. En effet, renoncer à sa position stratégique de Civita-Vecchia et de Rome, ce serait abandonner à l'Autriche l'Italie tout entière.

Personne n'ignore quelle influence exerce le cabinet de Vienne sur les cours de Naples, de Florence, de Parme et de Modène, et si on ajoute à cela que la tendance politique du cardinal Antonelli est éminemment autrichienne, il faudra être aveugle pour ne pas voir que l'armée

française ne peut quitter les États romains tant que les Autrichiens n'auront pas évacué la rive droite du Pô.

Je laisse cette question, où il y en aurait fort long à dire, pour parler de la fête et de l'église de Saint-Louis-des-Français.

Cette église, et son chapitre de chanoines, dont nous avons déjà parlé dans une précédente lettre, sont ici le centre de l'influence cléricale française.

Les prêtres de cette paroisse font beaucoup de bien aux soldats de notre armée, qu'il amènent en grand nombre aux pieds des saints autels à force de bons traitements et par leur zèle infatigable.

C'était, en effet, une mission digne de notre clergé que d'entreprendre la conversion de tant de catholiques qui ne sont guère plus

chrétiens que les sauvages de l'Océanie !!! On dit qu'il est plus difficile de convertir un mauvais catholique qu'un païen !

Je dois cependant constater que j'ai vu les soldats français assister en foule aux sermons et aux offices divins célébrés à Saint-Louis des Français, et certes ce n'était pas chez eux affaire de mode, *comme pour plus d'une belle dame du faubourg Saint-Germain.*

La fête de notre bon roi Louis IX est célébrée d'une façon toute royale quand arrive le jour de ce grand saint. Les autorités françaises endossent leurs écharpes tricolores ; il n'est pas jusqu'au plus petit attaché d'ambassade qui ne revête son bel habit doré et ne coiffe son chapeau à cornes !... Musique militaire, messe solennelle, sermon long et éloquent, procession, etc., tout conspire à faire rivaliser cette fête française avec les fêtes quotidiennes qui viendraient enlever les Romains à

leurs occupations, *si les Romains avaient des occupations !...*

Après Saint-Louis-des-Français, vient naturellement appeler notre attention la *conférence étrangère de Saint-Vincent de Paul*, cet autre représentant de la charité française à Rome.

La conférence en question compte parfois peu de membres ; je l'ai vue réduite à dix confrères; mais à certaines époques de l'année elle en réunit jusqu'à cinquante; et ce qui te prouvera que ce n'est pas toujours le nombre des associés qui fait la valeur des associations, c'est que cette conférence distribue annuellement aux pauvres de Rome en secours de toute espèce, la somme respectable de 20,000 fr.

Un de ses membres les plus zélés est *M. Barns*, Anglais de nation, qui donne à Rome des leçons d'anglais et est auteur d'un guide du voyageur dans cette ville, livre que je te

recommande pour la seconde fois, mais il le mérite, à cause des appréciations philosophiques et chrétiennes inspirées à son auteur par l'étude des monuments de la ville éternelle.

Je terminerai cette lettre, cher Paul, en te disant quelques mots au sujet de l'ambassade française, qui joue un rôle si important dans un pays où le gouvernement nous doit son existence politique.

M. le comte de Rayneval est le digne représentant de notre cour auprès de celle de Rome. Il n'y a ici qu'une voix pour rendre justice à la protection efficace que l'ambassade française étend non-seulement aux Français de tous rangs qui habitent cette ville, mais encore à une foule d'Italiens sans pain et sans asile qui trouvent au palais *Colonna* des secours que leur refuse le sol natal !... C'est à tel point que l'ambassadeur est généralement appelé *père des pauvres !...* Et j'ajouterai que beaucoup d'aventuriers (car à Rome ils abondent) spéculent

honteusement sur une charité qui ne sait jamais refuser à celui qui demande du pain.

Il y a du reste à l'ambassade des ressources aussi pour les gens affamés de plaisirs. On y voit de brillantes réceptions. Lorsque le pape donne des chapeaux de cardinaux à des évêques français, l'ambassade devient le théâtre des cérémonies les plus imposantes. On a donné cette année deux chapeaux, et c'était chose à la fois intéressante et nouvelle pour le touriste parisien, que de voir toutes ces *éminences* et ces *excellences* mêlées à la foule des laïques en *habits noirs* et des belles dames en *robes décolletées!...*

C'était semer des roses sur le chemin d'épines où allaient s'engager les nouveaux élus ! Ah ! j'avoue que si l'on me faisait cardinal, un pareil jour serait pire à mes yeux qu'une *tentation de saint Antoine*, car après tout le diable montrait à ce bon saint *de bien vilaines choses!...*

Enfin, à l'ambassade, le *pauvre*, de quelque nation qu'il soit, trouve du pain; le *Français*, une protection efficace et un bon accueil; et l'*homme du monde* appelé à fréquenter la bonne société, des fêtes brillantes, des bals et des soirées fort animées, dont les honneurs vous sont faits d'une façon inimitable par une maîtresse de maison qui ajoute au don de plaire l'art d'être toujours aimable (ce qui est parfois difficile avec certaines gens).

Bien certainement, diras - tu, mon ami a sollicité ou sollicite une place d'attaché à l'ambassade de Rome.

Cette pensée me prouve qu'on n'a jamais rien gagné à être désintéressé et impartial, attendu que personne ne croit à votre bonne foi. Peu m'importe! Doit-on, pour ce motif, sacrifier la douce jouissance de dire du bien des gens dont on en peut dire?... Ils sont si peu nombreux dans ce monde, que ce serait sottise que de ne pas les remercier, quand on les ren-

contre, de nous avoir montré qu'il était resté quelque chose de bon sur la terre, après la fameuse invasion des maux de la *boîte à Pandore*, comme on dirait à la *Porte-Saint-Martin*.

Je n'ai pas la prétention de parler plus longtemps de la France et des Français *romanisés*. Mais notre ambassade à Rome étant une des plus brillantes de celles que nous possédons à l'étranger (elle compte deux secrétaires et dix attachés), j'ai cru qu'il était de mon devoir de parler de son digne chef qui a su mériter par ses vertus et sa bienfaisance la confiance et l'amour des populations au milieu desquelles il représente notre pays.

Je finis donc en t'assurant que je n'ai point l'envie d'être attaché d'ambassade à Rome ; mais que j'éprouve un singulier plaisir à dire du bien des gens dont je puis me passer.

Pour ce motif, je n'en dirai point de mon Paul.

Adieu. Tout à toi.

Arthur.

QUINZIÈME LETTRE

Armée romaine. — Marine. — Police. — Administration. — Clergé. — Sociétés religieuses.

Rome, le 1er septembre 1853.

L'armée romaine ne rappelle guère les légions de César. Mais faut-il en conclure que le peuple italien soit incapable de fournir à son gouvernement une armée à l'instar des nôtres? Ce serait une grave erreur que de juger ainsi les choses.

Qu'on établisse dans les Apennins la conscription comme en France, et on trouvera parmi les montagnards qui les habitent, des soldats braves, robustes, lestes et bien taillés, dignes de figurer, comme au temps de l'*empereur-roi* d'Italie, au milieu des beaux cadres de notre armée.

Napoléon disait que les peuples de l'Apennin étaient naturellement guerriers. Ils sont les descendants des Romains de la grande Rome, comme les *Palikarès* d'aujourd'hui le sont des vaillants soldats d'Achille et des héros de la guerre de Troie.

Les nations naissent, grandissent et disparaissent, entraînées par les révolutions successives dont le perpétuel mouvement est la vie de notre monde!... Mais au fond de cette cuve où fermente l'humanité, il existe toujours le levain. Les Français d'aujourd'hui sont encore les Gaulois de César, malgré les quatre cent mille Francs de Pharamond et leur conquête.

De même en Italie, de même partout ! Le bas peuple est le fond de la cuve, il ne change pas; le bouillonnement qui s'agite au-dessus de sa tête n'arrive pas jusqu'à son niveau. Quand tout se renouvelle autour de lui, lui seul conserve ses instincts et sa nature, parce qu'il la doit au sol qu'il habite.

Le pacte social est détruit; on change les noms; l'esclave a de nouveaux maîtres, mais c'est toujours le même esclave.

Il ne faut donc point s'en prendre aux Italiens de la mauvaise organisation de l'armée romaine. Qu'on songe plutôt à la façon dont est composée cette troupe : elle a pour chef suprême un cardinal ! Autant vaudrait lui substituer une armée d'amazones !... Je ne dis point cela pour nier les *hautes capacités du général-cardinal;* mais je ferai remarquer que si le pape Jules II fit, en personne, le siége de la Mirandole, il n'en est pas moins vrai que la théologie

est peu propre à inspirer des vertus guerrières, et que, d'ailleurs, nous ne sommes plus au temps où les évêques, à la tête de leur vassaux, assommaient à coups de massue les ennemis dont l'Évangile leur défendait de verser le sang.

L'armée romaine se compose d'un régiment de dragons, de deux ou trois régiments de ligne et d'un régiment léger, à l'instar de nos chasseurs de Vincennes. Ce sont des enfants de quinze à seize ans pour la plupart, qu'on a *ramassés* je ne sais où, et qui marchent au pas gymnastique; c'est à peu près là tout ce qu'ils savent faire. Il est parfois très commode de savoir courir, mais beaucoup de gens acquièrent ce talent sans leçons.

On compte aussi quelques batteries d'artillerie, une garde nationale assez bien vêtue, ce qui en fait une troupe de généraux, et enfin la garde noble et les Suisses.

Les Suisses sont bien organisés, malgré leur

costume d'*arlequin*, qui ne convient guère à la sévérité et à la simplicité de nos usages modernes. Au surplus, c'est plutôt une garde d'honneur qu'autre chose, car que pourrait faire, en cas d'insurrection du peuple romain, un bataillon de mille Suisses armés de piques, et n'ayant ni fusils ni canons, contre les efforts de toute une population, secondée par les troupes de ligne qui ne manqueraient pas d'aller grossir les rangs des mécontents ?

Quant à la garde noble, si elle figure fort agréablement au Vatican et dans les cérémonies religieuses, je crois qu'elle serait d'un bien faible secours pour le gouvernement papal, quand aurait sonné l'heure du combat. Elle prouverait que la noblesse romaine a singulièrement oublié l'époque des guerres des Gibelins et des Guelfes.

Tu vas m'accuser sans doute, cher Paul, d'une grande sévérité dans mes jugements; et

pourtant je suis au-dessous de la vérité : l'armée romaine, telle qu'elle est organisée, ne serait peut-être pas capable de combattre contre de simples citoyens romains, décidés à vendre chèrement leur vie.

Ce qu'il faut pour le soutien des gouvernements, ce sont des armées nationales, et non ces troupes mercenaires comme on en voit à Rome et à Naples, et comme on en voyait autrefois à Carthage. Le mercenaire, n'ayant aucune raison de combattre pour l'un ou pour l'autre, et n'étant point poussé par ce stimulant de l'amour du pays, qui est presque une garantie de la victoire dans nos armées, n'attache pas de honte à la désertion, et l'on ne peut compter sur sa fidélité, car il considère comme le parti le plus juste celui qui le paie le mieux.

D'ailleurs, je défends ici une cause déjà gagnée. N'avons-nous pas vu ce qu'étaient et ce que sont les soldats italiens, quand on les sou-

met à notre organisation militaire? Où trouvera-t-on des troupes qui rougissent de combattre à côté de cette brillante armée piémontaise, qui n'a dû ses derniers revers de la campagne de Lombardie qu'à la trahison et à la lâcheté de ses alliés?

Quant à la marine pontificale, il est à peu près aussi inutile d'en parler aujourd'hui, qu'il l'était du temps du pape Pie VI, lorsque Napoléon faisait cadeau à ce pontife, de deux frégates, destinées à le défendre contre les incursions des pirates algériens et tunisiens; et cependant on rencontre à Rome des officiers de marine!

Au reste, cette marine est administrée comme tout ce qu'on administre en ce pays. En voici un exemple. Le pape Pie IX possédait un joli petit bateau à vapeur qu'on laissa se pourrir dans le port de Civita-Vecchia, et lorsqu'on pensa à l'utiliser, on s'aperçut qu'il pourrait à peine se traîner jusqu'à Toulon, où on l'envoya

aux ateliers de réparation : c'était sa seconde sortie du port depuis qu'il était parti de France, où on l'avait construit.

C'est avec un profond sentiment de tristesse que j'aborde la question de la police romaine. Cette police, sans avoir l'organisation des polices autrichienne et napolitaine, en a toute l'infamie.

J'ai dit le mot infamie, et je ne le retire pas !

En France, quelque sévère qu'ait été notre police à différentes époques, elle n'a fait qu'accomplir en toute justice les ordres du gouvernement qui faisait poursuivre les conspirateurs ou les malfaiteurs!... Notre police fait main basse sur ces révolutionnaires infatigables qui préparent par des voies illicites la chute d'un pouvoir qui n'a pas leur sympathie; elle les guette, les épie, les emprisonne : c'est de bon droit, puisqu'ils conspirent contre le gouverne-

ment. Mais l'a-t-on jamais vue infliger des châtiments et des mauvais traitements aux inculpés que n'avait pas condamnés l'autorité judiciaire? Et c'est là pourtant ce qui se voit journellement à Rome!

La police est à Rome une autorité plus terrible que l'autorité régulière : elle accuse, elle juge, elle punit elle-même, sans s'inquiéter des formes de la procédure criminelle!... C'est un tribunal de décemvirs.

Certes, je ne suis pas l'ami de ces socialistes et de ces réfugiés politiques qui sont la honte de leurs nations dans les pays où ils vivent aux dépens de l'hospitalité étrangère; mais le mépris que m'inspire cette lie de nos sociétés ne m'empêchera jamais d'élever la voix en faveur des malheureuses victimes que fait chaque jour la police capricieuse et arbitraire des États romains.

A Rome, on arrête les gens pour avoir eu

des aspirations libérales, pour avoir rêvé la réforme de l'administration cléricale, si peu en rapport avec les idées et les besoins du siècle. Que l'on emprisonne et que l'on fusille les révolutionnaires pris en flagrant délit de conspiration, rien de mieux : le gouvernement pontifical a bien le droit de se défendre contre ses ennemis; mais pourquoi ne pas faire une sage distinction entre les faiseurs de barricades et des citoyens souvent inoffensifs, incapables de prendre les armes pour renverser le pouvoir actuel, et auxquels on ne peut reprocher que d'exprimer un peu trop haut les réformes qu'ils désirent? Mais, me diras-tu, pourquoi nos troupes sont-elles allées appuyer un tel ordre de choses ? Eh ! mon cher, si nous n'étions pas à Rome, depuis longtemps cette ville serait devenue la proie des Autrichiens, et c'était un devoir politique auquel la France ne pouvait se soustraire que d'aller sauver ces belles contrées de la griffe de l'aigle d'Hapsbourg.

Pouvait-on même faire autre chose que ce

qu'on a fait? — Non! Du jour où notre gouvernement eût voulu établir les choses sur un nouveau pied, une protestation énergique de la cour de Rome serait venue s'opposer comme une barrière infranchissable aux généreux efforts de notre intervention.

Il y avait une solution bien meilleure, je l'avoue, solution qui serait d'un grand avenir non-seulement pour les États romains, mais encore pour toute la Péninsule. Cette solution, les complications politiques l'ont jusqu'à présent rendue impossible : c'était la restauration du royaume d'Italie, dont la couronne eût été placée sur la tête du seul souverain qui pût dignement la porter, en un mot, de l'héritier du héros qui fonda le premier ce royaume, destiné à faire de l'Italie une nation heureuse et indépendante.

Napoléon avait compris qu'enchaîner les destinées de l'Italie à celles de la France, c'était ouvrir à ce peuple malheureux les voies de la

civilisation. Des haines implacables sont venues détruire son œuvre, et aujourd'hui ce beau pays est la proie du premier occupant. En vain l'Italie place ses espérances dans le parti révolutionnaire : on a vu en 1848 ce que pouvaient les hommes de ce parti. Au lieu de la rendre à la liberté, aujourd'hui comme hier, ils ne feraient que river plus fortement ses chaînes autrichiennes. Pourquoi l'Italie, dans un commun accord, ne reporte-t-elle pas ses regards vers cette France, qui a tant fait pour elle, maintenant que la France, plus prospère que jamais, occupe le premier rang parmi les nations civilisées?

Pourquoi? — Parce qu'en politique les masses n'ont jamais été que victimes des ambitions partielles, et que la cause des peuples n'est jamais qu'un prétexte dont se servent les tribuns qui les flattent dans l'espérance de les gouverner un jour.

Le palais de la police à Rome, ses bureaux

sont le rendez-vous de la lie de la population romaine, au travers de laquelle sont obligés de passer les pauvres voyageurs qui s'y rendent pour le visa de leurs passeports. J'ai été obligé l'autre jour de faire renouveler ma carte de sûreté, et il m'a fallu attendre plus d'une heure au milieu d'un tas de Romains dont la société ne serait pas agréable, je te l'assure, à une heure avancée de la nuit, dans les endroits retirés de la ville éternelle.

Au surplus, la police romaine avec toutes ses vexations n'empêche pas les conspirations, les vols, les assassinats, et souvent même elle ne les réprime pas!... Elle est impuissante à assurer aux honnêtes gens une vie paisible, tandis que quelques gendarmes français sont à Constantinople la terreur des malfaiteurs de cette grande ville.

Voilà la différence qui existe entre une bonne et une mauvaise organisation.

J'ai vu bâtonner par la police des individus poursuivis comme suspects, et en même temps s'échapper des assassins et des voleurs dont on n'a jamais su le lieu de retraite.

Que l'on fusille les assassins et les voleurs, le nombre en diminuera; que l'on saisisse les conspirateurs et que l'on inflige à leurs chefs un châtiment exemplaire, cela vaudra beaucoup mieux que de mettre aux arrêts, depuis sept heures du soir jusqu'à six du matin, dans leurs maisons 3,000 citoyens suspects.

Un prince romain, membre du sénat conservateur, m'a assuré qu'il y avait dans les prisons pontificales plus de 12,000 détenus.

Voilà les fruits d'un gouvernement à la fois ombrageux et débile. Jamais sous le régime de Napoléon on n'a vu les emprisonnements monter à la centième partie de ce chiffre exorbitant.

Quant à l'administration romaine, il est fort inutile d'en parler, car elle n'existe que de nom. Il suffit de se rappeler ce que nous avons dit de la marine, des postes et des loteries pour juger ce que doivent être les autres branches de l'administration publique : elles sont calquées sur le même patron.

Que peut-on espérer d'un pays où il n'est pas permis aux élèves en médecine de se livrer à la dissection, cette partie indispensable des études médicales!

C'est le même pays où l'on oblige tous les citoyens à communier, bon gré mal gré, le jour de Pâques, en leur délivrant, séance tenante, un certificat qu'ils sont tenus de présenter à leur curé, sous peine d'être l'objet des plus grandes vexations.

Parlerons-nous du clergé romain? A part les pères jésuites, admirables à Rome comme par-

tout, et qui sont des modèles de charité chrétienne, ce qu'on appelle ici les moines mendiants et une grande partie du clergé séculier est la honte de la sainte Église dont ils sont malheureusement membres!... Le clergé français à Rome, dans un esprit de charité et de conciliation, vous dit, quand on voit les prêtres italiens rire au milieu des cérémonies les plus saintes, que ce rire est un effet du caractère national! Sera-ce aussi un effet du caractère italien que tous ces désordres et ces scandales dont les voyageurs ne craignent pas d'accuser le clergé romain, au risque d'enlever la foi aux âmes innocentes et sincères?

A Rome, le nombre des sociétés religieuses n'est pas ce qui fait défaut aux buts qu'elles sont appelées à atteindre. Pour chaque misère il y a une association destinée à y porter remède! Ce qui n'empêche pas que les rues de Rome ne fourmillent de mendiants de toute espèce; de façon que l'on obtient un résultat tout

opposé à celui que désirait sans doute le législateur; car, au lieu d'éteindre le paupérisme, cette charité si mal entendue l'entretient tant et si bien, que le nombre des nécessiteux fait souvent dire aux voyageurs que les Romains sont un peuple de mendiants et de vagabonds.

Pourquoi ne pas faire comme en France? Pourquoi ne pas établir des bureaux de bienfaisance et interdire la mendicité? La mendicité n'est-elle pas l'état le plus dégradant auquel puisse descendre la nature humaine? En France, on interdit la mendicité, mais on protége le travail et on soulage la vraie misère!... C'est en agissant ainsi que le gouvernement romain se débarrassera de cette foule de malfaiteurs et de va-nu-pieds qui infestent la ville éternelle.

Un soir, en allant au théâtre, un de mes amis et moi, nous fûmes poursuivis par une bande de petits mendiants dont nous ne pûmes nous débarrasser qu'en leur jetant quelques *baïocchi*. Ils

s'étaient à peine éloignés, que mon ami s'aperçut qu'on venait de lui voler son foulard, qu'il cherchait en vain dans la poche de son habit. Voilà, mon cher, ce que sont les mendiants de Rome.

Chargé par la conférence française de Saint-Vincent de Paul de visiter une famille pauvre du quartier *San-Francesco*, je me suis convaincu, en voyant les membres de cette famille successivement atteints par une affreuse maladie d'yeux, que ce mal était dû uniquement au mauvais air de l'endroit qu'ils habitaient et à la mauvaise disposition d'un local qu'on leur louait un *scudo* par mois, sans que le propriétaire s'inquiétât d'y faire placer des fenêtres et des portes.

Cela te prouve qu'ici on ne prend aucune mesure pour détruire la fainéantise et le vagabondage, et qu'on laisse pourrir dans la maladie et dans une affreuse misère les pauvres qui ont honte d'aller grossir le nombre des mendiants de la rue.

On ne me dira pas, je pense, que la solution du problème que je pose est introuvable : le gouvernement français donne tous les jours à celui de Rome d'assez bons exemples à suivre! Et on ne nous accusera pas de protéger de pareils abus, car nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour les combattre. On n'a pas épargné les notes diplomatiques et les bons conseils; mais que peut-on faire avec des gens aveuglés par l'esprit de routine?... Rien; les plaindre, attendre qu'ils s'éclairent, et empêcher que les *donneurs de remèdes*, qui ne manquent pas au siècle où nous sommes, ne tuent le malade en voulant le guérir!

Le gouvernement romain est placé entre deux abîmes : d'un côté l'esprit de ténèbres, de l'autre la révolution; il faut le conduire par la main, afin qu'il échappe à ces deux dangers : c'est ce que fait la France; et en agissant ainsi elle remplit un devoir d'humanité et de politique, quoi qu'en disent les révolutionnaires uto-

pistes et les ultramontains, deux classes de gens aussi nuisibles l'une que l'autre au bonheur de l'espèce humaine.

Ton ami,

ARTHUR.

SEIZIÈME LETTRE

Théâtres. — Cafés. — Climat — Coutumes. — L'abbé impertinent. — Croquis de certains grands personnages. — Le Saint-Père.

Rome, ce 15 septembre 1853.

Mon cher Paul,

Je t'ai déjà parlé des théâtres de Rome dans une de mes dernières lettres; faudra-t-il que je me remette à parcourir la ville sainte pour te répéter une ennuyeuse revue théâtrale? Pourtant ma conscience me suggère une transac-

tion : je te dirai deux mots des théâtres, et ainsi j'accomplis mon devoir de touriste et j'échappe au danger de devenir un fâcheux.

Tu connais *Tor-di-Nona?* Bien; alors passons à *Valle.* Mais tu le connais aussi; nous y avons été ensemble entendre de délicieuses comédies, joliment jouées, et surtout des drames qui feraient pâlir ceux de l'Ambigu-Comique, qui n'est *comique* que de nom! Faut-il nommer *Argentino*, cet Opéra-Comique de Rome, où l'on entend parfois de très-bonne musique; et dont je revenais l'autre jour en fredonnant l'air si connu, mais si gracieux :

La donna è mobile
Cual plum' al vento!...
Cambia di accento
E di pensiero, etc.....

Parlerons-nous des théâtres de la place *Navona* ou d'*Aliberti?* Mais déjà nous avons causé de tout cela; et puis, à vrai dire, cher, j'ignore

tous les secrets de coulisse qui pourraient rendre mon récit piquant : aussi, puisqu'il ne l'est pas, je le supprime.

Pourtant je te recommande, si tu vas à Rome, de ne pas oublier d'entrer un soir au théâtre des *Burattini*, le *Guignol* de la *piazza Capranica*. Ce Guignol italien est un Guignol perfectionné; on ne redemande pas son argent en sortant. Tu te paieras là un spectacle de marionnettes; mais ce sont des marionnettes philosophes; elles sont même parfois tellement satiriques dans leurs improvisations (car la plupart des pièces qu'on y joue sont des impromptus), que madame la police sort de son château de *Monte-Citorio*, pour venir faire les *gros yeux* aux marionnettes espiègles et libérales. Les Romains adorent ce spectacle; ils ont du reste une grande propension d'esprit vers les choses satiriques. Rien n'est plus incisif qu'une plaisanterie romaine ; et les burattini se chargeant de faire une petite revue critique

des événements du moment, le public y trouve son compte et le théâtre est fort couru. Son entrée, d'ailleurs, vu la modicité du prix, est accessible à tous.

Je m'en tiens à Polichinelle, et te prie de ne pas m'en vouloir si j'ai tant parlé de lui : Polichinelle a du bon; parfois sous le masque frivole de la plaisanterie *(scherzi)* l'œil découvre de profondes pensées, et si tous ne savent point trouver la fleur cachée dans l'herbe, au moins à tous elle exhale son parfum, et tous subissent, qu'ils le sachent ou non, l'influence de son voisinage.

Après les théâtres, je te parlerai des cafés. Le café à Rome, comme dans tous les pays du Midi et de l'Orient, est le lieu de réunion des hommes pendant les heures du *far niente* méridional. On vient au café pour voir ses amis, parce qu'on est sûr de les y rencontrer; on y vient pour savoir les nouvelles *(notizie)* vraies

ou pour apprendre les fausses, qui valent souvent tout autant que les premières, pour les gens qui font le métier de *journal ambulant.*

Mais qu'y prend-on? De la bière, beaucoup de bière; de l'eau sucrée ou qui ne l'est pas; puis du café qui n'a aucun rapport avec ce qu'on appelle à Paris du café noir. La manière dont les Italiens prennent le café est tout exceptionnelle. D'abord ces petites tasses qu'on vous apporte avec un petit monticule de sucre râpé, placé à côté, vous font débourser deux sous *(due baïocchi)*; on n'a donc pas le droit d'exiger pour deux sous, ce qui en coûte à Paris dix ou quinze. Mais dans ces petites tasses on ne verse qu'un liquide grisâtre composé de café très-*baptisé*. Tu ne te doutais pas qu'ici on baptisât même le café! Je me hâte de te dire que les Romains en prenant chacun de dix à vingt tasses par jour, le système du café *baptisé* est fort hygiénique, et est un sage correctif à l'abus que l'on fait ici de cette boisson.

J'avoue que j'aimerais peu qu'on me servît chez Bignon une demi-tasse du genre des précédentes ; mais ici je m'en trouve bien, et je me garderai de critiquer une mode qui n'est que favorable à la santé publique ; je la constate, voilà tout.

On ne va pas seulement au café à Rome pour y prendre quelque chose ; il y a des gens qui y viennent regarder les autres faire de la consommation. Il n'est point rare du reste de voir un individu coiffé d'un vilain bonnet ou habillé d'une redingote trouée aux coudes, s'attabler gravement devant un verre d'eau, et en boire dans l'espace d'une heure ou deux le contenu, destiné à lui faire digérer ce qu'il a absorbé de journaux de l'établissement, qui lui ont tous passé par les mains, comme s'il eût fait une consommation de *birra* ou de *caffé nero.*

On m'a parlé souvent des *qahvé-khâné* orientaux et de la coutume bizarre qu'ont ceux qui

les fréquentent de s'installer silencieusement, les jambes croisées, autour d'un siége destiné à tenir lieu de tribune, et qu'occupe pendant des heures entières un *conteur* audacieux ou heureux que personne ne songe à interrompre. J'ai retrouvé ici, cher Paul, quelque chose de cette coutume; pourtant les Romains, tout en aimant assez à former ainsi des cercles dont un orateur occupe le centre, ne peuvent se défendre de la démangeaison de lui couper la parole de temps à autre. Ils sont sous ce rapport plus Français qu'Orientaux.

Le climat de Rome est doux et tempéré; pourtant on y éprouve pendant l'été de fortes chaleurs qui vont jusqu'à 35 degrés centigrades, et se maintiennent pendant trois mois à la hauteur thermométrique de 25 à 30 degrés.

Sauf le vent désagréable appelé la *tramontana*, dont le nom explique assez l'origine, l'agréable température dont on jouit dans la ville éternelle a peu de motifs de changement :

ainsi il fait régulièrement beau pendant tout l'été, et de bien rares nuages viennent assombrir le ciel si pur de ces délicieuses contrées. Il ne neige ni ne gèle point à Rome, et les seules journées de froid sont, comme nous l'avons dit, les jours de *tramontana;* alors, je ne te cacherai pas, cher Paul, que l'on éprouve parfois le besoin de rester chez soi. Ces bourrasques ne durent guère que l'espace de quinze jours de l'hiver, mais elles suffisent pour établir une transition bien pénible avec ces beaux jours de tout le reste de l'année, qui font de Rome le refuge des santés délicates et des poitrines affaiblies. Pendant les jours de *tramontana* on songe au *mistral* de Marseille et au vent du nord de Russie !

Pourtant, le croirais-tu? le thermomètre ne descend jamais à zéro, et on a plus froid cependant qu'à Paris lorsqu'il est à 5 degrés au-dessous. Cela prouve qu'en toute chose la comparaison seule nous fait comprendre et sentir ce

qui se passe autour de nous. L'homme ne juge les choses que par leurs rapports, et quand les rapports manquent à l'observation, notre esprit reste dans le doute; ou, si l'on veut, tout ici-bas est placé sur une échelle où nous avons aussi notre lieu fixé : suivant que l'on monte ou que l'on descend l'échelle, on juge différemment les choses d'en haut ou d'en bas. Ce qui prouve, en même temps, que l'hiver des Romains s'appelle 5 degrés au-dessus de zéro et celui des Russes 30 au-dessous, et que pourtant les Russes se plaignent moins de leur six pieds de neige et de leurs glaçons, que les Romains de leur *tramontana*.

Au surplus, le climat de Rome, si recommandé par les médecins à certains malades, est très-énervant; je crois qu'il abat les natures vigoureuses. L'air n'est pas assez vif à Rome, l'atmosphère y est trop humide; d'ailleurs, promenez-vous au coucher du soleil, et si vous n'avez soin de vous munir d'un manteau, vous

êtes littéralement inondé par un épais brouillard qui s'élève avec la nuit. C'est là l'origine des fièvres malignes si dangereuses en ce pays.

A quelle cause doit-on attribuer ces brouillards des matins et des soirs de Rome? Peut-être à la nature du sol, peut-être au voisinage des *marais Pontins*, peut-être et surtout au défaut de culture de la campagne romaine.

Ces fièvres que l'on prend à Rome, pour avoir commis l'imprudence de sortir sans manteau, le soir, sont véritablement funestes aux étrangers, dont elles moissonnent un grand nombre. A part ce genre de maladie et le mal d'yeux, assez fréquent dans le quartier *San-Francesco*, nous ne voyons guère d'autres infirmités désoler ce pays, d'ailleurs si recherché des convalescents et des malades condamnés par les médecins.

Avant de te raconter l'histoire d'un abbé

impertinent qui m'a poursuivi de ses extravagances pendant mon séjour à Rome, je te dirai quelques mots sur la vie privée des Romains que j'ai été à même d'étudier dans l'intérieur de quelques familles des différentes classes de la société.

Pour te faire connaître les coutumes romaines, cher Paul, il ne faudrait rien moins qu'un volume où je te dépeindrais la vie du Romain prise sur le fait, et ce ne serait pas un travail sans intérêt, si je me sentais capable de l'exécuter; mais ce travail me donnerait bien de la peine, et que deviendrait le *dolce far niente?* Et puis, admettons que j'arrive à faire des études philosophiques complètes sur le caractère et les *us* romains; monsieur Paul, sans se fatiguer le moins du monde, lirait mes pages *martelées*, peut-être entre deux sommeils, lorsque son concierge lui monterait sa correspondance du jour, ou peut-être aussi entre deux coups de fourchette, l'esprit préoccupé de sa-

voir ce qu'il pourrait bien ajouter à ce qu'il aurait déjà absorbé de son déjeuner; et moi, avec ma prose gagnée à la sueur de mon front, j'attirerais, par grande faveur, quelques regards du dormeur ou du gourmet; encore ces regards bienveillants ne se gêneraient-ils point de sauter en zigzag mes lignes pour courir vite à la fin des phrases et y entrevoir le mot *porte-drapeau* de mon idée.

Voilà quel serait mon sort ! Aussi je ne m'y expose point. A propos, fais bien attention, cher Paul, au style des lignes qui précèdent : je te le recommande ; il m'a été inspiré par la lecture d'un roman moderne que je ne nommerai pas.

Pourtant je dois te parler, sinon d'une façon élégante et pompeuse, au moins en touriste et en voyageur qui se met à l'aise, de ce que l'on fait à Rome. Voici :

A Rome, on se lève le matin à sept heures, et l'on court au *Pincio* respirer le frais qui n'y reste pas longtemps ; à neuf heures, on déjeune avec du café au lait ; à midi, on continue à rester chez soi, mais on sent la nécessité d'un repas plus consciencieux que le précédent, après lequel repas on fait la *sieste*, ce qui mène jusqu'aux environs de quatre à cinq heures du soir ; alors à cinq heures on ouvre ses fenêtres et ses contrevents, puis on s'habille, on descend dans la rue ou sur la place voisine, selon qu'on habite dans une rue ou sur une place ; on retourne au *Pincio* à pied, si on n'a que deux pieds pour tout véhicule ; à cheval, si l'on peut se payer cet exercice si salutaire et si agréable; en voiture, si on a un carrosse ou assez de *far niente* dans les jambes pour préférer ce genre de locomotion à celui du père Adam.

La promenade de cinq heures dure jusqu'à dix heures du soir, si l'on veut. Pendant ce

long espace de temps, on se livre à des causeries sentimentales avec les dames romaines que l'on connaît, et que l'on ne manque pas de rencontrer au *Pincio*, ou ailleurs, quand c'est *Tor-di-Quinto* qu'elles préfèrent pour lieu de promenade.

Mais après dix heures du soir, que fait-on? On rentre chez soi; on assiste au souper de famille, et on continue les conversations du soir ou les promenades au serein, jusqu'à ce que l'on ait atteint minuit ou une heure du matin, heure fort raisonnable pour s'abandonner de nouveau aux douceurs du sommeil.

Il est bien entendu que les gens qui veulent passer leur soirée au spectacle ont bien le droit de ne pas suivre le programme que nous venons de tracer, voire même ceux qui ne voudraient pas aller chercher à la promenade les agréables distractions de l'intimité. Les salons s'ouvrent à cinq heures, et les visites durent

depuis l'*Ave Maria* jusqu'à une heure fort avancée de la nuit, avec fenêtres et portes ouvertes pour laisser passer la brise du soir, dont on a tant besoin après les chaleurs du jour.

Mais que fais-tu, toi? me dira M. Paul. D'abord j'aurais le droit de rester muet, en présence d'une pareille question qui me paraît un coup d'œil indiscret jeté dans mon *for intérieur;* mais comme je suis philosophe, je prendrai bien la chose, et répondrai catégoriquement en disant la vérité.

Mon cher, le matin je me lève d'assez bonne heure. J'ai un chien épagneul... Je ne t'épargne pas ce détail, pour punir ta curiosité. Je mène mon chien au *Pincio* tous les matins, et je lu fais prendre un bain quotidien dans l'eau d'une superbe fontaine qui se trouve à mi-côte du jardin. Mon chien ne m'a jamais remercié *verbalement* du soin que je prends de sa toilette; mais j'ai lieu de croire qu'au fond de l'âme il

n'est pas fâché du système d'hygiène auquel je l'ai soumis; peut-être est-il comme ces gens qui vous doivent de la reconnaissance pour des services gratuits que vous leur rendez, et qui cependant ont l'air de trouver tout naturel ce que vous faites pour eux, quand ils ne paraissent pas vous faire un grand honneur en se prêtant volontiers aux exigences de votre sollicitude et de votre amitié. Je n'ai pas bien pénétré ce qui se passait dans l'esprit de mon épagneul. Ce qui m'inspire les réflexions que tu lis en ce moment, c'est un certain air de mauvaise humeur qui se manifeste en lui sitôt qu'il aperçoit la fontaine du *Pincio!* Je me livre alors à un exercice de *haleur* qui tire le câble d'un bateau; et mon chien, que je *hale*, en est quitte pour faire comme les baigneurs de l'école de natation *de Ligny*. Mais quand je juge à propos de terminer mes fonctions, sa mauvaise humeur fait place aux ébats de la joie la plus sincère et la plus bruyante. Je continue alors ma promenade; et lorsque mon estomac, qui est un infaillible *sablier*, m'avertit que la

promenade a été assez longue, je rentre et je passe aux émotions nouvelles de la fourchette : cette fois, mon chien ne se fait plus *haler.*

Je ne déjeune pas à l'italienne, mais à la française, chez M. *Boudhousse,* ancien sergent dans l'armée d'Afrique, installé place d'Espagne, où il a ouvert un établissement patriotique pour tous les estomacs récalcitrants à la cuisine italienne.

Dieu me garde de blâmer la cuisine italienne! Elle a son bon et son mauvais côté, comme toute chose — et ce n'est pas sans raison qu'elle diffère en certains points de la nôtre — mais il faut avoir habité pendant un temps assez long le pays pour s'être habitué à des mets complétement inconnus en France, et à des assaisonnements que réclame sans doute le climat chaud de l'Italie, mais qui sont d'une nouveauté désolante pour des *palais parisiens.*

C'est assez causé des choses de l'appétit; passons à d'autres détails.

Après avoir accompli ce devoir, qu'on appelle le déjeuner, je monte dans mes appartements, où m'attendent les douceurs du sommeil, et je m'enfonce dans le *far niente* jusqu'au soir; alors, quand je suppose qu'on peut descendre décemment dans les rues de Rome, je termine, non sans peine, cette sieste si goûtée des Méridionaux, mais qui ne laisse pas que d'amollir un tant soit peu le corps et l'esprit, et je vais résolûment au *Pincio* ou ailleurs attendre l'heure du spectacle, ou quand le spectacle n'est pas dans mon ordre du jour, je cours chez de bons amis deviser le reste de la soirée, sur bien des choses qu'on passe en revue les unes après les autres; c'est une manière parfois agréable de perdre le temps, on la désigne par le verbe *causer*. J'avoue humblement que je n'ai jamais compris l'origine de ce nom. Pourtant, désireux de m'instruire, j'ai cherché dans les œuvres de

M. *Alexandre Dumas* la définition du mot qui m'embarrasse tant; mais après des efforts surhumains, car il m'a fallu feuilleter bien des pages avant de rencontrer ce que je cherchais, j'ai trouvé que: *causer n'était point parler, mais que c'était causer.* Donc, après avoir bien *causé* ou être resté chez moi à travailler, ce qu'il m'arrive de faire quelquefois, quand je t'envoie mon courrier, par exemple, je donne une suite à la sieste du tantôt, et j'attends le lendemain en luttant héroïquement contre les bataillons intrépides d'insectes qui en veulent à ma paresse et à mon indolence! Cet exercice m'est peut-être imposé par la nature, comme correctif au *far niente* de la journée. Je n'en sais rien. S'il fallait répondre à tout, que de choses hasardées on rembourserait à l'interlocuteur en échange de ses questions! Il y a pourtant une foule de gens qui ont une réponse pour tout ce qu'on leur demande. Ils préfèrent tout, même l'extravagance, le mensonge et l'absurdité, à l'humiliation de murmurer un modeste « Je ne sais pas. »

Je te vois d'ici assez peu enchanté de la description de ma vie de Rome, et te demandant à toi-même ce qu'il peut y avoir d'attrayant dans une semblable existence, quand on a épuisé la ressource des ruines de la Rome antique et des monuments de la Rome moderne.

Eh bien, cette vie qui te paraît si monotone, est pleine de charmes pour l'artiste, pour le rêveur, pour le poëte, pour le philosophe, pour le chrétien!

A Rome, on n'a pas les distractions de Paris, la grande ville ; on ne vit pas de cette vie toute de fièvre dont vous vivez sur vos boulevards, mais on vit de la vie de la pensée, de la vie de la solitude. Crois-moi, cher Paul, le monde moral dans lequel on s'enferme ici offre à l'esprit et au cœur de l'homme des jouissances bien autrement douces et profondes que ne pourrait jamais le faire ce tourbillon de plaisirs vers lequel l'homme de Paris est entraîné, et

dans lequel il se débat jusqu'au moment où, ébloui et épuisé, il perd ses forces, et disparaît au fond du gouffre au-dessus duquel il surnageait.

Eh bien, malgré la monotonie de mon existence, cher Paul, ce sera avec peine, je le confesse, que je quitterai cette belle terre de l'Italie où l'on peut penser à son aise, où j'ai vieilli mon esprit sans fatiguer mon corps, où j'ai vu couler pour moi des jours calmes et sans orages ni secousses pénibles, s'ils furent sans fortes émotions.

C'est une ville pleine de charmes pour le penseur, que cette Rome, antique reine de l'univers! Le cachet particulier qu'elle porte, sa tranquillité, la beauté de son ciel, la *pieuse monotonie* de ses rues, l'aspect sévère de ses grandes pierres et de son majestueux panorama, tout attache le cœur à cette terre des martyrs; et, je le sens, je ne quitterai Rome qu'avec des pleurs dans les yeux!

A Paris, tout perd sa poésie et sa fraîcheur. L'amitié est une suite de fades compliments ; la famille, un lieu où l'on vient manger et dormir!

A Paris, chaque homme a l'air d'un *condamné à mort* auquel on a laissé une heure de répit!...

Paris, c'est la ville des affaires; Rome, c'est la ville des rêveurs, la ville des artistes!... Paris, c'est la ville du prosaïque présent; Rome, c'est la ville du mystérieux et poétique passé.

Voilà, du moins, cher Paul, un *pathos* qui cette fois aura le mérite de la longueur : je me suis laissé entraîner bien loin, à chanter Rome et à faire fi de notre beau Paris ; un peu plus, et j'allais te dire qu'il valait mille fois mieux être mendiant à Rome que millionnaire à Paris.

Mais garde-toi de te laisser aller à l'exagération trop poétique de mon pathos. Rome,

sans doute, inspire de profondes rêveries aux âmes élevées, et ses magnifiques débris sont bien faits pour exalter des cerveaux de vingt ans, voire même des cerveaux plus âgés; mais à côté de toutes ces beautés qui font le bonheur des peintres, des archéologues, des chroniqueurs, des savants, des philosophes, des chrétiens, il y a un revers de médaille qui ne fait pas rire les amateurs du confortable de notre civilisation.

J'ajoute, pour trouver grâce devant toi, après les lignes qui précèdent, que si Rome m'a produit une si forte impression, c'est parce qu'y vivant en misanthrope, j'ai pu jouir de toutes les beautés et de tous les trésors que cette reine du passé offre aux yeux de l'observateur et du penseur; je suis heureux, à Rome, par des jouissances intellectuelles que je puis rencontrer seulement à Rome; et ma vie solitaire à Rome me plaît plus qu'une vie d'agitation à Paris, parce que cette solitude intérieure où l'homme

peut compter et analyser toutes les pensées de son monde moral, est l'existence la plus douce à certains esprits. Mais, je me hâte de le dire, il n'est point nécessaire de rester toujours à Rome pour vivre de cette vie-là. Dans ce Paris si turbulent, si agité, on la retrouve quand on le veut, et on a de plus l'avantage de la quitter et de la reprendre à volonté.

Il n'est pas de pays au monde où l'on puisse plus seul et plus libre qu'à Paris; c'est à chacun qu'il appartient de savoir se faire au dedans de lui-même cette solitude de l'esprit, qui est la vraie indépendance morale, et qu'on a beaucoup plus de bénéfice et de mérite à trouver au sein même de la civilisation que d'aller poursuivre dans les déserts de l'Afrique ou de la campagne romaine.

Mais je m'aperçois que je ne te parle pas de mon petit abbé, et pourtant je ne voudrais pas terminer cette lettre sans te dépeindre ce per-

sonnage, qui fut pour moi, à Rome, le type de l'intrigant *paré des plumes* du bon chrétien. Cet exemple te servira à te mettre en garde contre ces hypocrites de la pire espèce que Molière a si énergiquement et si éloquemment dépeints dans son immortelle comédie du *Tartufe*.

J'étais à peine installé chez l'illustre *Boudhousse*, aussi remarquable par sa charcuterie que par ses petits pâtés et par l'annonce de son restaurant, conçue en ces termes : « *Jean Boudhousse, ex-sergent, charcutier français, de Paris,* » qu'un beau soir on m'avertit que quelqu'un désirait me parler. Que pouvait-on me vouloir à moi pauvre inconnu, qui fuis les relations du monde, comme un misanthrope, sans l'être, et uniquement parce que je suis convaincu que le monde aime les *plats-pieds*, et que je ne saurais me résigner à entrer dans ce corps si nombreux? Que me voulait-on ? Je le sus depuis, et ne le sus que trop.

Je prie donc M. Boudhousse d'introduire le

visiteur dans la pièce qui me tenait lieu de salle à manger, et bientôt j'entends une voix pateline et douce qui cherche à s'excuser de m'avoir causé quelque dérangement, et m'annonce qu'on a l'intention de faire ma connaissance. Mon interlocuteur étant Français et abbé, du moins il portait l'habit ecclésiastique, et paraissant *comme il faut*, je n'hésitai point à accepter ses offres de service et sa bonne visite, et nous fûmes bientôt une paire d'amis.

Tout alla pour le mieux pendant quelque temps. Je ne pouvais me lasser d'admirer les manières aimables et modestes de mon nouvel ami; il avait bien soin de m'initier à tous les détails de ce qu'il appelait *sa vie intérieure,* par imitation du langage des saints, et tout en me disant, par humilité, que son grand péché était d'avoir trop d'orgueil, il n'hésitait point à se placer bien haut dans l'échelle de la perfection, et se plaignait seulement de ne pas être encore arrivé à la sainteté, ce qui, disait-il,

était un état fort voisin du sien ; mais, quoiqu'il y eût une grande distance entre lui et le commun des pécheurs, pourtant il lui restait à faire encore quelque chemin assez pénible pour arriver à la béatitude.

J'étais dans l'enthousiasme, et je suivais aveuglément tous les conseils de mon ami, que Dieu avait chargé, disait-il, du soin de mon salut ; je lui laissais régler l'emploi de mon temps, jusqu'à l'ordre de mes pensées les plus secrètes. Sa tyrannie, qui n'était pas des plus conciliantes, ne laissait pas que de gêner un peu mon esprit dans son indépendance et dans ses aspirations ! Mais, par mortification chrétienne, je poussais la complaisance jusqu'à lutter contre les velléités de ma nature et de ma conscience, qui réclamaient un régime moins autocratique.

J'en étais arrivé au point que l'abbé m'interdisait de causer avec un officier français, même pour la chose la plus banale, prétendant

que ces pauvres officiers étaient *archi-damnés* déjà d'avance ! Que te dirai-je de plus fort que de te raconter qu'un jour pour m'empêcher d'aller rejoindre un ami qui m'attendait au théâtre, mon abbé se trouva mal. J'eus le mauvais cœur de le laisser presque évanoui, sauf à revenir auprès de lui, après avoir fait acte de présence au théâtre. Au surplus n'accuse pas mon cœur, cher Paul : je commençais déjà à comprendre quelque chose à la comédie que l'on jouait en mon honneur ; pourtant, par excès de scrupule, je retournai chez lui le soir, et mon censeur rigide se portait à merveille; il avait mis de côté son évanouissement et l'avait remplacé par la figure piteuse de quelqu'un qui a éprouvé une grande contrariété.

Il n'est sorte d'extravagances qu'il ne fît chaque jour : tantôt c'était de me suivre dans mes promenades, pour m'empêcher de prendre part aux plaisirs innocents que les Romains se donnent chaque soir, en respirant la fraîche

brise du *Pincio ;* tantôt c'était de tenir des propos blessants et outrageants sur toutes les personnes que je connaissais, et dont la société pouvait me distraire de celle de mon geôlier.

Tu penses, cher Paul, que s'il m'était permis, en ma qualité de touriste, de supporter tous les inconvénients de ce fâcheux, pour me donner la satisfaction de faire une étude de mœurs, je ne pouvais pas, à moins de passer pour l'homme pacifique par excellence, pousser bien loin d'aussi étranges relations d'amitié.

Un jour donc, après avoir récapitulé quelques médisances et quelques intrigues de mon abbé, que j'appellerai, pour la commodité du discours, du nom caractéristique de *l'abbé Rongeur* (1), je lui signifiai que j'en avais assez de sa protection et de son zèle. Mais il fallut presque le

(1) Ce nom ne peut paraître piquant qu'aux personnes qui connaîtraient le personnage en question.

mettre à la porte de mon logis ; il m'accablait chaque jour de lettres in-folio où il me prouvait, dans un style plus chaleureux qu'académique, que je courais à ma perte et que j'avais le pied sur le bord d'un abîme ; que lui seul pouvait assurer mon salut, et que, dans sa conviction, il n'épargnerait aucun moyen de me ramener à lui, dussé-je le maltraiter et le fouler aux pieds! Ensuite il se rendait chez toutes les personnes que je visitais, pour les convaincre de ce dont il ne pouvait me convaincre moi-même; et un excellent prêtre de Saint-Louis-des-Français, que j'avais l'honneur de v. ir quelquefois, me dut à cette occasion l'agréable surprise d'une visite de mon *fâcheux*, qui alla le réveiller à cinq heures du matin, pour lui dire que s'il n'employait pas son crédit près de moi, à changer mon cœur, j'étais un homme perdu.

Enfin, grâce à ma ferme résolution de ne plus faire de pareilles études de mœurs, voici quelque temps que mon *fâcheux* me laisse en

repos, courir à l'abîme; mais je ne réponds pas qu'il en sera toujours ainsi : j'aurai bien soin de t'aviser de ce qu'il fera, si j'entends encore parler de lui.

Je terminerai cette lettre déjà longue, cher Paul, par quelques notes que je t'envoie sur certains personnages influents du monde romain.

Je visite parfois le *cardinal Maï* (1), cet étonnant vieillard qui sait toutes les langues de l'Europe et beaucoup d'autres encore. On raconte de lui que quand on lui amène un individu parlant un dialecte des langues qu'il connaît, il peut converser avec l'individu en question, dans ce même dialecte, après avoir entendu seulement quelques phrases de son visiteur.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la mort a frappé ce digne prélat.

Grand bibliophile et grammairien érudit, le cardinal Maï est le personnage le plus important de la Rome savante. Il est d'un abord facile et avenant, comme le sont en général tous les cardinaux. Il paraît même que les solliciteurs qui viennent en masse importuner leurs éminences, sortent toujours satisfaits de leur audience. C'est un grand talent que de savoir donner aux gens des paroles bienveillantes et encourageantes; on les dédommage souvent ainsi du peu que l'on fait pour eux; et d'ailleurs ceux qu'on traite de la sorte prennent par là un à-compte qui les rend moins exigeants pour le reste.

Je ne sais pas ce qu'a fait aux Romains le *cardinal Antonelli*: il n'est point aimé du peuple; peut-être est-ce parce que les hommes d'un grand talent ont toujours des envieux. Cette raison est peut-être la meilleure, car le cardinal est bien l'homme d'État le plus capable de ce pays, et en même temps le plus fin diplomate de la cour de Rome, et tu sais qu'ici on a la re-

nommée de s'entendre à la diplomatie ! Il faut bien que le cardinal Antonelli soit un grand diplomate, pour être resté au pouvoir depuis la rentrée du pape à Rome, et malgré le système de réaction qu'il s'est obstiné à maintenir, depuis lors, dans la ville sainte.

Le cardinal Antonelli est le plus jeune de tous les cardinaux. Il ne dit point la messe, car il n'est que cardinal-diacre, ce qui ne l'empêche pas de faire ici la pluie et le beau temps. C'est un homme d'un grand esprit et doué d'une grande intelligence; mais cet homme se brisera dans la course rétrograde qu'il imprime à la politique romaine; il aura du moins eu le mérite d'être resté conséquent avec lui-même : c'est un mérite que bien peu de gens possèdent.

Le seul reproche qu'à mon avis on puisse adresser au cardinal, c'est de se montrer trop dévoué à la politique *autrichienne*.

Le premier devoir d'un homme d'État est d'avoir une politique conforme aux intérêts de la nation qu'il gouverne. Or l'influence autrichienne est tout à fait contraire à la grandeur et à la prospérité de l'Italie.

Si le cardinal Antonelli était plus penché vers la politique française, il n'en serait que plus Italien; car si l'Autriche rêve de *germaniser* l'Italie, la France n'a jamais songé à *franciser* ce beau pays, mais à briser les fers qui déshonorent la patrie des Dante, des Arioste, etc.

Le cardinal *d'Andréa* est un homme du monde, dans toute la force du terme; il sait joindre les bonnes manières de la plus fine aristocratie aux ressources d'un esprit élevé et instruit; pourtant, tout en restant grand seigneur, le cardinal se rappelle toujours que le premier devoir d'un prêtre est d'être accessible à tous et avenant pour tous.

Le cardinal d'Andréa est aussi un des plus jeunes cardinaux du sacré-collége. Il parle parfaitement la langue française, et m'a paru apprécier en connaisseur notre civilisation et notre esprit.

Je ne puis me dispenser de te dire quelques mots d'un haut personnage qui joue ici un rôle fort important, et que j'ai eu l'occasion de voir souvent de très-près. Ce personnage est *monseigneur Barnabò*, le secrétaire de la propagande de la Foi.

Monseigneur Barnabò, doué d'une grande intelligence qu'il cache sous des *dehors* de *simplicité évangélique*, tient entre ses mains les intérêts les plus graves de l'Église universelle. C'est lui qui dirige le mouvement propagateur des idées catholiques, en Orient, en Amérique, en Océanie, et partout où nos missionnaires vont porter la parole de Dieu et la foi catholique.

J'ai eu quelquefois l'honneur de m'entretenir avec monseigneur Barnabò, et je me suis toujours loué de ses bons procédés à mon égard ; il est vrai que mes rapports avec les grands personnages de l'Eglise ne seront jamais des rapports d'affaires. Dieu merci, j'ai vécu ici, comme ailleurs, dans la plus complète indépendance, et sans avoir jamais à réclamer les faveurs de personne. Mais je ne doute point que je n'eusse reçu, en venant, comme solliciteur, me recommander à la bienveillance de ces messieurs, le même accueil charmant que j'en ai eu en les visitant comme simple touriste.

Ici, j'aurai contre moi bien des esprits mécontents; et sans doute si certaines personnes m'entendaient parler de la sorte, elles se hâteraient de m'accuser, ou de complaisante flatterie ou de naïveté *imberbe*. Mais sans avoir l'intention de porter un jugement sur la cour romaine, jugement fort inutile, puisque cette cour est la plus difficile à connaître qu'il y ait

peut-être au monde, et que d'ailleurs je n'aurais aucun mérite à en dire du bien, en ma qualité de chrétien sincèrement attaché au catholicisme, et que je serais coupable d'en dire du mal, attendu que ce que j'en dirais ne changerait en rien les choses et retomberait en préjudice pour la religion; sans avoir donc l'intention de juger la cour de Rome, je dirai hautement que dans les relations de société, les différents personnages que j'ai été à même d'y connaître m'ont paru les gens les plus aimables du monde, et les plus disposés à bien accueillir tous ceux qui viennent à eux.

Comme preuve de ce qui précède, je citerai la patience véritablement *évangélique* avec laquelle le Saint-Père et les cardinaux supportent le *bombardement* littéraire ou anti-littéraire (comme on voudra) de certains zélés catholiques qui, d'une déplorable fécondité en matière de mémoires, assiégent continuellement le Vatican de leur zèle indiscret et de leurs in-folios interminables et inextricables!

On a la patience de les lire, de les écouter, de leur répondre et même de les encourager dans ces persécutions d'un nouveau genre qu'ils infligent à l'Église. Réellement, il est difficile de pousser plus loin la tolérance et la charité chrétienne.

Au surplus, le Saint-Père est la bonté par excellence. Malgré les causes regrettables qui ont puissamment contribué à refroidir l'amour que les Romains portaient à ce saint pape, j'ai peine à croire que l'on puisse songer à le rendre responsable des malheurs de la patrie, et qu'il y ait des Romains qui prononcent aujourd'hui, avec la haine dans le cœur, ce nom qui leur fut autrefois si cher.

Le Saint-Père, avant d'entrer dans les ordres, fut jadis officier de cavalerie : c'est la chronique qui le dit; il n'y a rien d'impossible à cela.

Du reste, le pape a l'air de jouir d'une par-

faite santé. Il passe pour être d'une piété exemplaire, et partout on le considère comme un saint; sa figure pleine de bonhomie lui attire toutes les sympathies; et quand on le voit de près, on comprend l'enthousiasme qu'il excita autrefois parmi son peuple.

On m'a raconté qu'avant la fatale révolution qui fut signalée par la fuite du pape, le peuple lui manifestait son amour par tous les moyens possibles; on allait jusqu'à couper les traits de son attelage et à remplacer les mules (1) destinées à le traîner dans son carrosse, par des Romains *de bonne volonté*.

C'était du délire, de la folie!... Aussi, cela ne pouvait pas bien finir. Rappelle-toi à ce sujet, cher Paul, la fable de la Fontaine : Martin joue avec son maître, et finit par lui mettre ses

---

(1) Les mules *classiques* de la papauté ont été abandonnées pour une race de chevaux noirs, élevés dans les trop nombreux pâturages pontificaux, et réservés spécialement pour les gens d'église. (*Note de l'auteur.*)

pieds ferrés sur les épaules; alors le maître donne à Martin *un air de bâton.*

C'est ce qui est arrivé ici. Mais pourquoi le maître de Martin l'a-t-il laissé se familiariser si facilement avec lui? En pareil cas, quel est le coupable? Est-ce Martin, est-ce le maître?

Le pape a une voix très-forte et très-sonore. Quand il officie et qu'il chante le « *Benedicat vos,* » on l'entend d'un bout de Rome à l'autre. Il a aussi un visage bien sympathique.

On le dit d'un caractère facile à se laisser dominer; d'ailleurs il a éprouvé de si rudes secousses sur le terrain de la politique, que son esprit a dû rester profondément impressionné des désordres et des catastrophes dont il fut le spectateur et la victime.

Le pape n'est pas un profond politique. Avant de monter sur le trône pontifical, c'était un saint

et digne évêque, qui s'était fait adorer de ses diocésains, comme il sut, dans un moment d'ivresse générale, se faire adorer des Romains. Il est donc fâcheux que Pie IX ait hérité, de nos jours, des clefs de saint Pierre; il fallait un *Sixte-Quint* à l'époque de révolutions que nous traversons. Pie IX devait être le pape destiné à l'âge d'or, si l'avenir nous réserve un âge d'or quelconque. C'est un malheur que des temps de troubles comme les nôtres voient la tiare en d'aussi bienveillantes mains. Il fallait un bras d'acier pour tenir le sceptre pontifical; il fallait à notre époque un saint Pierre qui tirât l'épée du fourreau, et non un saint Pierre qui tendît la joue gauche après avoir reçu un soufflet sur la joue droite!

Le pape Pie IX est le juste par excellence: c'est le plus saint homme de la chrétienté; mais il sera peut-être le Louis XVI des États romains.

C'est un signe de grande fatalité que de naître

au milieu d'un siècle dont on a toutes les idées et qu'on est appelé à diriger, sans avoir dans son âme l'énergie que réclame le poste élevé de chef des nations. Louis XVI était certainement le philosophe le plus libéral de son royaume ; Louis XVI fut le véritable père de la révolution de 89, car il autorisa cette révolution par la promulgation d'une constitution, et qui mieux est, il la souffla dans les esprits, en envoyant ses troupes chercher en Amérique les idées et les principes du libéralisme moderne. Pourtant Louis XVI tomba victime de cette révolution qu'acceptait son grand esprit, et dont son bras débile ne put contenir le torrent dévastateur.

Pie IX, à l'instar de Louis XVI, a le premier propagé dans ses États les idées libérales ; que dis-je? c'est lui qui fut le véritable instigateur de la révolution de 1848, car c'est lui qui a proclamé à la face du monde les idées et les principes qui ont fait cette révolution.

Eh bien, Pie IX fut également entraîné par cette révolution qu'il voulait sanctifier en la plaçant sous son infaillible protection ; il fut victime de son zèle humanitaire. Sans doute, son sort n'égala pas celui du *roi-martyr ;* mais la révolution n'est pas morte, elle n'est qu'endormie dans les États romains, et si l'Italie ne trouve pas, comme la France, un sauveur, qui nous dit que, comme la France, l'Italie n'aura pas aussi, non son roi-martyr, mais son *pape-martyr ?*

Adieu, cher ami. Je termine ma lettre, car je m'aperçois que j'ai des pensées bien noires, et je me reprocherais de t'attrister, quand je cherche à te procurer quelque agrément par mes récits de touriste.

Tout à toi.

ARTHUR.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Voyage à Civita-Vecchia par le Tibre. — Le convoi d'un forçat. Le souper bien payé. — L'ami malgré moi

Rome, ce 22 septembre 1853.

Mon cher Paul,

Voilà que j'ai fait un voyage depuis ma dernière lettre, celui de Civita-Vecchia. Cette fois ce n'est point par l'ennuyeuse route de *Palo*, mais par la voie de mer ; j'ai descendu le Tibre, monté sur le *Tibre*, et suis arrivé ainsi, fier de mon nouveau véhicule, jusqu'à la

mer. Tu t'étonneras peut-être de voir deux Tibres dans ma phrase. L'un est le fleuve aux blondes eaux ; l'autre, un petit bateau à vapeur dont je t'ai déjà parlé précédemment, et que commande le colonel *Olivieri*, ancien officier de la marine française, qui, avec son bateau, fait pour l'armée le service des dépêches.

C'est ainsi qu'avec mes deux Tibres, l'un portant l'autre, et moi porté par tous les deux, je suis arrivé à la Méditerranée.

Grâce à l'influence d'un jeune et aimable abbé que je rencontre souvent chez moi à l'heure du déjeuner ou de la promenade, j'ai pu obtenir du colonel *Olivieri* qu'il m'autorisât à prendre place sur son bâtiment. J'ai donc parcouru ce Tibre si célèbre autrefois, et qui n'a plus guère aujourd'hui qu'une célébrité artistique que je comprends mieux de loin que de près. Ce qui m'afflige surtout dans cette désolation de la campagne romaine, c'est cette atmosphère d'hu-

midité toute malsaine que l'on y rencontre partout, et qui semble être comme la transpiration *putride* d'un corps malade. On dirait qu'ici la nature est travaillée d'une maladie mortelle qui la dévore, et que par une funeste contagion, elle transmet son mal à tout ce qui respire en ces lieux désolés.

Rien n'est plus triste, mon cher ami, que les bords du Tibre; les peintres seuls y trouveront de beaux sujets de tableaux. Pourquoi ? Parce qu'ils y verront de vastes herbages sillonnés par les eaux jaunâtres du Tibre et encaissées à l'horizon par des montagnes bleues qui se détachent sur un ciel sans nuages. Tout est beau, dans cette triste nature, pour le pinceau du peintre, tout jusqu'aux misérables masures éparses dans la plaine, tout jusqu'aux villages inhabités perdus dans la montagne, tout jusqu'à l'aspect maladif et fiévreux, jusqu'aux figures hâves et étiolées des habitants de ces rives du Tibre qu'on dirait *maudites* de Dieu ! Mais qu'un tel spectacle s'offre aux regards philanthropiques

du philosophe ! Ses yeux se mouilleront de pleurs, et il appellera de tous ses vœux la civilisation des temps passés ou plutôt celle de l'avenir qui doit régénérer ces belles contrées, et changer en délicieux séjour ce qui n'est aujourd'hui qu'un vaste désert et une affreuse solitude.

Le port où l'on quitte le Tibre s'appelle *Fiumiccino*, ce qui veut dire *petit fleuve;* en effet, à une distance peu éloignée du village de ce nom, le Tibre se divise en deux bras. Le bras principal court vers *Ostie*, l'ancien port de Rome, qui n'est plus praticable aux vaisseaux; le second, qu'on nommerait mieux en l'appelant le canal, car ce bras est canalisé, conduit à la mer également, mais plus à droite, en passant par *Fiumiccino*, qui se trouve à une faible distance de la plage, sur la rive droite du Tibre.

Là, un étroit passage est réservé aux bateaux,

qui peuvent à grand'peine gagner la mer au sortir du fleuve, moins à plaindre pourtant que ceux qui y viennent chercher un abri contre la tempête. Ceux-là doivent renoncer à tenter une entrée presque impossible à cause de la barre, qui est très-difficile à franchir à l'embouchure du canal ; il leur faut retourner en toute hâte au port le plus voisin, c'est-à-dire à Civita-Vecchia.

Quoi qu'il en soit, nous arrivâmes à Fiumiccino. Là, on nous permit de débarquer pendant quelques instants, et on nous engagea à vaquer à nos affaires, c'est-à-dire à notre déjeuner. L'abbé et moi nous nous attablâmes sans cérémonie dans un café du port. J'ai bien tort de dire un café, car c'était, je crois, le seul de l'endroit : j'aurais dû l'appeler le café de Fiumiccino. Après avoir bu et mangé, nous remontâmes dans notre coquille de noix (car le petit bateau ne pouvait être autre chose, avec une machine de la force de 20 à 30 chevaux), et nous voguâmes vers Civita-Vecchia.

Pendant la traversée, qui dura trois bonnes heures, nous eûmes grand froid, et nous longeâmes la côte : ce qui ne nous empêcha pas d'avoir froid. Je crois que nous aurions gelé — l'abbé passe encore; mais moi étranger, geler en exil, c'eût été un sort déplorable, conviens-en, — nous aurions gelé donc, sans l'amabilité du mécanicien, qui nous ouvrit les entrailles de son ardent cabinet de travail. En cette occasion, je dois rendre un hommage éclatant à la bienveillante attention de ce marin, qui nous faisait pour son chef les honneurs du bateau. J'aurais autant aimé le salon du capitaine; mais ce dernier s'était trouvé assez poli comme cela en nous admettant à son bord, et sa politesse n'avait pas jugé à propos de nous y mettre à l'abri. Pourtant je dois dire, pour être impartial, qu'à notre retour à Rome (car nous y retournâmes comme nous en étions partis); après quelques heures d'un froid encore plus vif que celui de la venue, le capitaine, nous apercevant qui luttions contre la fraîcheur de la nuit, nous

invita à descendre dans ses appartements. Nous ne nous fimes pas prier.

Je me rappelle, à ce sujet, une petite anecdote que je veux placer ici, afin de te faire remarquer une fois de plus ce qu'il y a de ridicule dans la fierté *guindée* de ces gens en place, qui se croient des *demi-dieux* parce qu'ils ont des subalternes, et qui jettent un regard de mépris sur tous ceux qu'ils ne savent point être leurs égaux.

Il y avait là, dans le salon du capitaine, un commandant du port de Civita-Vecchia. Ce commandant, au service de notre gouvernement, se rendait à Rome comme nous (remarque bien que je te parle de mon retour par anticipation). Ce grand personnage ne daigna pas nous adresser la parole, à l'abbé et à moi, qui le valions bien, quoique nous ne fussions ni *commandants* ni *commandés*. Enfin, quand le capitaine, descendu à l'entrepont, nous eut fait l'a-

mabilité de nous adresser quelques mots, l'orgueilleux commandant lui dit en nous montrant: « Qu'est-ce que c'est que ça? »

J'avoue que je l'aurais volontiers envoyé aux requins; mais il me fallut dévorer l'insolence de ce *faquin*, parce que je n'étais point chez moi, dans cette belle France, où l'usage ne reconnaît à personne, pas même à un haut fonctionnaire, le droit d'insulter, je ne dirai pas un gentilhomme, mais même un homme du peuple.

Toutes ces galanteries *marines* m'ayant mis d'assez mauvaise humeur, je me permis de donner à ces messieurs la leçon indirecte que voici. On avait apporté du thé et deux tasses destinées, l'une au commandant et l'autre au capitaine. Comme le bâtiment n'a point de cuisine d'où l'on puisse avec son argent se faire apporter quelque chose, vu que ce n'est point un bateau à voyageurs, il fallait donc régler son estomac suivant le bon plaisir de l'aimable marin dont nous étions devenus les hôtes.

Or, pour des estomacs affamés, toute odeur de comestible ou de liquide digestif étant un friand appât, je te laisse à penser, cher Paul, quelles contractions nerveuses durent éprouver les nôtres en présence de la théière en question. Cependant ils en eussent été pour leurs frais de convoitise, si le capitaine, s'apercevant enfin que nous étions ses hôtes, et des hôtes à jeun, ne nous eût offert de partager ce repas commencé à notre barbe. Je ne pus donc m'empêcher de répondre : « Monsieur, je craindrais de vous causer quelque dérangement dans votre ménage. »

L'abbé, moins pointilleux, accepta, et moi j'eus pour réponse à ma petite impertinence ces mots prononcés avec l'emphase d'un maître de logis blessé dans son amour-propre : « Croyez-vous donc, Monsieur, que je n'aie que deux tasses dans mon buffet ? »

Alors nous prîmes le thé. Le commandant

daigna nous regarder d'un air moins féroce, et nous arrivâmes à Rome, dégelés, et avec une tasse de thé dans l'estomac.

Mais qu'as-tu donc fait à Civita-Vecchia? Ce que j'ai fait à Civita? beaucoup de choses. J'ai visité le port en détail, puis le bagne; j'ai parcouru la ville, et enfin j'ai suivi le convoi funèbre d'un forçat.

Je *flânais*, j'ai dit le vrai mot, dans les rues étroites et sales de Civita, qui ne s'appelle pas *Vecchia* (vieille) pour rien, lorsque j'aperçus un prêtre et des assistants qui escortaient en grande hâte un mort porté par quatre galériens enchaînés: le tout entouré de l'éternel assemblage *des quatre hommes avec leur caporal.* Je suivis ces messieurs, me doutant bien d'après les *porteurs* de ce que devait être le *porté.* Mais quel ne fut pas mon étonnement, quand je vis le prêtre s'arrêter, jeter quelques gouttes d'eau bénite sur la *bière* et s'en retourner à son église;

le convoi continuait sa marche vers quelque cimetière voisin. L'idée d'accompagner un forçat à sa dernière demeure me répugnait bien un peu, mais je cédai à la curiosité du touriste, et tu verras ce qui m'arriva. Je fus à même d'observer, dans cette lugubre cérémonie, le spectacle le plus hideux de cynisme et d'impiété qu'il soit possible à l'esprit le plus perverti de s'imaginer.

Figure-toi, mon cher Paul, ces quatre forçats portant leur camarade en terre, en faisant les réflexions les plus révoltantes, telles que celles-ci : « Ah ! en voilà un qui n'a plus rien à désirer ! — Pardieu, son compte est fait à celui-là ? — Mais pèse-t-il, le gredin ! On dirait qu'il va là-bas à regret. »

Que penses-tu, cher Paul, de ces paroles ? Est-il donc possible que l'âme humaine tombe dans une dégradation telle, qu'elle se fasse un jouet même de la mort ? On comprend la valeur héroïque des héros saints ou soldats, qui af-

frontent les plus grands périls avec le sourire sur les lèvres et le front radieux, et sont témoins impassibles des plus odieux spectacles; ceux-là vont à une éternité glorieuse par les sentiers dont la mort est la première barrière; pourtant, bien loin de rire de la mort, ils la bénissent, parce qu'elle est pour eux le commencement de l'immortalité. Mais ces misérables, qui, n'espérant rien d'une autre vie, font consister tout leur bonheur dans les biens d'ici-bas, dont il ne leur est même pas donné de jouir; où donc trouvent-ils, ces malheureux, le triste courage de jouer avec des cadavres? Dans le délire des passions dont ils sont les vils esclaves, sans doute! dans la folie d'une *possession* qui ne leur ôte point leur responsabilité, mais qui n'en est pas moins un dérangement de leur cerveau, une désorganisation complète de tout leur être.

Ce fut en tremblant que je continuai à suivre ces forcenés; ils me semblaient de vrais diables échappés de l'enfer, portant sur leurs épaules le squelette d'un autre démon à figure humaine!

Après avoir marché à peu près une demi-heure, nous arrivâmes à une espèce d'enceinte grillée qui s'ouvrait sur un édifice ressemblant assez à ces temples que les anciens bâtissaient en l'honneur de Vesta, et que les modernes appellent des *rotondes;* le monument était en briques; nous entrâmes dans une sorte de cour intérieure dallée, où l'on voyait d'énormes anneaux en fer fixés au sol de distance en distance; ces anneaux marquaient les différents soupiraux de catacombes situées au-dessous de cette cour.

Le gardien-chef des forçats me permit l'entrée de ce cimetière ou de cette *voirie humaine*, et je pus voir les forçats attacher leur compagnon avec de grosses cordes, après l'avoir dépouillé des linges qui l'enveloppaient, et sorti de la caisse en bois dans laquelle on l'avait porté jusque-là; puis, au moyen d'un des anneaux de fer dont nous avons parlé, ils soulevèrent une des dalles du sol, et poussant du pied le corps, ils jetèrent, à l'aide des cordes, en riant aux

éclats, leur camarade au fond de l'immense caveau où il devait rester, sans autre sépulture.

Ensuite on se hâta de refermer l'horrible orifice de ce lieu de putréfaction, car des exhalaisons pestilentielles en rendaient le voisinage dangereux; elles annonçaient d'ailleurs, ce qu'eurent soin de faire remarquer les forçats dans leur cynique langage : « que le nouveau venu ne serait pas seul dans sa nouvelle habitation. »

Je dois dire, à l'honneur du chef-gardien de ces misérables, que je remarquai sur son visage une expression profonde de dégoût et de pitié pour ces bêtes fauves à faces d'homme, que son devoir l'obligeait à accompagner en ces affreux lieux. Je revins épouvanté, hors de moi; j'avais peur de la nature qui m'entourait; je me demandais si l'on pouvait comprendre qu'il y eût des êtres humains semblables à ces monstres dont j'avais surpris les horreurs et l'infamie en liberté d'action et coulant de leur cœur comme d'une source empoisonnée.

Je pensai que des poëtes avaient osé chanter *les derniers jours* de ces scélérats que j'avais vus blasphémant ce que la nature humaine a de plus respectable, et la justice divine de plus terrible, cette mort, seuil de l'éternité, dont l'homme juste n'approche qu'en tremblant.

Laissons là ces horreurs, Paul; leur souvenir me glace le cœur.

Je revins par la porte de la ville d'où j'étais parti, et je cherchai à me distraire de mes sombres pensées en étudiant les fortifications de Civita, que les Français, par parenthèse, ont singulièrement améliorées, et elles en avaient grand besoin! Je voulus monter à la plate-forme d'un bastion pour mieux juger de l'aspect général de l'enceinte fortifiée; mais je comptai sans mon hôte, c'est-à-dire sans un troupier français placé en sentinelle près de l'endroit où j'étais, qui par son langage pittoresque me fit oublier fort à propos la scène lugubre dont je venais d'être le spectateur.

Le soldat m'interpella de cette façon : « Eh ! là-bas, on ne passe pas ! — Et pourquoi ça ? lui dis-je. — C'est la consigne ; les Italiens, ça ne monte pas sur les talus, quoi ! » Si j'eusse été Italien, j'aurais trouvé l'ironie très-mordante, et, quoique Français, je ne pus m'empêcher de faire comprendre au factionnaire qu'il n'était pas dans sa consigne d'insulter même les *pékins* du pays.

Mais empêchez donc le soldat français d'avoir de l'esprit et de mépriser tout ce qui n'est pas de son régiment ! Je renonçai à mes études d'art militaire et repris le chemin du logis, où je retrouvai l'abbé, qui emportait avec lui la moitié de Civita, attendu que tout y étant à meilleur marché qu'à Rome, son bénéfice était assuré. Sérieusement, s'il eût pu mettre dans sa poche un magasin tout entier, il l'eût embarqué avec nous, au risque de nous faire submerger. Je lui en fis l'observation, et, se rendant à mes conseils, il mit fin à ses emplettes et se contenta

de passer encore une fois la porte du *Port-Franc*, et d'y aller acheter deux bouteilles de bon rhum qu'il entra dans Civita par une autre porte, sous le nez des douaniers, grâce à l'ampleur de ses manches et de son manteau d'abbé.

Nous revînmes donc à Rome, et chacun retourna chez soi pour y reprendre la vie simple et monotone que je t'ai racontée précédemment.

Je nourris en ce moment dans mon esprit des projets de voyage, et je crois que dans ma prochaine lettre j'aurai à t'entretenir d'un charmant village situé à quelque chose comme 14 milles de Rome, qu'on appelle *Grotta-Ferrata*.

Mais avant de terminer cette lettre, je vais te conter deux anecdotes de fraîche date où j'eus, pour mon malheur, le double rôle de spectateur et de principal acteur.

L'autre soir j'entrai dans une maison pour

y chercher l'abbé *Karl* (mon compagnon de voyage à Civita), dont je ne peux pas me passer. J'y trouvai une bande joyeuse de jeunes gens qui nous proposèrent un souper qu'ils allaient faire pour s'égayer encore plus. J'allais refuser, fidèle en cela à mes principes, qui consistent à ne rien accepter de gens qui me sont étrangers, et tout des amis de l'intimité, lorsque l'abbé, qui a un faible pour ces sortes de réunions, prit les devants et répondit affirmativement pour lui et pour moi.

Mais je savais bien ce qui nous était réservé. On soupa. Je m'étonnais déjà qu'on nous fît dans cette maison une galanterie gratuite, quand je vis apporter des tables de jeu, et je compris dès-lors que le souper allait être *coté* bien haut. Je jouai, en manière de paiement; je perdis, comme cela devait être, et vidai mes poches dans celles de mon hôte, que je dus remercier très-poliment pour son aimable invitation. L'abbé avait eu soin de se retirer dans un petit salon à l'écart, où il représentait le personnage du *boa*

après un repas *d'occasion*. Il dut à cet incident de ne pas payer le nouvel impôt; mais la fortune, qui m'était décidément contraire, m'avait rendu responsable pour tous les deux.

Voilà ce qui m'arriva ce soir-là. Je sortis le lendemain de fort bon matin de cette maison *trop hospitalière*, et m'en fus à la mienne, où je fis le vœu de ne plus jamais accepter d'invitation à souper que de moi-même, et encore pourvu que je n'aie que moi de convive!

Tu crois peut-être que j'ai tenu mon serment! Eh bien, au moment où j'écris ces lignes, je suis déjà coupable de l'avoir violé. Voilà ce que c'est que d'engager ainsi sa conscience pour des bagatelles! Après tout, une pensée me console, c'est qu'au siècle où nous sommes, on ne met plus à mort les parjures.

Enfin, ne sachant où porter ma mauvaise humeur, j'allai chez *Truffard*, tu sais? mon ami,

le gros ventru, et je lui contai comme quoi j'avais trouvé *Bondy* en plein *Corso* de Rome; mais *Truffard* me dit d'un air sentencieux : « que je n'en faisais jamais d'autres, et que j'étais bien l'être le plus ridicule que la terre eût porté; que je ne voulais jamais suivre ses conseils et que je menais la vie la plus sotte et la plus extravagante qu'il soit possible de voir; qu'enfin il me croyait fou et ne voulait plus parler de ce qui me concernait, parce que son amitié souffrait de mes égarements, etc., etc.... » Je te fais grâce du reste, cher Paul. *Truffard* était en verve ce jour-là, ou plutôt il craignait, en entendant le récit de mes malheurs, que je ne vinsse à lui comme on va à son banquier; voilà pourquoi il me payait d'avance avec de si bonnes raisons. Mais je ne cherchais que des consolations et *Truffard* n'ayant point voulu m'écouter, je t'ai raconté toutes ces choses, dans l'espoir que tu serais meilleur ami que lui.

A propos de ce qui précède, il me vient une pensée que je ne veux pas chasser de mon

esprit avant de te l'avoir fait connaître. Combien d'amis n'a-t-on pas de par le monde qui, sous prétexte qu'ils nous veulent du bien, nous déchirent à *pleines dents* et disent de nous toutes les médisances possibles, à l'abri du privilége que leur donne l'amitié?

Pour te citer un exemple, je sais pertinemment que *Truffard* va disant partout que je suis à moitié *fou*. Et pourquoi tient-il ce langage? D'abord parce que c'est un faux ami, ensuite parce qu'il ne peut souffrir qu'on n'emploie pas, comme lui, les heures du jour à aller de sa chambre à son écurie, et de son écurie à sa chambre, ou à conduire au *Pincio* sa voiture et ses deux chevaux, avec un air de *gentlemen-rider*, le coude en l'air, le cigare à la bouche, le chapeau sur l'oreille et *l'esprit* en poche.

Truffard est très-fâché d'avoir un ami qui ne fasse pas tout cela. Aussi quand on lui demande de mes nouvelles, il répond : « Un tel! Ah! mon cher, ne m'en parlez pas! C'est un

excellent garçon, mais il a l'existence la plus stupide qu'on puisse imaginer: *on ne sait pas ce qu'il fait!* » Et après ce terrible jugement, me voilà breveté d'original, *avec garantie* de l'amitié.

Truffard est bien ingrat, quand il me traite de la sorte; il oublie que si je hais les façons recherchées des *lions* dont il brigue l'amitié; que si rien ne me paraît plus sot qu'un homme qui passe sa journée à s'habiller, se friser et se parfumer, cependant je sais apprécier les jouissances inépuisables de la vie du cœur, et que malgré mon *crétinisme* qui fuit les salons et les promenades publiques où je n'ai pas de chevaux *anglais* à faire caracoler, *Truffard* a été parfois très-heureux de me rencontrer pour corriger les fautes d'orthographe de *certains* mémoires destinés à *certains* personnages qui pouvaient lui donner *certain* avancement dans *certaine* carrière.

Laissons là *Truffard*, et passons à la seconde anecdote.

Il s'agit d'un monsieur qui voulait être mon ami *quand même*. Tu verras combien on a parfois de peine à défendre aux gens de vous *tant* aimer.

J'étais bien tranquillement assis dans le salon d'un aimable Français marié à une charmante Romaine, et je jouissais des agréments d'une conversation intime (ce sont les seules qui me plaisent), lorsqu'on annonça l'arrivée d'un autre Français de la connaissance du premier. Tu comprends que je dus bien accueillir le nouveau venu, en sa double qualité de compatriote et d'*ami* d'un ami.

Le monsieur crut voir dans mon empressement une sympathie soudaine, irrésistible, à laquelle on devait de part et d'autre se laisser aller sans hésitation, tandis que j'étais tout simplement poli. Mais tu verras ce qu'il en coûte pour l'avoir été envers certaines gens.

Présentés l'un à l'autre par un ami commun,

nous eûmes promptement échangé nos adresses, M. *Seccante* et moi. (Car c'est Seccante que je le nomme; si je te disais son vrai nom, il aurait le droit de m'en vouloir; mais tu sais que dans le monde on peut tout dire des gens pourvu qu'on ne les nomme pas. Je n'approuve pas les habitudes du monde, mais je m'y conforme.)

Je n'usai pas beaucoup de l'adresse que me donna M. *Seccante;* lui, au contraire, vint dès le soir à mon logis, d'où il ne sortit qu'avec moi, pour aller dîner avec moi, toujours avec moi, et il ne me rendit ma liberté que lorsque je parlai de l'acte quotidien qu'on appelle le coucher; encore me fallut-il discuter longuement sur la nécessité de se retirer chez soi avant l'heure des crimes et des sorciers. Mon nouvel ami n'y voulait pas consentir, prétendant qu'à Rome (ce qui est vrai), les nuits sont très-belles. Il eut la cruauté de me conduire au *Pincio* à onze heures du soir, pour admirer la coupole de Saint-Pierre de Rome, éclairée par les reflets

argentés de l'astre des nuits. Je n'ai pas osé dire la lune ou la pleine lune ; tu aurais cru que je faisais allusion au visage de *Truffard.*

A propos de *Truffard*, j'étais bien sûr de ne pas le rencontrer au *Pincio* à pareille heure, car il n'y va que pour s'y faire voir. Cette pensée me vint à l'esprit, et je me dis aussi que *Truffard* était bien heureux d'être un gros égoïste : jamais il ne lui arrivera de mésaventures pareilles à la mienne. Qui donc aurait la pensée d'entraîner *Truffard* à onze heures du soir dans la grande allée qui monte au *Pincio,* pour qu'il eût la complaisance de s'écrier en regardant les trois cent soixante-cinq clochers de Rome se dessinant à l'horizon, etc., etc. : « Quel beau spectacle ! quelle poésie ! quelle nature ! etc., » tout ce que l'on dit en pareil cas lorsque l'on est deux.

Tu vas croire, Paul, que mon cœur est complétement desséché en voyant que je suis insensible aux charmes d'une promenade nocturne et

aux beautés d'un clair de lune ! Ne me juge pas si sévèrement. Bien des fois j'ai rêvé sous un ciel étoilé, et mon regard s'est perdu souvent dans ce vide immense de la nature qui sommeille, emportant avec lui ma pensée égarée et mon âme en extase. Mais ce soir-là *Seccante* me rendait misanthrope, et je répondais à toutes ses questions par ces *oui* et *non* si secs, et pourtant si éloquents, que l'on dit aux *fâcheux*, sans écouter ce qu'ils nous content, et pendant que l'on calcule tout bas à quelle heure on en sera débarrassé.

Je rentrai chez moi, car il consentit à me laisser dormir. Il est heureux pour moi qu'il ne m'ait pas demandé un matelas de mon lit et une place dans mon salon. Le lendemain matin, je dormais encore, lorsque ma sonnette m'avertit qu'il fallait quitter la poésie de l'oreiller pour la réalité de la vie. Je courus ouvrir, tout en maudissant ces *sots usages* qui font que l'homme à chaque instant combat et dompte ses instincts, ses goûts, ses penchants, non pas

au nom de la *vertu* ou de la *religion* (cela se comprendrait), mais de certaines lois d'étiquette et de mode que tous nous respectons, dont nous sommes tous esclaves, que personne ne s'aviserait jamais d'enfreindre quoiqu'on en murmure sans cesse tout bas, et dont enfin chacun se demande à soi-même la raison d'être et l'origine, sans qu'on puisse trouver une famille à ces principes *bâtards* qui gouvernent le monde.

Pendant que je *déblatère* contre les usages de la société, quelqu'un est entré chez moi. Ne me demande pas son nom, mon ami ; c'est et ce ne pouvait être que *Seccante.*

Le voilà installé sur mon sofa; il tirera un cigare de sa poche, l'allumera, me remplira ma chambre de fumée, me contera mille sornettes, m'empêchera de vaquer aux soins de ma toilette, et m'obligera de remettre à l'heure de la *sieste* un sommeil émaillé des plus doux rêves; et il fera tout cela en m'en demandant la permission, en me priant d'accepter ses ex-

cuses pour son indiscrétion ; et il me faudra encore trouver charmant qu'il se soit donné la peine de venir chez moi de si bon matin ; il faudra que je lui demande pardon de ne pas lui avoir offert de cigare, de ne pas être fumeur de tabac, de ne pas m'être trouvé tout habillé quand monsieur me fit l'honneur de me réveiller par son coup de sonnette ; et enfin je terminerai, si la conversation languit, par prendre pour excuse de son peu d'animation, les mille riens qui font que le matin un honnête homme ne s'appartient qu'à demi, tandis que cette conversation languissante sera l'effet du peu d'esprit de *Seccante* ou de l'ennui qu'il me cause, et que d'ailleurs toutes mes excuses comme tous mes compliments auront une explication fort naturelle et dans le genre de la précédente.

Mais revenons à l'historique de la journée. Ce fut la dernière que je passai de la sorte. Rassure-toi, cher ami, et ne me *momifie* pas d'avance.

Je parvins à me vêtir, non sans retrancher bien des détails de toilette que mon fâcheux me forçait de supprimer. Une fois la victime prête pour le sacrifice, je me résignai à mon sort, et m'offris à accompagner *Seccante* partout où il voudrait bien me mener. Il parla d'abord du déjeuner; je compris qu'il voulait que nous déjeunassions ensemble; nous le fîmes. Après le déjeuner, de quoi étais-je menacé? d'un *far niente* à deux, la plus sotte chose du monde, de *masculin à masculin.* Mon courage faiblit; je pris un prétexte pour fuir; je parlai d'une promenade à cheval; *Seccante* ne s'effraya pas pour si peu : cet homme m'aurait suivi *en ballon.*

Je le conduisis à l'écurie où demeure mon coursier, que, par parenthèse, j'ai l'honneur de te présenter. Il se nomme *Frisé*, et c'est l'animal le plus intelligent que j'aie jamais rencontré dans son espèce. Il m'aime beaucoup, et je le lui rends bien; nous sommes tous deux une paire d'amis : c'est l'histoire de l'Arabe et de son cheval.

Je disposais de plusieurs chevaux à l'écurie en question, dont je t'ai déjà parlé dans une de mes lettres précédentes : aussi, j'en offris un à *Seccante*. Nous allâmes voir un camp qu'une brigade de l'armée d'occupation avait dressé sur la route de Viterbe, pour y faire des exercices militaires.

Mon fâcheux n'était pas bon cavalier; mais il avait la prétention, ici comme toujours, de tout savoir, de tout apprendre aux autres, et de disposer d'eux comme bon lui semblait.

Il me fit alors un cours d'équitation que j'écoutai patiemment. Il me promena, en maître, par tous les sentiers et détours où l'emportait la fantaisie de son coursier, qui, moins poli que moi, se prêtait difficilement à ses désirs ou à ses caprices.

Tantôt il me faisait aller, dans la même minute, au pas et au galop; tantôt au trot; tantôt,

s'arrêtant tout court en travers de la route, il me barrait le passage, au risque d'effaroucher *Frisé*, qui n'aime pas les mauvaises plaisanteries.

Mais tout cela n'était rien; *Seccante* eût pu abuser pendant fort longtemps encore de ma patience, s'il ne m'eût poussé à bout par les contradictions les plus obstinées et les plus déplacées à l'aide lesquelles il répondait à tout ce que je pouvais dire, dans les discussions qu'il prenait plaisir à amener entre nous, sous prétexte d'utiliser notre *passeggio*.

Mis ainsi à la torture physiquement et moralement, je regagnais tristement la *porta del Popolo* à côté de mon *Pylade*, dont je n'étais l'*Oreste* que bien malgré moi, lorsque *Seccante* se mit à organiser, sans m'en prévenir, un ridicule *steeple-chase* en frappant à la fois sur sa bête et sur la mienne. La sienne, qui n'avait pas le bon sens de *Frisé*, s'emporta à moitié,

et je fus obligé de courir après mon *Seccante* pour l'empêcher de faire une fin de promenade pour le moins désagréable.

Me voilà lancé *à fond de train*, après celui que j'aurais voulu fuir à toutes jambes; je parviens à arrêter son cheval, et je lui rends le service de terminer sans accident son imprudente *course au clocher*. Je ne pensais plus à la théorie de *haute-école* qu'il m'avait développée à notre départ pour le camp : aussi lui portai-je secours de bien bon cœur et sans songer à railler ses prétentions de *sportsman*.

Juge de ma surprise, lorsque je l'entends s'écrier d'une voix furieuse, en me regardant : « Eh! monsieur, laissez-moi tranquille; je sais mieux que vous ce que j'ai à faire! » Aussitôt, pour me montrer sans doute qu'il ne craint pas le danger que je voulais lui éviter, il accompagne ses paroles d'une série de coups de cravache dont il gratifie son véloce *bucéphale*. Ce dernier, stimulé par les propos de son cavalier,

et espérant sans doute se débarrasser de cette familiarité un peu rude, soit en rentrant plus tôt au logis, soit autrement, reprit le galop qui m'avait tant effrayé, et ils disparurent tous les deux dans un nuage de poussière dont j'eus tous les bénéfices.

Je ne me pressai point, comme tu penses, de rejoindre *Seccante*, et je prolongeai mon *passeggio* tout exprès pour ne pas le retrouver, en rentrant au logis de *Frisé!*

Le soir, je changeai aussi l'heure de mon dîner, et le lendemain celle de mon déjeuner; mais il paraît qu'il s'était ravisé, car ayant fait dans la distribution de ses heures des modifications analogues aux miennes, nous nous rencontrâmes, et il me fit d'assez vifs reproches sur ce que je fuyais sa présence.

Il me demanda s'il m'importunait. J'étais trop exaspéré de ses persécutions pour ne pas chercher à y mettre un terme. Je lui dépeignis

en peu de mots clairs et décourageants la situation de mon esprit vis-à-vis de lui ; il prit fort mal la chose et voulut se tenir pour offensé. Ne pouvant plus résister à mon impatience que j'avais contenue trop longtemps, je maintins l'offense, pour le cas où il eût cru voir une insulte dans ma conduite à son égard. Dès qu'il me vit me poser sur un pareil terrain, il devint plus accommodant, et consentit à me laisser vivre en paix et à ne plus m'imposer son amitié. Si j'eusse montré de la faiblesse en cette occasion, sa voix aurait fait comme celle de *Croquemitaine*, qui va toujours grossissant, à mesure qu'il croit qu'on a plus peur de lui. Il aurait fini par m'insulter. Je lui dis ses torts en quatre paroles rondes comme des chiffres ; il comprit, se calma et se tut.

Voilà donc comment j'ai pu, cher Paul, me débarrasser d'un *féroce* ami. Singulière chose que d'être obligé de se couper la gorge avec les gens pour obtenir qu'ils vous laissent tranquille ! Décidément j'avais fait là une mauvaise ren-

contre ; huit jours de plus du compagnonnage de *Seccante*, et j'étais capable de me *brûler la cervelle* de désespoir, et pourtant il me fallut presque tirer l'épée pour acquérir le droit de fermer ma porte à ce fâcheux.

Je t'ai conté ce qui précède, cher Paul, pour te prouver combien il importe en voyage d'être prudent dans le choix de ses amis; car, quand on a mal choisi, on n'est pas toujours quitte à si bon marché que je le fus.

Je termine ma lettre, déjà bien longue, en t'annonçant l'arrivée d'une charmante danseuse qui est parmi nous depuis quelques jours. Il paraît que *Truffard* l'a regardée avec des yeux si enthousiastes, qu'il en a perdu le *boire et le manger*. Les mauvaises langues ajoutent que la passion de *Truffard* date de loin; ce n'est donc qu'une *passion réchauffée*, mais on la dit aussi assez *malheureuse :* *Truffard* aurait éprouvé des refus désespérants.

Tandis que Cupidon l'abîme de ses petites flèches aiguës, ce qui n'est pas généreux de la part de Cupidon, car il a trop beau jeu, la cruelle qui fait palpiter le cœur de *Truffard* en aime *un autre. Truffard* a un rival, et ce rival c'est un histrion, dit-on. Tu vois que je te raconte toute l'histoire scandaleuse de nos loisirs de Rome.

Truffard se battra-t-il avec l'histrion? je ne crois pas; et puis se battre pour qui vous *dédaigne*, c'est bien dur, avouons le.

Je te dis adieu, cher Paul, car décidément je deviens *mauvaise langue;* pourtant j'aurais bien envie d'ajouter à ce qui précède un bruit qui court et qu'en passant j'ai saisi par une aile; on se dit tout bas que *Truffard* a acheté la *conscience* d'un *pharmacien-chimiste*, qui s'est engagé à lui fournir un *philtre* destiné à attendrir le cœur de la belle et à ranimer la défaillance du pauvre *Truffard*.

Que devons-nous croire de cette histoire? Est-ce un mensonge? Je ne l'ai point vu dans le *Journal de Rome*, ce qui me ferait penser que c'est une vérité; mais avant plus ample information, j'enregistre ce *cancan* de salon, sans garantir l'authenticité du fait en question.

Ce que je serais curieux de savoir, c'est le *taux* d'une *conscience* de pharmacien romain; si j'en apprends quelque chose, je te le dirai dans ma prochaine lettre.

Adieu, cher Paul. Tout à toi,

Arthur.

DIX-HUITIÈME LETTRE

Voyage à Grotta-Ferrata. — Le bossu Peppone. — Le couvent des moines grecs. — La foire de Grotta-Ferrata.

Grotta-Ferrata, ce 30 septembre 1853.

Mon cher Paul,

Quand on sort de Rome par la route de *Frascati*, après avoir marché quelques milles au milieu de cette campagne désolée, où les princes romains qui en sont propriétaires ont imaginé d'établir ce qu'ils appellent la culture

du bétail en grand, on rencontre à une auberge appelée l'*osteria del Curato* (l'hôtellerie du curé), et là on est à même de se rafraîchir avec un flacon de vin d'*Orvieto* ou de petit vin blanc de l'endroit, qui se vend à bien bas prix et vaudrait beaucoup, si l'on savait en tirer parti.

L'auberge en question est située à moitié chemin de Rome à *Frascati;* mais quand on s'en éloigne, deux routes s'offrent à la vue et au caprice du promeneur : l'une est celle de *Frascati;* l'autre, plus à droite, mène à *Grotta-Ferrata.* C'est celle de droite que mon caprice a prise, et voilà pourquoi je t'écris de *Grotta-Ferrata.*

Le chemin que j'ai suivi est un des plus pittoresques de la contrée. A deux milles de l'auberge *del Curato,* on arrive à la montagne, et la route vous conduit par une série de côtes et de descentes à travers des vallons plantés de vignobles qui réjouissent agréablement les yeux,

surtout lorsqu'on songe aux déserts qu'on a laissés derrière soi.

Puis, avant *Grotta-Ferrata* se présente une dernière montée rapide, isolée, où le cœur des dames bat bien fort en songeant aux scènes de brigands qu'elles ont lues dans des livres plus ou moins exacts, écrits par des gens plus ou moins voyageurs en Italie. Mais, comme pour vous rassurer, en jetant les regards au côté gauche du chemin, vous apercevez une madone placée devant la porte d'une vigne; on lit au bas de la sainte image ces mots consolateurs :

« Passaggiere ché passa per la via,
» Non ti scordar di salutar Maria. »

Qui donc oublierait de saluer Marie? Nous l'avons saluée comme tous, avec plaisir et avec amour! Marie est le personnage le plus délicieusement attrayant de tout le système du christianisme. Qui donc n'a pas prié Marie, au moins une fois dans sa vie, à l'heure du danger?

Mais Marie n'existât-elle pas, qu'il faudrait l'inventer, par égard pour le bien que son symbole apporte dans l'âme humaine.

Saluons donc Marie, et poursuivons notre marche vers une belle avenue de grands arbres qui nous conduira jusqu'à *Grotta-Ferrata*, non sans nous faire passer près d'une fontaine fort célèbre dont l'eau a de singulières propriétés, comme tu verras par ce qui est arrivé à *l'abbé* qui en voulut boire.

Car l'abbé est venu avec moi; il devait être de la partie. Tu sais qu'il est entendu que je ne peux pas me passer de lui. Mais cet abbé-là n'est pas l'abbé *Rongeur*, dont je t'ai raconté l'histoire; c'est l'abbé *Karl*, que tu connais déjà, homme d'esprit et de tact, dont la conversation est pleine de charmes, et qui parle français et allemand comme un interprète. Il n'a pas encore les ordres, mais il a l'habit, et son bâton... dans la poche. Vois jusqu'où va la

manie des proverbes; je confonds un bâton de maréchal avec un chapeau de cardinal. Pourtant je n'ai pas tout à fait tort, car si *Karl* parvient à être un jour cardinal-ministre de la guerre, par le fait, il sera bien *cardinal-maréchal.*

L'abbé *Karl* s'est donc avisé de goûter de l'eau de la susdite fontaine, tout en me confessant qu'il savait très-bien qu'elle contenait de la magnésie en assez forte proportion ; mais il prétendait que cet élément lui donnait les vertus d'un rafraîchissant, et non d'un remède purgatif.

Je laissai dire et faire l'abbé, sans croire un mot de ce qu'il me contait, et *ricanant*, dans le coin de mon esprit, de la piteuse figure qu'il allait faire quand le rafraîchissant aurait opéré. L'effet ne s'en fit pas longtemps attendre, et à son grand déplaisir, *Karl* dut s'enfermer chez lui pour étudier les *phases* du remède qu'il s'était si imprudemment administré. Ses études ont déjà duré deux jours ; pour peu qu'elles con-

tinuent, *Karl* ne remportera de Grotta-Ferrata que des impressions géologiques et médicales.

Quant à moi, j'ai profité des *arrêts forcés* de *Karl* pour me promener sous les grands arbres de la *fatale* allée, seul avec ma rêverie. Que n'ai-je une lyre et des doigts de poëte pour chanter les belles choses que mes yeux ont vues! La froide raison du philosophe arrête les paroles poétiques qui veulent monter de son cœur à ses lèvres; il semble qu'elles restent comme glacées au seuil de ce cœur qui n'a pas la force de les rayonner au dehors.

Grotta-Ferrata est un des plus agréables séjours des environs de Rome. Ce village, à peine de quelques maisons, est à la portée de tous les lieux que le touriste aime à aller visiter. De *Grotta-Ferrata* on va facilement à *Frascati*, par un chemin assez beau; on va aussi à *Albano* et à *Rocca di papa*, etc., etc... Mais n'anticipons pas sur les lettres qui suivront celle-ci.

Je suis logé dans la maison d'un paysan nommé *Felicetto*; sa femme s'appelle *Mariuggi*. Ils ont l'air de faire très-bon ménage; et certes j'ai vu peu de gaillards qui parussent plus heureux que ce *Felicetto*. Sa fortune ne dément pas son nom. Il a bonne santé, bon lit, bon gîte : peu lui importe ce qui se fait à Rome, à Paris ou à Pékin. Il gagne sa vie honnêtement sans se donner grand mal ; une vigne, que d'autres cultivent pour son compte, est son unique ressource ; pourtant, j'en suis sûr, *Felicetto* ne changerait pas sa femme, sa vigne, sa maison et son village pour un palais à Rome; — c'est ce qu'il dit. Remarque, cher Paul, qu'on ne lui a jamais fait de proposition à cet égard; mais lui en fît-on, que je lui conseillerais fort de rester toujours *Gros-Jean* comme *devant*.

Je suis devenu bien *pastoral*, bien *champêtre*, n'est-ce pas?

Je ne m'en défends pas. Mais quand je pense au bonheur paisible dont je jouis dans cette

délicieuse solitude où j'habite sous le plus beau ciel du monde; quand je pense que les gens qui sont nés en ce lieu enchanteur, ignoré des trois quarts de l'univers, avec cinq ou dix sous de capital dans leur poche, vous passent la journée sans inquiétude, sans soucis comme sans privations; quand je songe qu'il est des pays où la grande simplicité de la vie fait que l'homme n'y éprouve aucun de ces besoins qui causent tant de suicides dans nos sociétés perfectionnées et civilisées, je me demande si le meilleur conseil à donner à un ami qui cherche le bonheur, n'est pas de lui dire : Mon ami, prends un sac, mets-le sur ton dos avec quelques hardes dedans; prends un bâton; garnis ton gousset de quelques *dobblòni*, et va-t'en te faire vigneron à *Grotta-Ferrata*, ou laboureur dans le royaume de Valence, et tâche d'oublier cette civilisation volcanique où nous nous débattons tous tant que nous sommes, comme feraient des moucherons dans l'Océan.

Je t'ai souvent parlé des Italiens avec une

sévérité qui te ferait croire peut-être que je n'apprécie pas, comme il le mérite, ce peuple si digne d'intéresser à son malheureux sort toutes les nations du monde chrétien. Je t'avertis ici que les critiques qui m'ont échappé dans le cours de cet ouvrage, n'étaient point de ma part des attaques contre les Italiens. Ce n'est pas à eux que je m'en prendrais de l'état de dégradation où je les vois, mais plutôt à leurs institutions, qui ne répondent plus aux besoins du jour, et sont incapables de les conduire au progrès. Je crois que les Romains se ressentiront longtemps de l'éducation sociale et politique à laquelle on les a soumis depuis quelques siècles ; mais j'ajoute que ce n'est point eux qu'on doit rendre responsables d'un ordre de choses qui leur a été imposé par le destin.

Les Italiens sont peut-être le peuple doué de plus d'intelligence parmi tous les peuples de cette magnifique race japhétique qui, pour une raison ou pour une autre, a été la race bénie de Dieu, entre toutes.

On est habitué en France à traiter un peu légèrement cette malheureuse nation ; et quand le nom italien revient sur nos lèvres, il y est toujours accompagné de certaines expressions insultantes que consacre l'opinion publique bien mal éclairée sur tout ce qui concerne l'Italie, mais qui n'en sont pas moins des injures aussi peu sensées que peu méritées.

Il existe, au sein des Apennins et des villages retirés dans la montagne, une race de campagnards qui n'ont aucun trait de ressemblance quant aux mœurs et au caractère avec cette fourmilière de *facchini*, de mendiants et de vagabonds qui peuplent en grande partie les villes du littoral, et auxquels on donne, on prodigue si facilement le nom d'*Italiens*.

Allez chercher dans leur solitude ces *hommes de la nature*, et proposez leur, si vous osez, ces marchés infâmes dont se chargent dans les villes quelques mauvais sujets qu'une police bien faite

enfermerait sans pitié; gens de *sac* et de *corde* que vous prenez pour des Italiens, et qui ne sont autre chose que ces *mouches parasites* que l'on voit rôder autour des cadavres en putréfaction.

Dans l'ordre moral, ces voleurs, ces assassins, ces bandits, ces entremetteurs, ces bohémiens, ces mendiants, se retrouvent toujours auprès des gouvernements en agonie; on dirait qu'ils attendent l'heure de la *curée.*

Compare, cher Paul, si tu ne veux pas me croire, l'état de Constantinople à celui où est Rome, et tu verras plus clair dans la maladie que je te signale, en rapprochant ainsi ces deux *grandes incurables.*

Ces montagnards que je te signalais tout à l'heure, qui sont (je ne te parle pas d'une certaine classe bourgeoise qui s'augmente tous les jours à Rome et sera, sans nul doute, l'espoir et l'avenir de la jeune Rome) les vrais Italiens, ces montagnards ont une noble fierté

qui jure avec l'opinion qu'on a généralement chez nous du caractère italien : on croit, en France, les Italiens souples jusqu'à la bassesse; eh bien, j'ai entendu parler d'un de ces hommes auquel un prince romain ne voulait solder que la moitié d'un salaire convenu d'avance; cet homme jeta l'argent à la figure du prince *marchandeur*, et s'il ne mit pas dans son procédé toute la galanterie désirable, il s'y montra pourtant plus gentilhomme que le gentilhomme auquel il donna cette dure leçon. Voilà, je pense, un acte de fierté qui prouve que ces Italiens sont moins dégénérés qu'on veut nous le faire croire. Je pourrais citer mille autres traits à l'appui de ce que j'avance.

J'ai été d'ailleurs frappé de l'instinct qui pousse les Italiens de la plus basse classe du peuple, à réfléchir et à raisonner sur les questions les plus sérieuses de la politique et de la philosophie, et j'ai été à même d'entendre des paysans de Grotta-Ferrata parler de la guerre d'Orient avec plus de bon sens, certes, que ne

l'auraient fait nos rusés *matois* du Berry ou de la Normandie, qui savent si bien faire diminuer leurs fermages et augmenter les charges du propriétaire dont ils dépendent.

Sans doute, il faut que chacun fasse son métier, mais je n'ai que faire de réformer le monde; je *l'étudie*, le juge, le prends tel qu'il est et le raconte tel que je l'ai vu. La Providence a eu ses raisons pour inspirer aux Italiens l'amour des choses de l'esprit, et pour faire que nos bons paysans préfèrent aux chansons napolitaines le *claquement* peu mélodieux de leur fouet ou les airs nasillards que chantent nos bergères en tricotant leurs bas.

Les Italiens méritent à plus d'un titre qu'on prenne leur défense. Tout le monde les attaque. Il n'est blâme, injure, calomnie qu'on ne leur jette sans cesse à la face, et ceux qui sont les plus acharnés après cette poétique nation, sont précisément des individus qui appartiennent à

des pays dont les habitants fourmillent sans cesse et se croisent en tout sens, à toutes les époques de l'année, sur toutes les routes d'Italie.

Pourquoi traite-t-on l'Italie avec tant de sévérité? Parce qu'elle est incapable de se défendre contre tant d'adversaires; mais qu'il vienne un jour où l'Italie trouve un puissant défenseur, et l'on verra partout les Italiens remplir les premières fonctions des administrations publiques et privées, comme on voit chez nous les postes les plus éminents occupés par des Corses, des Gascons ou des Méridionaux.

Nous avons eu plusieurs bals champêtres dans une salle bâtie tout exprès en face de la maison; cette salle est faite de rameaux entrelacés, et n'a pour tout ameublement que des bancs, des chaises et des tables en bois. Ce qui ne nous a pas empêchés de danser gaiement la *saltarella*, sorte de danse assez monotone, mais qui ne laisse pas que d'avoir son charme quand surtout on a une jolie compagne, et on en

trouvait facilement de ravissantes à notre soirée de village. Les femmes de cette contrée sont, comme celles d'Albano, renommées pour leur beauté, et malgré ses cent bouches, la déesse de la réclame n'a pas trop menti à leur endroit. Ce sont des gaillardes fortement constituées; mais est-il nécessaire, pour qu'une femme soit jolie, qu'on ne puisse la prendre entre ses doigts de peur de l'écraser comme un objet de verre? J'avoue que j'ai peu de sympathie pour ces *ombres* de *femmes* qui vivent d'œufs frais et d'eau claire, ou bien qui soutiennent leur frêle existence avec du lait chaud ou des bains de gélatine. J'aime mieux nos belles filles de la montagne au teint bruni, mais dont l'air de santé et le visage ardent comme le soleil les font ressembler à ces beaux fruits des jardins anglais, qui défient les regards de convoitise que chacun leur adresse au passage.

Tu me diras naturellement que je donne tort aux absents, parce qu'ils ne sont pas là; dis ce que tu voudras, Paul; à mon retour en France,

je te répéterai que ces belles filles de l'Italie sont réellement aussi séduisantes que nous les montrent les peintres, et qu'on ne regrette pas le tableau auprès de leur charmante réalité.

Pour un pèlerin, je vais te paraître bien profane! Ne t'en scandalise pas; si j'ai un tort en ce moment, c'est de sentir et non de parler; on a beau faire, la religion ne peut chasser du cœur de l'homme cet enthousiasme qu'inspire ce qui est beau des choses de la terre, ni cette mystérieuse influence de la femme qui s'étend partout, se retrouve partout sous mille formes différentes. J'ajouterai même que la religion bien entendue, au lieu de bannir de l'âme ce culte de la femme si naturel aux jeunes gens, le doit sanctifier en lui enlevant ce qu'il aurait nécessairement de *païen* s'il restait livré à lui-même.

Je ne connais rien de plus ridicule que ces charlatans de sainteté, qui ne craignent pas de dire tout haut que la femme est un objet

d'horreur pour eux, et qui poussent cette chasteté feinte, si loin, qu'ils semblent éprouver à l'approche d'une femme l'impression que nous ressentons à la vue d'un reptile. J'ai connu plusieurs personnages de cette force, et, certes, ils se donnaient bien du mal en pure perte pour jeter feu et flamme contre la plus belle moitié du genre humain; car je crois que cette belle moitié n'eût jamais songé à voir en eux de nouveaux Josephs.

Mais laissons là ces ridicules et ces vertus de *grosse caisse*, pour en revenir à nos plaisirs champêtres.

Nous avons donc dansé tous ensemble, paysans, paysannes, bourgeois et bourgeoises du lieu; c'était une vraie république, de celles qui sont inoffensives.

Puis, dans les intervalles des danses, un joueur d'accordéon nous disait des airs napolitains que nous écoutions avec ivresse. Je vou-

drais te voir assister à ces concerts, où tout est poésie et harmonie, le chanteur, les paroles chantées, les airs, la brise du soir, le calme de la nature, la beauté du ciel; tout enfin, jusqu'aux bruits lointains qui viennent mourir au pied de la montagne!... Cela vaut bien une soirée d'Opéra, et c'est moins cher.

Un petit bossu, plein d'esprit comme tous les bossus, demeure près de mon logis. J'ai su qu'il jouait de la guitare à ravir; nous l'avons prié de venir égayer notre fête; il s'y est prêté de bon cœur, et nous a *régalé* des plus jolies choses du monde. Si j'étais meilleur musicien et un peu plus poëte, je commettrais l'indiscrétion de faire des extraits des chansons inédites de *Peppône, lo bello sposo*; *Peppone* (ainsi se nomme le petit bossu) est l'épicier en gros du village; il vend café, liqueurs, oignons, salade, bougie, papier, gâteaux, etc., que sais-je? et on peut aller prendre chez lui le café, qui ne vaut pas tout à fait celui de Tortoni, mais qui a le rare mérite du lieu où on le prend.

Peppone est très-gai et très-patient ; tout le monde le tourne en ridicule; on met sa complaisance fort à contribution; il n'est sorte de services qu'on ne lui demande, ni sorte de malices qu'on ne lui fasse ; mais il reste toujours doux comme un agneau, aimable comme un ange.

Parfois nous venons en bande assiéger son comptoir et lui demander à la fois dix à douze tasses de café; Peppone pourrait s'émerveiller à cette demande, car peut-être dans tout le cours de l'année à *Grotta-Ferrata*, les indigènes n'ont-ils pas pris la moitié de ce que nous demandons en un soir.

Pendant ce temps-là, on lui coupe son fil, on étale ses oignons sur le comptoir, on sème ses haricots sur le parquet de la boutique, etc. On se laisse aller à ces mille enfantillages que se permettent les touristes en voyage, et qui délassent singulièrement de la contrainte des mœurs citadines.

Peppone est notre orchestre pour le moment.

Il m'a fait presque oublier le chanteur napolitain. Décidément, quand je serai de retour en France, je ne pourrai plus entendre chanter ni un Français ni une Française, à moins que ce ne soit en italien : autrement ils me feraient l'effet, j'en suis sûr, de chats qui miaulent.

Peppone est d'ailleurs ici un personnage important ; c'est l'adjoint du maire de la commune ; c'est l'organiste du couvent des moines grecs ; car nous avons un couvent grec-uni où l'on chante tous les dimanches la messe en langue grecque ! Entends-tu, Paul, la messe en grec !

Les moines grecs de *Grotta-Ferrata* sont un peu comme les Moresques de feu le café des Trois-Moresques, où l'on voyait trois Bordelaises vêtues à l'arabe, attirer le Parisien né plus *badaud* que malin.

Nos moines grecs savent pourtant la langue grecque. Ils sont parfaitement catholiques romains; mais comme il entre dans le système de

la cour de Rome de tout réunir autour du saint-siége, afin de montrer que Rome est véritablement le centre du christianisme, on conserve à Grotta-Ferrata un couvent grec, comme au Ghetto on garde dix mille juifs, comme à *San Pietro in vincoli* on a installé des moines maronites.

Le couvent de Grotta-Ferrata est d'ailleurs fort ancien; il a dû être fortifié autrefois, car il est entouré de solides murailles, et on remarque même d'un certain côté une espèce d'enceinte crénelée avec de larges fossés.

Dans le sanctuaire de l'église, on voit de magnifiques tableaux du *Dominiquin*. On admire surtout celui de l'enfant épileptique exorcisé par un saint. La figure blême et la teinte cadavéreuse du possédé sont frappants de vérité, et font du tableau un vrai chef-d'œuvre.

Au surplus, les moines de *San-Basilio* (c'est

ainsi qu'on appelle nos moines grecs) durent la fondation de leur couvent à *saint Nil.*

Le *Dominiquin* a peint non-seulement tous les tableaux qu'on remarque dans l'église, mais encore les fresques des lambris et du plafond.

Au reste, toute cette histoire est retracée dans un fort beau tableau qui représente un saint retenant, par miracle bien entendu, une colonne prête à s'écrouler avec les constructions naissantes qu'elle soutenait.

Nous avons eu, ces jours-ci, un événement qui est venu donner bien de l'animation à notre délicieuse solitude ; je veux parler de la foire de *Grotta-Ferrata.* Cette foire est renommée pour ses jambons et autres objets de charcuterie. On y vend aussi du vin et surtout des légumes de toute espèce ; joins à cela ces mille petits objets que les marchands forains colportent dans les campagnes où ils les laissent à vil prix tels que : châles, mouchoirs, toiles, bas, etc.

Mais une remarque m'a frappé dans cette foire : c'est que les choses de première nécessité, les jambons, par exemple, que l'on y trouve en abondance, y sont au même prix qu'à Rome, à peu de chose près; il n'y a donc nul avantage à venir de Rome à la foire de Grotta-Ferrata, pour s'approvisionner.

La foire est d'ailleurs une occasion de fêtes nouvelles. Si tu voyais, le soir, comme nos bals sont brillants, et quels jolis minois sont venus augmenter notre délicieuse galerie de danseuses!

Mais je ne veux point te donner de regrets; ainsi tairai-je mon enthousiasme! Aussi bien, j'ai une nouvelle à t'apprendre : Peppone le bossu se marie. Un bossu qui se marie, et avec qui, s'il vous plaît, avec une bossue? Oh! non, cher ami, avec une charmante fille qui n'est ni bossue, ni manchote, vraiment. Alors maître Peppone doit avoir le gousset bien garni. Je crois que tu as touché dans le vif de la question.

Philippe de Macédoine disait qu'une place n'est plus imprenable dès qu'un mulet chargé d'or y peut entrer. Qu'y a-t-il d'étonnant que la porte de l'hyménée s'ouvre devant un bossu chargé d'or ! Peppone n'est pas précisément millionnaire; mais comme c'est le Rothschild de l'endroit, et que d'ailleurs d'ici à Paris on compte plusieurs centaines de lieues, tu ne t'étonneras pas, cher Paul, de mon langage exagéré : je ne fais que suivre le cours ordinaire des choses.

Peppone se marie dimanche avec la perle du village. Ah ! Peppone, heureux Peppone ! Que le mariage lui soit léger ! Si j'étais le curé qui doit unir les futurs époux, quels sages conseils je donnerais à Peppone ! mais il ne m'écouterait pas. On demande parfois des conseils, on n'en profite jamais.

Mais l'hymen de Peppone me fait oublier de te dire, cher Paul, que j'ai trouvé ici, dans la solitude de ce charmant village, une adorable

petite veuve, qui m'a bien consolé du vide que m'a laissé l'abbé *Karl*, car il est parti pour Rome, n'en pouvant plus des suites de ses expériences médicales, et d'ailleurs assez pressé de se mettre au courant des affaires politiques et ecclésiastiques où il a le faible de croire que son intervention est indispensable. Laissons-le dans sa douce erreur, et disons deux mots de la veuve.

Pepa est le nom de la fée que j'ai rencontrée sur mon chemin. C'est une belle brune au visage grec, ce qui va assez bien avec le couvent voisin dont l'influence grecque aurait bien pu se répandre jusque sur les traits des Grotta-Ferratains... si les moines étaient grecs !

Pepa a un pied si mignon qu'il ferait rêver jalousie à une Chinoise, et une main si coquette qu'elle ne déparerait pas une petite fille de sept ans.

Ses beaux yeux noirs sont pleins d'expres-

sion, et sa taille fine et élancée fait un agréable contraste avec la tournure un peu pesante et lourde des majestueuses filles de la contrée. Mais *Pepa* est de race aristocratique, la distinction de ses traits n'a par conséquent rien qui doive te surprendre. Je pourrais te donner ici une description complète de son caractère et de ses idées, cher Paul; mais à quoi bon?

Je compte faire avec elle quelques excursions dans la campagne et explorer les pays environnants. Je te ferai part de mes impressions, et, en les lisant, tu apprendras à connaître plus complétement ma compagne, dont le nom reviendra naturellement dans le cours du récit.

Je termine donc son portrait en te disant qu'elle est belle et spirituelle tout à la fois. C'est une femme d'esprit et une femme instruite. J'ai fait là une bien agréable rencontre : cela promet beaucoup. Dieu veuille que le *promis* soit *tenu!* En général, il faut se méfier de ce qui nous apparaît tout d'abord sous un trop bel

aspect. Nous verrons plus tard ce qu'il en aviendra.

Adieu donc. Pour le moment, je reste à Grotta-Ferrata, et c'est d'ici que sera datée ma prochaine lettre.

Tout à toi.

Ton ami,

ARTHUR.

P. S. J'ouvre ma lettre, pour t'annoncer une nouvelle, incroyable, inimaginable, singulière, inattendue, stupéfiante, etc. ; tu vois que je me rappelle le style *sévigné;* pour que tu ne m'accuses pas d'être un plagiaire, je m'en tiens au mien, qui ne vaut pas celui de la spirituelle marquise, mais qui sera du moins *sui generis*, et pour que tu ne me nommes pas insipide bavard, je m'explique en quatre mots :

L'hyménée de *Peppone* n'a pas lieu. Sa conquête lui échappe. Tout *Grotta-Ferrata* est en émoi. Les noces promises ont eu une fin tragique. Qui donc a pu troubler les fiançailles de Peppone, je te le donne en mille, devine si tu peux? — Un propriétaire du village ? — Allons donc ! Un cousin de la mariée ? — Non! — Un bref du pape ? — Encore moins. — Une émeute des Grotta-Ferratains! — Point. Une mort subite ? — Non plus. — Une éclipse de soleil? — Tu n'y penses pas, il n'y a que les éclipses de *bourse* qui effraient nos contemporains!

Tu n'as pas deviné, j'ai pitié de toi! C'est... c'est une *bossue* : une *bossue* rivale et jalouse, poussée par le désespoir, est venue se jeter au milieu du cortége nuptial. Elle avait des révélations à faire : l'amour trompé ne raisonne guère; elle parla, cria, gesticula, menaça tant et si bien que, la confusion de *Peppone* s'ajoutant au ridicule d'une pareille scène, cet amant

trop aimé fut laissé seul avec la bossue éplorée sur la route qui mène à l'église.

Peppone vit dans ces événements extraordinaires le doigt de la Providence, et réfléchissant qu'après tout deux négations valent une affirmation, il se consola de ce qui lui arrivait, par la pensée que les *Peppone* à venir pourraient bien être en définitive les plus beaux enfants du village.

Il conduisit donc à l'autel l'épouse nouvelle que lui envoyait le sort, et on le vit prier durant la messe avec tant de ferveur, qu'il ne remarqua pas l'hilarité du moine chargé de bénir ce couple aussi *accidenté*.

Quand Felicetto me raconta toute cette aventure, j'allais cacheter ma lettre et la porter à Frascati, en faisant ma promenade du soir. Tu me sauras gré, j'espère, d'avoir ajouté

ces quelques lignes ; je te fais grâce des réflexions qui m'ont passé par l'esprit.

Qu'il te suffise de savoir, qu'en écoutant Félicetto, je me suis *signé* plus d'une fois et ai juré de ne jamais me croire marié que le lendemain de mes noces.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Excursion avec Pepa à Castel-Gandolfo. — Le lac de Castel. — Retour à Grotta-Ferrata. — Marino. — Le marinois hospitalier. — Arrivée intempestive de Truffard. — Soirée chez Pepa. — Commencement du récit des aventures de Pepa Viruela. — Interruption causée par le sommeil de Truffard. — Truffard retourne à Rome. — Rocca di papa. — Monte-Cavi. — Le camp d'Annibal. — Fin des aventures de Pepa Viruela.

Rome, ce 5 octobre 1853.

Cher Paul, ma belle veuve, qui se nomme *Pepa Viruela*, car je suis fort au courant de ce qui la concerne, a consenti à faire en ma compagnie une promenade à *Castel-Gandolfo.* Nous avons loué un cheval et un *roussin*, et guidés par un paysan de Grotta-Ferrata, nous sommes

partis de bon matin pour consacrer plus de temps à notre excursion.

Le chemin ne m'a pas paru long, je t'assure, et il ne fallait rien moins que la vue du lac de *Castel-Gandolfo* pour me faire redescendre sur terre ; car je ne sais si c'était la faute de Pepa ou de la montagne, mais mon âme s'était élancée vers des régions bien aériennes.

Rassure-toi, elle en revint à temps, et put admirer le joli coup d'œil que présente le charmant village appelé *Castel-Gandolfo*, situé comme l'aire d'un aigle au haut d'un pic. Le lac dont je t'ai parlé tout à l'heure est digne de remarque en ce qu'il se trouve placé comme dans une immense coupe formée par deux montagnes qui se rejoignent. Ce lac est à une hauteur telle, au-dessus du niveau de la mer, qu'on est étonné de le trouver là. C'est une espèce de réservoir de l'eau venue des sommets voisins ; mais pourtant jamais ce réser-

voir n'est à sec. On y trouve, dit-on, de fort bons poissons; mais le pape s'en est réservé la jouissance, ainsi que du palais, où il vient chaque année faire un séjour de quelques semaines, pendant les fortes chaleurs de l'été. On fait en sa présence la pêche du lac; le saint-père y prend part, non pas à la façon de saint Pierre (les apôtres d'aujourd'hui ne sont plus que des pêcheurs d'âmes !), mais en propriétaire qui surveille les travaux dont il touchera les bénéfices. Je t'assure que c'est un spectacle imposant que ce vaste entonnoir plein d'eau creusé au sommet de la montagne. Tel est le lac en question. La couleur des eaux en est d'ailleurs fort agréable à l'œil. Le site de Castel-Gandolfo est des plus beaux. C'est un point un peu élevé; mais le panorama qu'on a sous les yeux n'en est que plus admirable.

Il ne faut pas cependant chercher ici des rues régulières et convenables. Le village est comme tous ceux de la contrée, excepté Grotta-Fer-

rata, qui se distingue par sa belle rue (il n'en a qu'une et encore sur un seul rang de maisons), la propreté de ses promenades et l'air coquet de ses habitations.

Castel-Gandolfo m'a paru un délicieux séjour. Je conçois que le pape y vienne passer tous les étés quelques semaines, quand ce ne serait que pour jouir de la vue du lac.

Pepa, qui aime les belles choses, en paraissait, quoique Romaine, aussi enthousiasmée que moi, pauvre étranger.

De sorte qu'avec mon admiration personnelle, ajoutée à celle de Pepa, je conçois à peine que je ne sois pas encore à *Castel-Gandolfo* à l'instant où j'écris ces lignes.

Nous revînmes pourtant au logis, non sans jeter un dernier coup d'œil sur le lac et sur le

village ; et puis, nous laissant guider par nos paisibles montures, et nous rapprochant pour mieux partager nos pensées et nos impressions, *Pepa* et moi nous nous mîmes à philosopher sur l'Italie et sur mille choses qui nous parurent fort intéressantes, et qui pour toi peut-être auraient la vertu de l'opium.

Que l'homme est un sot animal ! Mille fois j'eusse passé par ces chemins que j'ai traversés; mille fois j'eusse vu ces sites qui m'ont paru enchanteurs, et mille fois j'en serais reparti le cœur vide d'émotions , et peut-être sans autres profits que ceux que donne un exercice salutaire au corps ! Et aujourd'hui je suis revenu à Grotta-Ferrata avec l'enthousiasme dans l'âme et sur les lèvres ; tout m'a semblé ravissant dans notre promenade. Tout était poétique aujourd'hui ; hier peut-être tout m'eût paru prosaïque. Cette contradiction, si étrange qu'elle soit, nous enseigne que les moindres

phénomènes de notre nature matérielle sont subordonnés à l'état de notre esprit.

Le corps est une machine dont l'âme est le moteur. Les rouages marchent tant qu'on leur donne le mouvement; quand l'impulsion cesse, ils s'arrêtent. Ainsi les yeux ne sont que des instruments aveugles qui fonctionnent souvent sans que l'âme prenne garde à eux. Mais le jour où il lui prend envie de les mener à sa guise, elle leur montre tout sous une couleur qu'ils n'eussent jamais vue livrés à eux-mêmes! Voilà pourtant ce que peut produire de poésie, dans l'homme, la présence d'un être qui nous comprenne, surtout quand cet être est une femme, et une femme que l'on puisse aimer ou que l'on aime!

Pepa fut, dans ma promenade, le soleil créateur qui illumina tout de ses vifs rayons. Par ses yeux, j'ai vu tout en beau; par les miens,

peut-être, n'aurais-je rien connu des beautés j'ai admirées!

Mais nous avons fait ensemble d'autres promenades, ces jours-ci. Nous avons été une fois à *Marino*, village situé assez avant dans la montagne, à droite de Grotta-Ferrata quand on vient de Rome.

La population de Marino ne jouit pas dans le pays d'une excellente réputation. On prétend que les *Marinains* sont voleurs, querelleurs et trop habiles à manier le couteau. Je n'en ai pu juger, et je m'en félicite; mais j'avoue que ce petit portrait que nous en fit, chemin faisant, notre guide, ne nous donna pas la tentation de rester longtemps dans ce village.

Nous y tombâmes au milieu d'une fête. Le peuple était occupé à jouer aux boules. Ils jetaient des pierres ou des disques en bois,

les uns après les autres, sans faire grande attention aux jambes des passants. Les gens de ce pays sont forts pour aimer le jeu. On lui consacre en général les jours de dimanche et les fêtes. Nous eussions à peine parcouru les rues étroites de Marino, si un montagnard assez rude, qui nous prit en affection *Pepa* et moi, ne nous eût forcés de trinquer avec lui ; il mettait dans sa politesse une insistance telle, que de peur de l'offenser, nous acceptâmes, et bûmes à sa santé.

Le choç des verres nous ayant constitués ses hôtes et ses amis, le brave *Marinois* ou *Marinain*, comme tu voudras, se crut obligé de nous promener à travers le village, sans nous faire grâce de la moindre ruelle, ni de la plus modeste madone! Il fallut tout voir. Ce que je ne regrette pas d'avoir vu, c'est l'intérieur de la maison de cet homme hospitalier. Rien de plus simple; mais, contrairement à la renommée, rien de plus irréprochable quant à

la propreté. Décidément l'air pur de la montagne ou des champs prédispose l'homme à des instincts d'ordre et de travail qu'il n'a plus au même degré quand il habite les villes et surtout les grandes villes.

La maison du Marinois se composait de trois chambres situées au premier étage. Je ne parlerai pas du rez-de-chaussée, qui tenait lieu de grenier, de fruitier, d'écurie, etc... Au premier, on voyait une belle salle meublée d'une façon peu élégante, mais ayant cet aspect coquet de propreté que la médiocrité et la pauvreté savent parfois donner aux lieux qu'elles habitent. Cette salle servait de réfectoire, d'office, etc. Une autre était destinée aux réunions du soir, et la troisième, à peu près remplie par un immense lit du genre de celui des filles de l'ogre dans le conte du *Petit-Poucet*, servait de dortoir à la famille marinoise, qui se composait de notre cicérone, de sa femme et de six petits garçons.

Tu me demanderas, sans doute, ce qu'a fait au ciel notre Marinois pour voir son union bénie par le don de six rejetons mâles. Je décline ma compétence, et t'engage à t'adresser à qui de droit. *Pepa*, qui aime beaucoup les enfants, a pris successivement tous ces *bambins* sur ses genoux; elle leur a donné des sous, des bonbons, etc..., de sorte que nous fûmes sur le point de ne pas revoir, avant le coucher du soleil, la *rue de Grotta-Ferrata*.

Ces braves gens qui nous conduisirent ainsi dans tous les coins et recoins de Marino, ne voulurent point accepter de salaire pour leur peine. J'eus beau faire, je ne parvins pas à les y décider: aussi ai-je reconnu dans cette occasion combien les voyageurs sont parfois injustes quand ils nous disent que le fond du caractère italien est la bassesse et la vénalité. L'Italien a les défauts de la situation sociale et politique de son pays; mais si après avoir mis au grand jour ses vices, on voulait se donner la peine de

chanter ses vertus, peut-être trouverait-on à l'Italie autant d'admirateurs qu'on lui trouve aujourd'hui de détracteurs.

Après avoir pris congé de nos hôtes, nous laissâmes notre compagnon de route grottaferratain nous enseigner de nouveau le chemin du logis que notre mémoire eût été seule impuissante à nous faire retrouver.

J'allais ou plutôt nous allions reprendre nos agréables pérégrinations, car *Pepa* consentait toujours à embellir du charme de sa société et de son esprit mes observations de touriste amateur des beautés de l'Italie ; et je me proposais de terminer promptement les quelques courses qu'il me restait à faire dans les montagnes, avant mon retour à Rome que j'avais eu l'imprudence de fixer après un délai très-rapproché. Mais on ne pense pas à tout, et voilà qu'un de ces matins, quand je rêvais promenade dans la forêt et dans les monts, et cau-

series sentimentales avec Pepa, il me tombe sur les bras un gros ventru *qui n'est pas du tout sentimental*, et qui, par privilége d'amitié, vint mêler son prosaïsme à mon enthousiasme. Tu l'as déjà reconnu, cher Paul, c'était *Truffard*, qui ne sachant où promener ses chevaux et sa boîte roulante, imagina de venir montrer à ses coursiers les curiosités de Grotta-Ferrata. C'est faire bien du chemin pour l'éducation de deux quadrupèdes qui n'en ont pas dû profiter beaucoup, me diras-tu? j'en conviens. Mais quelle explication autre que la précédente faut-il donner de ce voyage, puisqu'il est prouvé que Truffard n'est rien moins que poétique; qu'il calcule tout, même l'amitié, et que d'ailleurs il doit traiter avec beaucoup de considération ces chers petits animaux qui font en définitive le seul mérite de leur maître.

Je m'informai immédiatement si *Truffard* comptait séjourner longtemps parmi nous. J'appris qu'il repartait le lendemain matin, quoiqu'on

lui eût objecté qu'il n'aurait pas le temps de visiter Grotta-Ferrata. Il répondit qu'il n'était point venu pour voir cette délicieuse contrée, mais surtout pour avoir le droit de dire qu'il l'avait vue. A peine arrivé, Truffard s'occupa de ses chevaux; le soir nous passâmes tout notre temps dans l'écurie, qu'on était parvenu, non sans difficulté, à trouver pour ces élégants messieurs. Enfin, je pus arracher *Truffard* quelques instants à sa *caballomanie*, et je le présentai à Pepa, qui le trouva un peu gros, un *tantinet* lourdaud et gras, mais lui fit un accueil charmant.

Nous vîmes s'écouler rapidement les heures, pendant et après le dîner que nous partageâmes *Pepa*, *Truffard* et moi, grâce à l'aimable invitation de la jolie veuve. Ce n'est pas que *Truffard* ait fait de grands frais d'esprit; il est un peu baissé; comme ses yeux, son moral a disparu derrière un gros *pli* de lard; autrefois, je l'ai connu gai, amusant, spirituel; mais il n'a plus le

moindre petit mot pour rire, et répète si souvent « je suis abruti, » qu'il a fini sans doute par se le persuader à lui-même, comme il a su le persuader aux autres.

Quoi qu'il en soit, *Pepa* se chargea de contrebalancer la mauvaise humeur de *Truffard*. Après les fades compliments d'usage, nécessaires quand on fait connaissance avec une nouvelle personne; compliments, phrases de la bouche que Truffard connaît bien mieux, entre parenthèses, que ces paroles toutes de sentiment qui sont comme les phrases du cœur; après ces banalités, imposées par la mode, on en vint à des choses plus sérieuses, et j'en profitai pour demander à Pepa le récit des événements de sa vie qu'elle m'avait toujours tus, mais que je m'imaginais devoir être pleins d'intérêt, depuis que j'avais pu apprécier tout ce que valait cette femme remarquable.

Pepa avait trop d'esprit pour y mettre la

mauvaise grâce et la modestie hypocrite du faux mérite. Elle parla en ces termes :

« Le 6 mai 1813, venait au monde, enfant de l'amour et du mystère, une petite fille qu'un grand seigneur de la cour de Rome laissa aux soins d'une pauvre actrice qu'il abandonnait lâchement après l'avoir séduite, oubliant à la fois ses devoirs d'amant et de père. Cette petite fille, c'était moi, et la pauvre actrice était ma mère. Je ne connus donc jamais mon père. Le nom que je portai dès lors, et que je conserve encore aujourd'hui, fut celui de ma mère. Ma vie a été une vraie charade : je n'ai eu ni enfance ni jeunesse ; élevée au milieu du monde corrompu du théâtre, je dus chercher sur les planches à partager les travaux qui permettaient à ma mère de me donner du pain ; je compris de bonne heure que je ne devais rien attendre du monde et tout de moi-même ; qu'il me fallait me créer un avenir et que j'étais un de ces êtres qui ne viennent à la vie que pour y souf-

frir. Petite fille, je ne me livrai donc jamais à ces divertissements qui sont les occupations familières de l'enfance; à sept ans j'étais déjà comédienne : pleine d'ardeur et ayant la conscience de mon mérite, je ne me mêlais point avec les enfants de mon âge, et me plaisais à me regarder comme le soutien de la famille, dont je fus bientôt le gagne-pain.

» Ma pauvre mère, devenue infirme, se vit obligée de renoncer au théâtre; j'eus du courage pour deux, comme je sentais que j'avais du talent pour deux.

» J'étais heureuse et fière à la pensée que dans un âge si tendre, je gagnais par mon propre travail le nécessaire et le superflu de cette bonne mère qui avait pris soin de mes premières années et qui était à la fois pour moi une mère et une compagne d'infortune.

» J'avais des engagements très-beaux, quoi-

que petite fille; le public m'idolâtrait, et je voyais à mes pieds tous les directeurs de théâtre, *ces marchands de littérature* avec lesquels j'avais souvent de grandes discussions pour résister à l'abus qu'ils faisaient de mes complaisants efforts, de ma bonne volonté et de mes triomphes artistiques, et aussi au choix ridicule de pièces qu'ils jugeaient devoir remplir plus facilement leur caisse, mais que mon instinct de jeune artiste me montrait comme faisant partie de cette littérature de bas étage qui n'a de succès au théâtre que par sa nouveauté, le charlatanisme dont on l'entoure et le goût peu éclairé du public.

» Tant que je conservai ma mère, ma vie se passa sinon heureuse, du moins calme et tranquille; mes occupations de chaque jour, les émotions théâtrales laissaient encore bien du vide dans mon esprit et dans mon cœur, mais ce vide était tout entier rempli par l'amour que je ressentais pour ma mère. . . .

» Ma mère, ma pauvre mère, à présent sa tombe est ici, dans ce village où je suis venue chercher le repos dont j'ai besoin; c'est là que je dirai adieu à cette vie dont j'ai plutôt connu les amertumes que les jouissances.

» J'avais dix-sept ans quand je perdis ma mère. Qu'allais-je devenir? j'étais sans famille, sans amis (on n'a point d'amis au théâtre); il fallait songer à un établissement qui fût à la fois la sauvegarde de mon honneur, l'appui de ma faiblesse, et qui me servît de bouclier contre les calomnies du monde. Deux hommes briguaient la faveur de me donner leurs noms: l'un d'eux, riche négociant de Gênes, était millionnaire; en acceptant ses offres, je pouvais honorablement assurer mon avenir; mais il m'apportait trop et ne me laissait pas en revanche la seule fortune dont je voulais vivre: il m'obligeait à renoncer au théâtre. Je refusai. Pepa pouvait bien épouser un prince, aimer ce prince et vivre de son travail, à côté de ce

mari *grand seigneur* qui eût vécu de son patrimoine héréditaire; mais Pepa ne pouvait pas troquer sa beauté contre des sacs d'écus, ou reconnaître à un homme le droit de lui donner du pain : Pepa était trop fière d'en gagner elle-même, elle refusa le millionnaire, et épousa un artiste pauvre comme elle, mais qui du moins n'humilierait point sa fierté!

» Je tairai le nom de l'homme qui fut le père de ma petite fille, car j'eus aussi le bonheur d'être mère; mais il ne me fut donné de goûter cette joie si pure que pour être à même d'en sentir plus vivement la privation. Il était écrit que je devais connaître toutes les douleurs.

» Je vécus treize ans avec mon mari; j'avais cru bien faire en l'épousant, mais ma mauvaise étoile m'avait guidée alors comme toujours; mon mari était un de ces hommes grossiers qui ne savent jamais comprendre ce que renferme de délicate sensibilité le cœur d'une femme; mon

âme était toute poésie, je l'avais unie au prosaïsme le plus cynique. J'avais besoin de trouver autour de moi un écho à la générosité de mon cœur et à l'élévation de mon esprit, et je m'étais donnée à l'homme le plus matériel, le plus avare, le plus parcimonieux, le plus *terre à terre* qu'il fût possible de trouver dans le monde où je l'avais pris.

» Entraînée par la fatalité, j'avais donc fait le malheur de ma vie; ah! si j'eusse rencontré, à l'époque où ma mère en mourant me laissa seule au milieu de cette société d'artistes où j'avais à me garder de tant d'écueils; si j'eusse trouvé sur ma route un cœur semblable au mien, je sens que j'étais capable de rendre heureux l'homme sur lequel se seraient arrêtés mes regards : mais il me fallut me soumettre aux lois qui gouvernent le monde.

» Quelle est donc la jeune fille qui se marie

avec celui qu'a choisi son cœur? La plupart des fiancées deviennent épouses pour ainsi dire sans le savoir : on les conduit à l'autel, puis on les livre sans défense à la brutalité d'un inconnu, déclaré tout à coup le maître de leur corps, par devant notaire, et avec la permission de M. le curé; l'usage oblige ces jeunes filles candides et naïves à oublier en quelques heures toute l'innocence de leur jeunesse, à fouler aux pieds la pudeur dont on les a rendues jusque-là si fières et si jalouses, et en l'honneur de qui? et par quel motif leur fait-on rejeter ainsi loin d'elle ce voile mystérieux de leur virginité qui est le plus bel apanage de la jeune fille?

» C'est en l'honneur d'un monsieur qu'elles osent à peine regarder du coin de l'œil, qui ne fut jamais rien pour elles, qu'elles voient peut-être pour la seconde ou troisième fois, dont elles ignorent les penchants, les goûts, les idées, le caractère et qui pourtant deviendra, par le mariage, le compagnon *obligé* de celle qu'il

nommera demain sa femme et qui n'était hier, pour lui, qu'une inconnue !

» C'est pour qu'elles deviennent de bonnes épouses après avoir été de chastes jeunes filles, que l'on veut qu'elles renoncent, comme on change de vêtements, à ces habitudes et à ces idées de toute leur jeunesse, et se vouent tout entières à d'autres coutumes qui, pour être très-respectables, n'en sont pas moins les antipodes des premières. Croit-on donc que la bénédiction nuptiale produise sur le cœur des jeunes filles l'effet d'une subite métamorphose? Eh non, c'est l'amour seul qui fait de pareils miracles; l'amour, ce levier puissant dont Dieu a fait le plus beau sentiment du cœur de l'homme, et qui a conservé encore toute la sublimité de son origine céleste, malgré le prosaïque contact de notre trop matérielle humanité.

» L'amour est la vraie moralité du mariage. Pourquoi donc, me dira-t-on, la religion unit-

elle tant de gens qui deviennent époux beaucoup plus par convenance que par amour?

» Ce n'est pas que la religion sanctionne une chose regrettable; non! La religion prend en mains les grands intérêts de la Société; elle purifie l'amour, quand elle le rencontre au passage; elle le remplace par le devoir, quand il est absent.

» Je ne m'en élève pas moins contre la coutume qu'on a de marier les jeunes filles sans écouter ce qu'ont à dire ces jeunes cœurs que l'on sacrifie aux froids calculs d'un sordide intérêt ou d'un égoïsme de famille.

» La religion ne peut conseiller de pareilles choses; elle compense ces abus en faisant un sacrement, une chose sainte de ce qui ne serait sans elle qu'un *honteux marché.*

» Mais qu'on y songe bien : c'est par le *mariage*

comme on l'entend de nos jours que s'introduisent mille désordres dans les familles et dans la société. Moralisez le mariage, et vous aurez moralisé la famille, et vous aurez moralisé la société tout entière.

» Je ne suivis point les conseils que je donne en ce moment. Telle fut l'origine des malheurs de ma vie. Le *mariage de raison* que je voulus faire, fut la cause première de tous mes maux. C'est à cette fatale mesure que remonte cette longue douleur qui a rempli et consumé mes jours.

» Hélas! que n'avais-je attendu les conseils de mon cœur! ce n'est point avec l'esprit que l'on est heureux ici-bas, mais avec le cœur.

» Je fus donc bien éprouvée comme femme et comme mère; je l'avais été cruellement comme fille, il me restait à l'être comme amante : bientôt

j'eus à ajouter à mes douleurs cette douleur nouvelle.

» Je ne pouvais aimer mon mari, je vous ai dit pourquoi. J'avais pourtant besoin d'aimer. J'aimai, et l'amour m'a causé plus de larmes que de joies. Eh bien, l'avouerai-je? malgré cela, je plains les gens qui n'ont jamais aimé!

» Dans les peines comme dans les plaisirs de l'amour, il est d'ineffables délices! Pleurer par amour, c'est pleurer; mais les pleurs d'amour valent mieux que bien des rires!

» La douleur qui naît de l'amour est encore un sentiment, et tout sentiment quel qu'il soit remue si profondément l'âme humaine, qu'elle ne doit pas se fermer même aux souffrances qui lui font savoir qu'elle existe.

» Je ne sais si d'autres comprendront comme

je la comprends la jouissance qu'éprouve un cœur ulcéré à savourer goutte à goutte l'amertume qui l'inonde! Mais je vous assure, messieurs, que j'ai souvent remercié le ciel de m'avoir envoyé plutôt les angoisses de l'âme en deuil que le calme insipide de l'indifférence.

» J'ai donc aimé! Un homme venu pour mon malheur d'un pays lointain, de ce tourbillon de plaisirs qu'on appelle Paris, arrêta ses regards sur la pauvre Pepa, et Pepa crut lire dans ces yeux qui se fixaient sur elle une âme digne de la sienne. Elle ne se trompa point. Mais Pepa se laissa imprudemment aller à la douce impulsion de son cœur, sans songer à l'avenir. Elle aima, et ne pensa point qu'une barrière infranchissable la séparait de la personne aimée. L'amour réfléchit-il?

» Ici j'entrerais dans des détails dont l'exposé prolongerait trop notre entretien : je craindrais d'abuser de votre patience. D'ailleurs, déjà très-

émue des souvenirs que j'ai réveillés dans mon cœur par le récit que je vous ai fait, messieurs, je vous demande de remettre à une autre fois la fin de cette histoire dont je vous sais gré d'avoir écouté si patiemment le commencement. »

« — Mais comment donc, madame, s'écria Truffard avec son gros air qui veut singer la bonhomie et n'arrive qu'à la fatuité : nous avons été charmés de vous entendre ; vous contez si bien, et puis vraiment vos récits ont été pour nous d'un grand intérêt. Ce serait avec bonheur que j'en écouterais la suite ; malheureusement je dois partir demain pour Rome, et je me verrai privé, bien malgré moi, du plaisir que m'a procuré cette charmante soirée. »

Truffard mentait à chaque mot qu'il disait à Pepa. Il y a des gens qui se figurent qu'il suffit d'être poli des lèvres ; la vérité était que Truffard, fait d'une pâte beaucoup trop matérielle pour rien comprendre aux nobles sentiments

cachés sous chacune des poétiques paroles de la spirituelle veuve, n'avait pu résister à l'entraînement d'un sommeil aussi prosaïque qu'intempestif. Il avait donc dormi, et aurait ronflé sans nul doute, si Pepa, qui voyait très-clair de ses deux yeux, n'eût jugé à propos de lever la séance en songeant au vers latin :

Ne... margaritas antè....... »

Pepa salua Truffard, me souhaita la *bona notte*, en me rappelant qu'elle comptait sur moi pour le lendemain, et nous regagnâmes nos logis, Truffard bâillant à se rompre la mâchoire, et entremêlant ses bâillements de ces paroles qui dépeignent bien l'individu :

« Ah, cher, que c'est assommant les femmes d'esprit! Est-ce que tu trouves drôle l'histoire de cette dame? — Elle ferait une bien jolie maîtresse! — Ah, cher, que la vie est une chose monotone! — Tu devrais bien venir avec moi demain à Rome, je m'ennuierai tout seul. Al-

lons, bonne nuit! Nous partirons ensemble, c'est convenu. »

Bonsoir, répondis-je à Truffard sans m'occuper de ce qu'il me disait, et je m'enfermai chez moi, tout entier aux souvenirs de la soirée. J'avais hâte de connaître les malheurs de Pepa; tout m'intéressait dans cette femme. Aussi, quand le jour eut reparu, je courus chez Truffard dans l'espoir de le rendre matinal et de lui persuader de reconduire à Rome ses chers chevaux : Truffard me gênait à Grotta-Ferrata, tout comme des regards profanes sont un ennui pour le poëte qui rêve, au milieu des beautés de la nature, à un monde idéal dont il est trop jaloux pour ne pas en vouloir mortellement à ceux qui viennent l'arracher à ses délicieuses méditations.

J'étais impatient de reprendre avec Pepa le cours de nos promenades dans la montagne, et je me faisais un tableau enchanteur de la joie

que j'éprouverais à l'entendre me conter la suite de ses aventures, sans autre témoin que les échos de la forêt, sans autre interruption que le chant des oiseaux, le murmure des sources, le pas inégal et lourd de notre *cavalleria.*

Mais il fallait d'abord assister au départ de Truffard ; il m'en aurait bien voulu, si je ne lui eusse pas consacré jusqu'à la dernière de mes minutes. Truffard n'aime pas se déranger pour ses amis, mais il tient à ce que ses amis se ploient à ses moindres caprices : il a l'âme d'un pacha, comme il en a l'embonpoint.

J'allai donc chez Truffard, mais il me fut impossible de le faire lever. Truffard a grand soin de sa petite santé ; il prétexta la fraîcheur de l'air du matin pour retarder de quelques heures son départ. Après avoir consacré au sommeil une partie de ces heures de retard, il fallut que monsieur gonflât son gros ventre de bordeaux, de jambon et de viande froide ; car Truffard

est comme les soldats anglais, il ne se met jamais en campagne à jeun. Au surplus, il ne s'embarque pas non plus sans biscuit, je t'assure, et ses provisions eussent rassasié un régiment de touristes affamés. Enfin il partit, en me reprochant ma mauvaise volonté et ma paresse, car j'avais catégoriquement refusé de l'accompagner à Rome.

Je lui donnai de loin ma bénédiction, retournai chez moi, et chargeai Felicetto du soin de préparer la monture de Pepa et la mienne, pour notre excursion à *Rocca di papa*, si malencontreusement remise à cause de l'arrivée de Truffard.

Après l'heure du déjeuner, je me rendis chez Pepa pour me mettre à sa disposition; et quand elle eut donné le signal du départ, nous prîmes *la strada di Mezzo,* et nous acheminâmes vers le pont de *Squarciarelli*, par où l'on passe pour aller à Rocca di papa.

C'est une bien jolie promenade que nous fîmes ce jour-là, cher Paul. Rocca di papa, placé très-haut sur le flanc de la montagne, est tellement bâti en amphithéâtre, que c'est à peine si les voitures peuvent arriver jusqu'à l'*osteria* qui se trouve à l'extrémité du bourg.

Mais quand on est une fois à Rocca di papa, et qu'on ne veut pas perdre sa journée, on doit continuer l'ascension de la montagne jusqu'à *Monte-Cavi.*

Monte-Cavi est aujourd'hui un couvent de moines *passionistes.* C'était autrefois le temple de *Giove Laziale*, *Jupiter du Latium*, où se rendaient les triomphateurs romains, afin d'y sacrifier à Jupiter après être montés au Capitole. Ils suivaient l'antique *via sacra* dont on rencontre encore quelques vestiges.

C'est une position bien élevée aussi que celle de Monte-Cavi ; tu en jugeras quand tu sauras

que, par un jour de beau soleil, on peut voir de Monte-Cavi les montagnes de la Sicile.

Entre Rocca di papa et Monte-Cavi se trouve comme un vaste plateau qui avance vers la montagne, où les anciens racontent que fut autrefois le camp d'Annibal, alors que ce grand guerrier songea à faire le siége de Rome.

A cet égard il y a des doutes, comme pour tous les points de l'histoire ancienne. Pourtant, si l'on tient compte de la position exceptionnelle de ce plateau, d'où l'on domine toute la campagne romaine, depuis les Apennins jusqu'à la mer, on sera obligé de convenir que si réellement Annibal dressa ses tentes auprès de Rome, c'est là qu'il dut établir son quartier général.

Maintenant, cher Paul, que j'ai à peu près rempli ma tâche de touriste en te traçant l'itinéraire de notre excursion à Rocca di Papa,

permets-moi de rendre à Pepa la parole, afin qu'elle achève cette histoire suspendue si brusquement par le sommeil de Truffard et que tu me sauras gré, j'en suis sûr, de te compléter.

Laissons parler Pepa, je me fais son sténographe :

« Cher monsieur, me dit-elle, quand nous fûmes sortis des rues tortueuses et rapides de Rocca di Papa, dans la direction du camp d'Annibal, ce n'est pas sans motifs que je me suis arrêtée hier au soir, au milieu de mon récit ; n'ayant cédé qu'avec répugnance à votre désir de faire participer votre ami à nos entretiens, qui sont pour mon pauvre cœur une consolation comme ils semblent être pour le vôtre une distraction, je compris, à l'effet produit par mes paroles sur mon nouvel auditeur, que je devais réserver pour vous seul les pages émouvantes qu'il me restait à feuilleter dans la triste histoire de ma vie. Aussi ai-je jeté un voile sur ces

mystères que je regretterais de confier à des oreilles profanes; vous paraissez comprendre ma douleur et mes pensées, monsieur ; écoutez donc le récit de mes malheurs, et jetez un regard de compassion sur ce cœur que je vais ouvrir au vôtre.

» Mariée en 1833, j'eus de ce mariage une fille à laquelle je donnai mon nom, et qui fut mon ange consolateur; tout entière occupée du soin d'élever ma *Pepa*, pour elle je trouvai une nouvelle ardeur dans mes travaux artistiques, qui m'inspiraient jusque-là un dégoût difficile à expliquer avec mes succès de chaque jour. Mais si j'étais sensible à la gloire théâtrale, j'avais pris en aversion ce monde corrompu auquel me mêlait malgré moi ma position.

» Douze ans se passèrent pour moi au milieu de mes occupations quotidiennes de mère et d'actrice; déjà ma Pepa m'avait fait goûter

une joie si pure et si profonde, que je ne regrettais plus mes rêves de jeune fille, ni ces plaisirs du cœur auxquels toute femme a droit, et que ne sut point me donner l'homme que j'avais accepté pour époux.

» Déjà ma petite Pepa brillait sur la scène auprès de sa mère, et j'étais plus heureuse des applaudissements que l'on donnait à mon enfant que de ceux que me prodiguait encore un public qui avait constamment encouragé mes efforts et mes travaux artistiques.

» Je bénissais Dieu chaque jour, et en priant sur la tombe de ma mère, je contais à cette bonne mère ma joie, qu'elle pouvait partager du haut du ciel, quand tout à coup la fortune se repentit des faveurs dont je la remerciais avec tant de reconnaissance.

» Un jour Pepa était allée jouer sur la route de Rome avec *Antonia*, ma *camerïéra*; lorsque

le soir fut venu, Antonia retourna seule au logis. A son air effrayé, à la pâleur de ses traits, je devinai qu'elle venait m'annoncer un grand malheur.

» Je demandai Pepa à grands cris; Antonia ne répondait rien; je n'eus pas la force d'écouter le récit déchirant que mon cœur avait surpris dans ses yeux et je m'évanouis, accablée par la douleur. Quand je revins à moi, j'appris que des bohémiens avaient enlevé mon enfant. Je chassai Antonia loin de ma présence, mais je ne revis jamais Pepa, et aujourd'hui je la pleure encore, monsieur, sans avoir pu sortir de la cruelle incertitude où je suis restée depuis lors; et vous savez si une mère ferait des miracles pour retrouver l'enfant de ses entrailles!

» Hélas! monsieur, mes larmes, mes prières, mes recherches, tout fut inutile : Pepa ne revint plus auprès de sa malheureuse mère!

» J'avais besoin de vous conter ce nouveau malheur! Vous comprendrez ce que l'on doit avoir d'indulgence pour un cœur ulcéré comme le mien; la douleur donne des droits sacrés, monsieur. Il est de par le monde des infortunes bien souvent insultées et pourtant plus respectables que la plupart des fausses vertus qui s'érigent en juges sévères de fautes qu'elles auraient bien voulu commettre, à l'ombre de leur hypocrisie.

» Je perdis Pepa en 1845, et ce fut vers le 14 du mois de mai de la même année, qu'après bien de l'hésitation, après bien des luttes et des combats que se livrèrent mon cœur et ma raison, je cherchai enfin dans l'amour du jeune étranger dont je vous ai déjà parlé, un bonheur dont j'avais soif, qui m'avait fui jusqu'alors, et que mon âme, épuisée par le chagrin, saisit au passage comme le naufragé s'attache à la planche qu'il rencontre en nageant, comme l'affamé se précipite sur le morceau de pain que lui jette la charité publique.

» M. le cômte *Arthur de la Partelière*, c'était le nom du jeune touriste en question, voyageait en amateur dans les États romains; il était venu passer quelques mois à Rome, et, comme tous les étrangers de son âge, il voulut apprendre, par la fréquentation du théâtre, cette langue italienne que tout le monde croit connaître, parce qu'il est d'usage d'en juger l'étude facile, et que cependant fort peu de voyageurs parviennent à parler comme le veulent la grammaire et l'harmonie.

» Monsieur de la Partelière passait donc presque toutes ses soirées au théâtre *Valle;* c'était là que je gagnais le pain de ma famille. Comme font parfois les jeunes étourdis de vingt ans, M. de la Partelière parut s'occuper exclusivement de moi, plutôt pour se donner le plaisir de remporter dans son bagage de touriste une aventure de plus, que pour obéir à une de ces mystérieuses influences que l'on subit parfois sans le vouloir, et qui sont souvent l'origine

des passions les plus sérieuses et les plus profondes.

» Il y avait bien longtemps que le jeune comte venait entendre assidûment mes vers et ma prose, et cet instinct qui ne nous trompe jamais nous autres femmes m'avait dit qu'il venait à *Valle* pour m'y voir et rien que pour m'y voir. Je riais en moi-même des rêves que devait former cette imagination juvénile, et sans accorder même un regard de compassion à cet amour qui me plaisait au milieu de mes triomphes d'actrice, je n'avais pas moins pris l'habitude de compter parmi mon public de tous les jours cet admirateur d'un nouveau genre qui valait bien mes autres enthousiastes.

» Pour rien au monde je n'eusse donné le plus petit encouragement à cet amour avec lequel jouait ma pensée, sans rien fonder sur cette base mobile que je croyais être tout au plus un caprice de jeune imberbe. Mais il est dan-

gereux de jouer avec certaines choses, et à force de me répéter qu'il me fallait rire de mon jeune amoureux et de sa contenance, je finis par réfléchir que cette constance dont il faisait preuve n'était rien moins que ridicule, et quand je m'aperçus que je ne devais plus en rire, je dus me convaincre que ce qui m'avait paru une plaisanterie était devenu pour moi un avenir de bonheur et le principal objet de tous les vœux de mon cœur et de toutes les pensées de mon esprit.

» En vain je voulus lutter contre un amour que ma raison me représentait comme entouré de dangers de toute espèce; en vain je me promis de ne plus laisser répéter à mes lèvres le sobriquet de « *gato bonino* » que j'avais donné jadis à mon fidèle adorateur; en vain je me jurai de tourner mes yeux vers le côté de la salle opposé à celui où venait se placer chaque soir ce spectateur assidu qui me faisait oublier souvent et mes rôles et le public devant qui je

les récitais. Toujours c'était lui qui s'offrait à ma vue. Nous autres femmes nous n'avons pas besoin de regarder les gens pour les voir; notre coup d'œil est immense comme notre imagination, et nul ne sait combien s'échappent de rayons visuels du coin de notre prunelle; c'est ce qui fait que nos maris et nos amants vont toujours chercher leurs rivaux juste aux antipodes de l'endroit où savent bien les trouver nos regards, moins faciles à tromper.

» J'étais donc vaincue par l'amour: bientôt je n'eus plus la force de nier au vainqueur ma défaite; un muet langage s'établit alors entre nous. Moi jadis si railleuse, si sévère, si inflexible, je trouvais mon « *gato bonino* » trop timide; il ne me paraissait pas assez entreprenant. Voilà pourtant comment sont les femmes! Elles rient de tous ceux qu'elles voient à leurs pieds, et quand il leur passe par l'esprit d'en aimer un, elles lui voudraient plus d'audace et de hardiesse; mais au contraire, mesdames, il faudrait

vous montrer inexorables envers les passions trop cavalières, et garder toute votre indulgence et toute votre libéralité pour ces passions modestes de la jeunesse qui sont en même temps le plus bel hommage rendu à vos charmes, et la plus sûre garantie de bonheur que l'on puisse vous offrir.

» Mais je ne songe point à réformer le monde, et n'ai pas la prétention d'empêcher que les femmes préfèrent l'homme qui les *veut*, à l'enfant qui ose à peine les *désirer !*

» J'abrége les circonstances qui me rapprochèrent du jeune comte, et dirai seulement qu'une correspondance journalière nous mit bientôt à même de nous connaître mutuellement, comme si nous eussions vécu longtemps ensemble. Cet échange continuel de nos pensées les plus secrètes et de ces propos si doux et si tendres dont l'amour seul a le secret, rendit promptement incurable le mal dont nous étions

atteints tous deux. La passion est comme le feu, il faut l'isoler pour l'éteindre, et ce que nous faisions n'en pouvait qu'activer les progrès déjà trop rapides. J'étais une femme de trente-deux ans, et pourtant cet amour que j'avais vu croître peu à peu et à mon insu en moi, jetait tant de poésie dans mon âme, que j'étais devenue comme une jeune fille de seize ans. L'amour est un grand maître, il est bien puissant sur le cœur de la femme; son influence métamorphosa mon caractère, mes idées, mes coutumes, ma vie entière ! Il me sembla que je n'existais que depuis que j'aimais; j'étais si différente de moi-même que personne ne s'expliquait ce changement si complet et si subit!

» Après les lettres vinrent les rendez-vous à la promenade publique; puis il fallut encore plus à un amour qui grandissait de jour en jour, il fallut les longues heures de bonheur et de tendresse, et c'est alors que commencèrent pour moi de nouveaux chagrins. Ma mauvaise

étoile revenait après une courte éclipse. Je pleurai bien amèrement ce bonheur éphémère qui ne m'apparut qu'un moment, comme un ciel radieux entre deux nuages.

» Arthur, comme tous les jeunes gens dont le cœur se donne en entier, était jaloux de ce qu'il appelait le bonheur de sa vie. Une actrice, une femme de mon âge pouvait-elle renoncer au monde où elle avait passé sa jeunesse, et où la plaçaient ses occupations de chaque jour? Pouvais-je briser les mille relations que m'avaient créées ma position, mon talent, mon nom, ma beauté même? Pouvais-je rompre avec tout un passé sans m'exposer à tomber peut-être du piédestal où je ne m'étais élevée qu'à l'aide de tant de travail et de persévérance? Il aurait pourtant fallu sacrifier à mon jeune amant toutes ces choses, et je l'eusse fait de grand cœur, si j'avais eu un autre moyen d'existence à ma portée, car je n'étais point femme à vivre du pain d'autrui.

» L'actrice recevait continuellement chez elle des journalistes, des littérateurs, des auteurs, etc., tous gens qu'il faut traiter avec beaucoup d'égards si l'on veut rester en bonne harmonie avec le public. Ces messieurs ne mettent pas toujours leurs plumes au service des bonnes causes ; l'amour de l'art est souvent ce qui les préoccupe le moins, et la vertu d'une actrice est parfois le plus grand obstacle à ses succès. Dieu merci, je n'avais point à marchander, à des prix indignes de moi, les louanges qui m'étaient dues, mais je n'en devais pas moins traiter avec considération tous les amis des muses, gros et petits bonnets.

» Tous ces visiteurs faisaient passer de mauvais quarts d'heure à mon cher « *gato bonino.* » Mais comment pouvais-je concilier mes devoirs de position avec sa jalousie ombrageuse? Je ne le pus, et c'est ce qui me perdit.

» Je compris alors toute l'imprudence que j'avais commise, mais il n'était plus temps.

» Un de mes amis littérateurs, nommé *Giovanni Narices*, excitait surtout les soupçons de maître Arthur. C'était pourtant un bien innocent rival. Son air de don Quichotte et un certain bec-de lièvre qu'il avait en guise de bouche, eût dû rassurer mon jaloux, si les jaloux se pouvaient jamais rassurer.

» J'avais d'ailleurs des raisons pour ménager cette amitié; mon talent était uni à celui de cet auteur, qui m'avait dédié grand nombre de pièces de théâtre, et on ne peut pas se brouiller pour un *si* ou pour un *non*, avec les gens qui vous dédient leurs pièces.

» Une comédie de ce monsieur *Narices*, intitulée les *Cent et un fous*, où l'auteur parodiait le romantisme de Victor Hugo, avait eu quelque succès. Les gens ennuyés d'entendre appeler Victor Hugo grand poëte, applaudirent à qui mieux mieux cette comédie, dont j'eus la gloire d'assurer le succès, et dès-lors je continuai à jouer les

principaux personnages des pièces de cet auteur, qui me devait sa petite réputation, bien qu'il fût convaincu que je lui devais la mienne.

» Ce fut en vain que je voulus expliquer ces choses à Arthur; il fallait, selon lui, congédier le *Narices* et tirer l'épée contre le genre humain. L'impossibilité où j'étais de lui accorder ce qu'il me demandait, le rendit plus impatient de l'obtenir, et je dois dire que quelques âmes charitables (comme on en trouve toujours en pareil cas) prirent soin de maintenir, par leurs propos bienveillants, mon jeune comte dans sa fatale obstination.

» Enfin, comme je le prévoyais, un jour l'orage qui grondait depuis longtemps sur ma tête, éclata.

» C'était le 27 août 1846, dans la soirée. M. Narices avait eu la malencontreuse idée de

prendre le chemin de mon logis à l'heure où j'attendais la visite de mon jeune jaloux. Une rencontre a lieu à ma porte. Une discussion fort vive s'engage. Un duel est arrêté; il a lieu ; Arthur est blessé. Vous connaissez la sévérité de nos lois quant à ce qui regarde le duel. Nos codes, n'ayant point en vue de former ici des hommes d'épée, ont puni de la peine la plus sévère les combats qu'on appelait, au moyen âge, le Jugement de Dieu.

» Le duel terminé, ceux qui y avaient pris part durent chercher au delà des frontières un refuge contre les poursuites de la police. Arthur gagna Florence, malgré sa blessure, et j'eus la douleur de perdre à la fois ma tranquillité, mon bonheur et ma réputation.

» Mais ce ne fut que le commencement de mes maux. Mon mari, tout homme grossier et égoïste qu'il était, crut devoir prendre soin de venger son honneur outragé. Il alla rejoindre à Flo-

rence Arthur, qu'il y trouva à peine guéri de sa blessure. Il le provoqua, et un nouveau duel eut lieu à cause de moi. Dieu m'est témoin que j'aurais donné ma vie pour empêcher tous ces malheurs. Hélas! il me punissait bien cruellement d'un moment de bonheur et d'égarement. Mon mari trouva la mort dans ce duel, où il était allé se jeter soi-disant pour échapper au ridicule. Mieux eût valu ce ridicule-là que la mort. Il en jugea autrement. Je me vis donc en peu de temps séparée à la fois pour jamais d'une fille bien-aimée, de mon mari et du seul homme qui ait su faire battre mon cœur, et auquel pourtant je devais une partie de mes malheurs!

» Depuis lors, cher monsieur, je ne l'ai plus revu ce jeune homme, qui n'avait éveillé en moi la soif du bonheur que pour ajouter de nouveaux regrets et de nouvelles douleurs aux douleurs déjà si amères de ma vie. Pouvais-je revoir l'homme dont la main avait frappé de

mort le père de ma pauvre petite Pepa? L'ombre de cet ange serait venue me reprocher ma profanation.

» Il me fallut donc encore renoncer à celui qui avait remplacé ma fille dans mon cœur, comme j'avais dû renoncer à cette fille chérie, la seule joie de ma jeunesse. O Arthur, pourquoi n'avez-vous pas compris toute la profondeur de mon amour! Vous eussiez eu confiance en celle qui vous aimait plus que sa vie, et vous auriez épargné à ma vieillesse les tourments qui la précipiteront avant l'heure vers la tombe!

» Vous voyez, monsieur, ajouta Pepa, que j'avais raison de m'appeler malheureuse. Est-il possible de rencontrer sur terre une créature plus éprouvée que je ne le fus? Me voilà, après sept ans de souffrances, retirée dans cette solitude où je savoure l'amertume de mes douleurs. Je n'ai plus de vie ni de joie que dans les pleurs. Mon cœur est fermé à toutes les jouissances.

Depuis sept ans j'ai renoncé à ce théâtre où mon nom était devenu l'objet des sarcasmes de tous les envieux, que l'on compte toujours par milliers quand on a tant soit peu de mérite et de réputation. Je vis dans cette maison où je vous ai reçu ; c'est la dernière du village. Un jardin assez vaste me sert de lieu de promenade, lorsque je veux cacher ma tristesse aux bons habitants de Grotta-Ferrata, et mes jours s'écoulent monotones et calmes, au milieu des larmes et des souvenirs. Je n'ai plus rien qui m'attache à la terre ! Mon cœur est sans haine comme sans bonheur. Je bénis les noms de ceux qui ont fait le malheur de ma vie, et je garde au fond de l'âme la pensée de cet Arthur qui me fut si cher, et qu'il ne me sera jamais possible de revoir. Si jamais le hasard ou le souvenir porte en ces lieux ses pas, il y trouvera gravés, sur la pierre de mon sépulcre, mes derniers mots d'adieu qui seront : « *Amour et pardon.* » Et s'il ne doit point revenir visiter ces rivages, mon âme, avant de remonter aux cieux, passera comme une ombre légère près de la sienne,

pour lui laisser un parfum d'amour qui sera ma dernière pensée. »

Ici *Pepa Viruela* interrompit son récit par des sanglots. Je cherchai à la consoler du mieux que je pus.

« Madame, lui dis-je, Dieu n'abandonne jamais ceux qui croient en lui. Le sort ne vous a pas été favorable, mais vous êtes jeune, et l'espérance ne fuit que les rides de la vieillesse. S'il vous était donné de retrouver votre fille chérie, vous goûteriez encore bien des jouissances sur cette terre qui n'est aujourd'hui pour vous qu'un lieu de tristesse et d'exil.

» Croyez-moi, chère dame, priez et ayez confiance en Dieu ! La prière vaut mieux que les pleurs. Les larmes sont l'impuissance du désespoir, la prière est la parole de la foi. Le désespoir ne peut rien, la foi peut tout.

» Je vous sais gré de m'avoir confié les douleurs de votre cœur; personne mieux que moi ne les appréciera. Vous avez sagement agi en taisant le récit que je viens d'entendre, devant mon ami Truffard. Vos douleurs n'eussent point trouvé d'échos dans la grossière enveloppe où demeure son petit esprit. Mais vous vous passerez bien de la compassion de Truffard; elle n'est point à regretter, car tout charmant garçon qu'il est, il a l'habitude de ne jamais s'apitoyer que sur son propre sort.

C'est ainsi, cher Paul, que je devisais avec madame *Viruela*, ne perdant point, comme tu vois, l'occasion de m'occuper un peu de mon gros Truffard. Il est si charitable à mon endroit, que j'aurais tort de ne pas songer à lui. Ce qui me fâche, c'est qu'après avoir parlé de son nez romain, de ses favoris, de sa face de pleine lune et de son gros ventre, je me vois fort empêché pour savoir ce que j'en pourrais bien dire. Truffard n'est pas nécessaire à la prospé-

rité de l'État ; il n'est ni ne sera jamais ministre ou ambassadeur : que pourrais-je dire de lui ? Parlerai-je des croix dont il orne sa boutonnière ? Mais il n'y attache pas lui-même grande importance, car il sait très-bien que ce n'est pas à lui, mais à l'habit qu'il porte, qu'on les a destinées.

Ne sachant donc que dire de Truffard, je termine ma lettre et te serre la main.

Tout à toi, cher Paul.

Ton ami dévoué,

ARTHUR.

VINGTIÈME LETTRE

Frascati — Monte-Porzio. — Le Pilozzo. — Les aventures d'Alessandro Valezzo

---

Grotta-Ferrata, ce 10 octobre 1853.

Mon cher Paul,

Je reprends la plume pour te conter les nouvelles excursions que nous avons faites, *Pepa* et moi, dans la montagne.

L'autre jour, nous sommes partis pour *Frascati*, de fort bon matin, et nous avons monté la côte qui mène à cette charmante ville, par le

chemin d'en haut. Mais vois comme les hommes sont capricieux : il nous est venu ensuite l'envie d'aller par le *chemin d'en bas*, et force fut à nos rossinantes de presser le pas pour regagner le temps perdu et de redescendre cette vilaine côte qu'elles durent maudire plus d'une fois. Au surplus, elles ne furent pas trop à plaindre dans le premier moment, ces pauvres bêtes, car elles ont dû penser qu'elles revenaient à *Grotta-Ferrata.* Quoi qu'il en soit, elles durent perdre quelques illusions en traversant la *rue* de *Grotta-Ferrata*, lorsque nos coups de baguette réitérés leur apprirent qu'il fallait encore, pour cette fois, s'éloigner du logis.

Je ne pensai guère à m'occuper de ce qui passa par le cerveau de nos coursiers, s'il est vrai que quelque chose y ait passé, et même en n'admettant pas qu'on puisse mettre en doute l'existence des susdits cerveaux. Ce que je sais, c'est que nous entrâmes dans une magnifique avenue plantée de grands arbres, et puis dans un bois

délicieux dont nous suivîmes une allée pendant quelque chose comme plus de deux kilomètres, jusqu'à une certaine maison de campagne que j'aurais volontiers prise pour une villa, mais qui n'était que la ferme d'un séminaire, quoiqu'on en ait fait une infirmerie pour les besoins de l'armée française.

Avant d'arriver à l'hospice militaire en question, on monte une côte plus raide que longue, qui aboutit à une grande cour où le *roussin* de Pepa refusait obstinément d'aborder. Il fallut employer les arguments les plus énergiques pour décider *mons borrico* à traverser ladite cour. Mais ensuite se présenta à notre vue, à gauche, une véritable villa, que l'on appelle la *villa Montalto*, et qui est en réalité le séminaire de la Propagande, que j'avais placé tout d'abord à la ferme qui sert d'hôpital à nos braves soldats.

Cette villa aboutit à une descente encore plus

rapide que la côte; car dans ce monde il n'y a pas plus de montées sans descentes, qu'il n'y a de succès sans revers. *Borrico* fut plus disposé à s'éloigner de la villa qu'il ne l'était pour s'en approcher : en cela, il ne manquait pas de logique.

Nous arrivâmes donc, après avoir trouvé le parc le plus gracieux et le mieux planté qu'il soit possible de voir, à une grille qui s'ouvrait sur la grande route de *Grotta-Ferrata* à *Frascati*, tout près de la porte de *Frascati.* Nous avions abrégé les distances en augmentant les agréments de l'excursion; tous les avantages étaient pour notre heureuse combinaison ; pourtant nous faillîmes éprouver le sort auquel je fus un jour exposé dans la villa *Borghèse.* A la porte était placé un cordonnier, je devrais dire savetier, mais j'aime mieux appeler ce brave homme bottier, de peur de blesser son orgueil. Au surplus j'attache peu d'importance aux titres que se donnent ou que portent les hommes ; j'aime

mieux m'en tenir au conseil de l'Évangile « A l'œuvre on connaît l'ouvrier. » J'appellerai donc mon savetier, bottier, sans rien présumer sur ses œuvres, que je n'ai point vues.

Il était donc placé près de la grille où nous étions arrivés, et il devait y jouer le rôle du concierge de la villa *Borghèse;* je le supposai, et au lieu d'entrer avec lui en conversation, ce qu'il est dangereux de faire avec les concierges en général, je lui montrai une pièce de monnaie, et *Sésame s'ouvrit.*

Si j'eusse agi autrement, ce digne fonctionnaire nous renvoyait très-certainement à *Grotta-Ferrata.*

La villa dont nous sortions étant située entre *Grotta-Ferrata* et *Frascati*, il est facile de comprendre qu'il est plus court de la traverser que de suivre la route ordinaire; mais ce second chemin n'étant point ouvert au public, les gens

qui désirent en profiter sont tenus de payer l'impôt de la grille.

On prétend que le séminaire en question est le lieu le plus sain de toute la *Comarque*. Je le crois sans peine, d'abord parce que les militaires malades ont fort bonne opinion du climat de l'endroit, et ensuite parce que, comme nous avons déjà eu l'honneur de vous le dire, monsieur le lecteur, partout où vous verrez s'élever les murs soit d'un couvent, soit d'un établissement habité par des ecclésiastiques, il y a cent à parier contre un que le lieu choisi pour ce couvent ou cet établissement est le point le plus agréable et le mieux situé de tous les environs.

Nous passâmes la grille, et en descendant la route vers *Frascati*, nous arrivâmes, après quelques minutes, à une grande place qui s'étend jusqu'à une magnifique villa, distante de quelques mètres de l'entrée de la ville.

Cette villa est dans une position exceptionnelle. D'ailleurs, de la place dont nous parlons, où se trouve une fort belle auberge ayant pour enseigne « *Nobile locanda è trattoria*, » où nous nous arrêtâmes, on aperçoit Rome et toute la campagne qui l'entoure, comme on voit de la terrasse de Saint-Germain une partie des environs de Paris. C'est un spectacle à la fois grandiose et charmant. Cela vaut les vues de *Grotta-Ferrata*, qui m'avaient tant enthousiasmé à mes premiers jours de *Soggiorno;* peut-être aussi le panorama dont on jouit du fameux camp d'Annibal, où Pepa nous raconta ses malheurs.

Frascati est bien un des plus jolis endroits de toute cette montagne si admirable par la variété de ses sites, et qui forme autour de Rome, à l'horizon, une double ceinture bleue se déroulant jusqu'à la mer, où elle va se perdre.

Du reste, nous ne chercherons pas ici à éta-

blir la renommée de *Frascati*. *Frascati* a éte connu et jugé avant nous.

Nous disons seulement que *Frascati* est à la hauteur de sa grande réputation, et pourtant rien n'est plus lourd à porter qu'un nom célèbre. La remarque que nous faisons pour les choses matérielles se peut faire également pour l'espèce humaine. Le vulgaire a l'habitude de tout juger par les apparences; et comme il attache à tout un caractère d'hérédité qu'il lui plaît de trouver partout, pour singer sans doute l'éternité de Dieu, il s'habitue facilement à se représenter tels ou tels principes, telles ou telles vertus sous l'emblème de certains noms.

Ainsi, parce que M. B. a été un fort honnête homme, on s'étonne de voir accuser son fils de concussion; parce que M. L. aura fait partie des royalistes de *Quibéron*, on est surpris de trouver son héritier dans un fauteuil de sénateur; et parce que M. *Mouton* aura été bou-

cher, on jette les hauts cris en entendant nommer son descendant M. *le comte de la Moutonnerie!*

Le vulgaire a-t-il tort ou raison dans sa manière de juger les choses? Quoi qu'il en soit, c'est lui qui fait la loi en pareille matière! — Laissons donc couler l'eau du torrent, aussi bien nous aurions fort affaire en voulant en détourner le cours.

Quant à *Frascati*, qui n'est point homme, pas plus que le *Pirée* de la fable de la Fontaine, il ne fait point honte à sa bonne renommée, quand on le voit de près.

Surtout, ce jour-là, Frascati avait revêtu ses plus beaux habits; il s'était *engalané* : c'était la foire de *Frascati*. Qui dit jour de foire, dit jour de plaisirs, de danses, de festins, de libations, etc. Je m'attends à ce que tu vas me demander des descriptions foraines; ce ne sera pas long.

Figure-toi, cher ami, des petits pots de faïence à bon marché, des foulards, des chaussons, des glaces, des ustensiles de ménage, toujours à bon marché ; et en te rappelant les objets du même genre que tu auras vus dans nos nombreuses foires de France, tu te feras une idée bien nette de ce qu'on vend à celle de *Frascati*.

Les foires se ressemblent partout : ce sont des marchés à bas prix, où l'on débite de fort mauvaise marchandise. Les costumes, l'air et le langage des vendeurs et des acheteurs n'est pas toujours le même : voilà la seule différence qu'il y ait entre les foires des divers pays du monde.

J'en excepte toutefois certaines où l'on vend des produits de la localité ; mais à *Frascati* je n'ai rien vu de pareil. Sous ce rapport, celle de *Grotta-Ferrata*, avec ses jambons si renommés, quoique si chers, a encore sur la dernière l'avantage de l'originalité.

Grâce à la foire, il nous fut fort difficile de prendre place à la vaste table de l'auberge dont nous avons déjà parlé, et j'eus beaucoup de peine à trouver un abri pour nos montures. A ce propos, je t'engage, si tu voyages jamais à cheval, en chevauchant d'auberge en auberge, à assister exactement au repas de ton coursier; car bien que les nôtres fussent de louage, et partant moins chers à notre cœur que les jolis chevaux bais de l'autre jour ne le sont au cœur de *Truffard*, j'eus presque une dispute avec le garçon d'écurie à leur sujet; ce drôle, pendant que j'avais le dos tourné, s'avisa de partager avec nos chevaux leur modeste souper. J'eus l'idée de retourner près d'eux pour me rendre compte de la façon dont on les traitait, lorsque je vis à mon grand étonnement que leur couvert était déjà desservi. Je compris le tour du garçon, et j'y mis bon ordre; mais, sans moi, ces pauvres *rossinantes* auraient fort mal soupé!

Il fallait pourtant bien nourrir notre *cavalleria*

qui devait nous ramener au logis de Grotta-Ferrata le même soir et, cette fois, par le chemin d'en haut, c'est-à-dire par le plus long; car tu penses que s'il nous fut difficile de trouver un dîner par ce temps de foire, à plus forte raison nous fut-il tout à fait impossible de rencontrer des logements disponibles. C'est là l'agrément de toutes les grandes réunions d'hommes.

Pendant qu'on apprêtait le dîner, nous visitâmes la belle villa dont je t'ai parlé, qui s'appelait autrefois la villa *Torlonia* et a nom aujourd'hui villa *Conti;* puis une autre située de l'autre côté du chemin de Grotta-Ferrata, et dont on n'aperçoit tout d'abord que le parc, et qu'on nomme, à cause de sa position élevée, la villa du *Belvédère.* Cette dernière appartient à la famille *Borghèse.*

C'est incroyable ce que cette famille possède, dans les États romains, de palais, de villas et

de terres. Au surplus, un très-petit nombre de familles princières se partagent ici la propriété foncière laissée aux laïques par le monopole ecclésiastique; et encore ces familles de laïques sont-elles des branches qui durent leur splendeur à quelque pape, sous le pontificat duquel elles acquirent ces richesses dont elles jouissent encore aujourd'hui.

Tout le monde sait que l'Église a eu plusieurs papes des noms de *Borghèse*, *Barberini*, *Chigi*, etc.

La villa d'où nous avons admiré le beau panorama que présente la campagne de Rôme, vue des hauteurs de *Frascati*, consiste en un magnifique palais situé dans un immense jardin orné d'une façon splendide. On y remarque une cascade que nous serions fiers d'avoir à Versailles, et je ne parlerai pas de toutes les curiosités qu'on trouve dans l'intérieur du palais.

Le guide du voyageur à Rome raconte toutes ces choses en détail ; mais il passe trop légèrement sur le chapitre relatif à ce beau jardin, qui fait à lui seul de la villa un séjour enchanteur.

Nous passâmes de bien agréables instants à parcourir ces belles allées où l'art a su si merveilleusement aider la nature. J'ai pensé souvent, en voyant ces délicieuses villas de l'Italie, trop éparses au milieu des déserts de Rome, au parti que notre civilisation saurait tirer de ces contrées si fertiles, mais si abandonnées.

Nous laissâmes enfin derrière nous les jardins de la villa pour regagner l'*osteria*, où nous attendait un souper à l'italienne que nous mangeâmes de fort bon appétit, en nous moquant des détracteurs de la cuisine italienne, qui font fi de son huile et de ses plats épicés, parce qu'ils ne savent point comment on les doit ar-

ranger (1). Mais il faisait nuit, il nous fallut songer à la retraite. Je courus donc à l'écurie où j'avais laissé nos coursiers, et notre petite caravane se mit enfin en marche pour Grotta-Ferrata.

Notre retour se fit sans accident; mais je ne puis m'empêcher de t'en raconter une particularité qui te donnera quelque idée de ce que sont ici les gens de la montagne.

Aux époques de fêtes, les chevriers du voisinage se réunissent en foule à Frascati; mais comme ils n'ont pas le gousset assez garni pour se payer un logement en ville, ces braves gens, quand vient l'heure de l'*Ave Maria*, couchent à la porte de Frascati, non loin de l'auberge où nous dinâmes Pepa et moi.

---

(1) Tu vois que malgré le talent culinaire de *Jean Boudhousse*, je me suis complétement réconcilié avec la cuisine italienne. « Ce que femme veut, Dieu le veut; » c'est à *Pepa* qu'il faut t'en prendre.

Je ne savais ce que je voyais dans l'ombre, à ma gauche, lorsque nous sortîmes du portail de l'*osteria*, et j'en demandai l'explication au garçon d'écurie, qui donnait le premier élan à nos bêtes, peu disposées à cheminer à une heure si avancée; cet homme me dit que ces individus que j'apercevais, entassés les uns près des autres, étaient les chevriers des montagnes environnantes qui, enveloppés dans leurs peaux de mouton, se livraient ainsi, à peu de frais, aux douceurs du sommeil.

Le palefrenier m'engagea même à tourner un peu à droite la tête de mon coursier, et à décrire un cercle, le plus large possible, autour de ce dortoir d'une nouvelle espèce, parce que, disait-il, à l'endroit où reposait l'essaim de chevriers, un autre essaim allait aussi passer la nuit, et ce dernier n'était pas là pour y dormir.

Je suivis le conseil du garçon, et reconduisis Pepa jusque chez elle, non sans lui faire pro-

mettre de repartir le lendemain pour *Monte-Porzio*, ce que nous fîmes, comme tu le verras, cher Paul, si tu veux bien lire ce qui va suivre.

Monte-Porzio est un village situé du même côté de *Grotta-Ferrata* que *Frascati*, quoique plus éloigné. Ce village est aussi sur une hauteur, ce qui n'est pas surprenant, puisque dès Grotta-Ferrata nous sommes déjà en pleine montagne.

Pour aller de *Grotta-Ferrata* à *Monte-Porzio*, on passe généralement par *Frascati*. Le chemin est, du reste, presque impraticable aux voitures; ce détail nous préoccupa fort peu, attendu que nous faisions toutes nos courses à cheval ou à âne.

La route dont nous venons de parler se divise un peu avant *Monte-Porzio*, en deux chemins, dont l'un aboutit aux bas quartiers de *Frascati*, et dont l'autre passe près des murs du château

de *Mondragone;* c'est le dernier de ces deux chemins que nous suivîmes.

On traverse par ce chemin un parc où une fort belle allée plantée d'arbres conduit jusqu'à *Mondragone;* puis, quand on arrive au château, on se fait ouvrir une grille où, par malheur, il ne séjourne pas de savetier, ce qui oblige les promeneurs à attendre qu'on vienne d'une ferme voisine leur donner la clef des champs.

On monte ensuite la côte de Monte-Porzio, et on entre dans ce village, perché au haut d'une montagne, en passant par une porte noire et enfumée comme le sont toutes les portes des villages de ce pays.

Nous passâmes quelques heures à *Monte-Porzio*, où, d'ailleurs, nous reçut fort bien un certain indigène, ami de Pepa, dont la femme, par parenthèse, était d'une beauté peu commune.

On nous donna du vin jaune assez agréable au palais, quoique trop doux; nous en bûmes modérément, car il n'en faut point abuser, sous peine d'être sévèrement et promptement châtié pour les excès commis.

Tout était amabilité et prévenance dans la maison de notre nouvel hôte. A voir sa mine réjouie, son air franc et ouvert, je l'aurais volontiers pris pour l'homme le plus fortuné du pays, lorsque j'aperçus un jeune homme qu'on me dit être un employé du gouvernement, en vacances. Ce qui me fit remarquer ce nouvel hôte, ce fut la façon toute galante dont il traitait la belle *locandiera*. Je compris alors qu'il y avait quelque chose que je n'eusse point envié à notre hôte, que je croyais, peu d'instants auparavant, le plus heureux mortel de la contrée.

J'allais proposer à Pepa de rester jusqu'au lendemain à Monteporzio, pensant bien que

nous y trouverions des lits plus facilement que la veille à Frascati.

Mais Pepa se rappela qu'elle avait une amie nommée *Mariuggi Carnera*, dont la maison de campagne avoisinait *Monte-Porzio*, et elle voulut aller demander l'hospitalité pour nous deux à cette amie.

— Y a-t-il ici quelqu'un, dit-elle alors, qui se charge de nous conduire jusqu'au *Pilozzo?* (c'est le nom de la villa de Mariuggi).

La *locandiera* nous trouva immédiatement un guide, et, à regret, je quittai sa maison hospitalière pour courir les chances d'un futur que j'eusse volontiers sacrifié au présent.

Ne t'est-il jamais arrivé, cher ami, de sentir comme un grand malaise quand il t'a fallu t'éloigner d'une jolie femme que le hasard t'a-

vait fait rencontrer? Sans doute tu me comprendras; où seraient donc tes vingt-trois ans, s'il en était autrement.

Il m'en a donc coûté beaucoup pour m'éloigner de la belle *locandiera*. J'en voulais au fond de l'âme à ce trop heureux employé en vacances. C'était mal de ma part, j'en conviens; mais on est parfois jaloux même de ce qu'on ne peut avoir; et n'est-il pas permis d'en vouloir un peu à ceux dont la présence nous prive d'un bien que nous saurions apprécier tout comme eux?

Notre guide se nommait *Alessandro Valezzo;* c'était un ami de *Mariuggi Carnera :* aussi nous servit-il de guide par complaisance. Nous acceptâmes avec empressement son aimable compagnie, et nous descendîmes lentement de Monte-Porzio dans la direction du *Pilozzo*, où nous arrivâmes après une petite demi-heure de marche.

Le *Pilozzo* est une maison carrée à deux étages, située à mi-côte de la montagne, au milieu de vignes qui sont la principale végétation de ces environs. Il existe un lavoir et une fontaine sur le chemin de Monte Porzio, en dehors de la grille du parc; la villa est d'ailleurs presqu'à moitié chemin de *Monte-Porzio* et de *Frascati*.

La maison est bâtie sur de magnifiques souterrains, qui servent de cave à une grande quantité de tonneaux et de barils remplis du vin provenant des vignes environnantes : ce vin est assez bon, et il serait sans doute bien meilleur si les propriétaires de ces vignobles n'avaient soin, comme ils nous l'ont avoué eux-mêmes, dans les années de mauvaise récolte, de compléter le nombre de leurs tonneaux en mélangeant au raisin une graine noire destinée à donner au vin plus de couleur, et, en tout cas, à en augmenter la quantité, mais que je soupçonne fort être une sorte de poison qui doit produire de très-mauvais effets.

Ce n'est pas, du reste, la première fois que j'entends parler, en ce pays, de semblables falsifications.

Un Français m'a dit avoir bu à Frascati un vin blanc qui le rendit fort malade, et ayant pris des informations sur la manière dont se faisait ce vin, il découvrit que, pour lui donner un aspect plus doré, on avait mis dans les tonnes qui le contenait, de la ferraille et jusqu'à de gros *baïocchi* en cuivre. Je te laisse à penser, mon cher, si de pareils tripotages ne mériteraient pas la corde pour ceux qui se les permettent.

On punit de la prison les hérésies contre la foi catholique, que ne punit-on de la même manière ces hérésies contre l'agriculture, qui sont au moins aussi pernicieuses pour les corps des consommateurs, que le sont les autres pour les âmes des fidèles.

Mme Carnera nous reçut à merveille; c'est une femme fort aimable et qui nous offrit la plus gracieuse hospitalité. Nous passâmes la soirée à causer de Rome et de Grotta-Ferrata, et déjà nous avions épuisé le catalogue des nouvelles locales, lorsque Mariuggi eut la bonne pensée de mettre notre guide *sur la sellette* pour lui faire raconter ses aventures qui m'ont si fort intéressé que je n'ai pu résister au désir de t'en faire part.

Non sans se laisser tant soit peu prier, M. *Alessandro Valezzo* commença ainsi l'histoire de sa vie et de ses malheurs ; car lui aussi a eu des malheurs ; qui n'en a pas eu ?

Mais laissons parler *Valezzo*, puisque ces dames ont désiré de l'entendre.

« Je suis né, dit-il, à Rome en 1830, mais ma famille a toujours habité *Monte-Porzio* depuis de longues années ; d'ailleurs c'est là qu'est

le patrimoine de mes pères. Je perdis mes parents quand je n'avais point encore l'âge où l'on apprécie ce que vaut la tendresse de ceux qui nous ont donné le jour ; je fus élevé par un oncle devenu mon tuteur et l'administrateur de ma fortune : il s'appelait *Belmaggio*, Lui et sa femme habitaient Monte-Porzio ; ils vivaient seuls dans une petite villa située à une portée de fusil du village ; je leur tenais lieu d'enfant, car Dieu n'avait pas béni leur union du don si précieux de ces petits êtres qui sont les véritables liens du mariage. Je les aimais du reste comme j'eusse aimé mon père et ma mère ; mais ils ne me rendaient point tendresse pour tendresse, et ne me considéraient que comme un instrument destiné à satisfaire leur avarice véritablement sordide.

» Ils voyaient avec peine que je grandissais sous leurs yeux, et s'ils avaient pu arrêter le soleil, pour m'empêcher de devenir un homme, je crois qu'ils auraient largement usé de ce

pouvoir, qui ne fut accordé qu'une fois à un prophète d'Israël.

» En effet, plus longtemps eût duré mon enfance, plus longtemps ils eussent eu la gérance de ma fortune, et ils ne s'accoutumaient qu'à grand'peine à l'idée qu'un jour il leur faudrait replacer dans mes mains des biens qui n'étaient qu'en dépôt dans les leurs.

» Telles furent l'origine et la cause de tous mes malheurs.

» Je n'insisterai pas sur les événements de ma première jeunesse, qui cependant vous expliqueraient ceux qui leur succédèrent; je n'aurais pas assez d'empire sur moi-même pour vous faire un récit détaillé des souvenirs douloureux de mon passé; ce passé est encore trop présent à ma mémoire, et d'ailleurs je lasserais votre patience sans profit pour moi; je vous dirai rapidement les différentes scènes de la tra-

gédie dont j'ai été le principal acteur et qui a jeté sur ma vie comme un voile de fatalité que la mort seule pourra écarter. Puissent mes paroles aller remuer vos cœurs! Vos larmes de compassion seront la plus douce compensation que vous puissiez offrir à ma douleur. Puissent aussi les faits que vous allez connaître, vous éclairer sur les mystères de ce théâtre qu'on appelle le monde!

» J'étais donc devenu un adolescent, et cela au grand déplaisir des *Belmaggio*. Ces derniers, au lieu de me créer des relations sociales en rapport avec mon âge et ma fortune, ne songèrent qu'à m'isoler de plus en plus de mes semblables, espérant par là, sans doute, retarder l'époque où je penserais à prendre femme, ce qui était devenu leur perpétuel *cauchemar;* ils se disaient que tant que je vivrais sous leur égide, éloigné de tout être humain, je prolongerais volontairement une tutelle qui était si fort de leur goût. Ils raisonnaient juste, aussi serais-je resté

dans la maison des *Belmaggio*, sans vouloir en jamais sortir, si deux beaux yeux sans lesquels on n'avait point compté, ne s'étaient chargés de détruire en un instant l'édifice élevé avec tant de soins par mes ambitieux tuteurs.

» On ne me laissait jamais jouer avec aucun des enfants du village, et j'étais sous ce rapport l'objet de la plus jalouse surveillance ; mais les yeux d'*Argus* qui me suivaient partout étaient trop préoccupés de transformer pour moi la maison *Belmaggio* en forteresse, pour s'inquiéter de ce qui se passait dans l'intérieur de ma prison. C'est ainsi qu'on voit, de par le monde, des maris plus jaloux que *Bartholo*, qui font de la maison conjugale un véritable couvent, et ne permettent jamais à leurs femmes de faire deux pas seules dans la rue, recevoir à bras ouverts des amis qui ne quittent ni leur table ni leur salon, et auxquels ils commettraient au besoin l'emploi de *geôlier suppléant!* Ce sont des ennemis qu'ils établissent eux-mêmes dans la place

forte, et *Bartholo* s'y laisse tromper le mieux du monde.

» Il ne s'agissait pas pour moi des dangers dont nous venons de parler ; mais les *Belmaggio* me laissaient des journées entières avec une petite cousine, fille de leurs parents et voisins les *Seccotino*, qui fut pour mes avares tuteurs l'ennemi introduit dans la forteresse.

» *Sabina Seccotino* était une belle jeune fille que la nature s'était plu à orner de tous les charmes ; ses grands yeux bleus semblaient refléter la plus belle âme, et son sourire avait tant de candeur et de franchise, qu'il appelait la confiance et la sympathie de ceux auxquels il s'adressait.

» *Sabina* n'était plus une enfant. Elle avait à peu près le même nombre d'années que moi, et la femme est plus précoce que l'homme. C'était mon mentor. J'écoutais et suivais tous

ses conseils : bientôt je l'adorai. Je ne pouvais me lasser de son aimable compagnie ; elle avait tant de délicatesse dans le cœur et tant de vivacité dans l'esprit! Je passais de longues heures à admirer ses beaux cheveux noirs, et l'air de majesté que respiraient ses traits fit facilement naître en moi la pensée qu'il ne pouvait exister sur la terre une plus belle créature que ma *Sabina.*

» Bientôt, car les choses marchaient vite dans notre petit monde, tandis que les *Belmaggio* comptaient et recomptaient mes écus, et ne se doutaient en rien de nos petits projets d'enfants, bientôt nous nous fûmes juré, *Sabina* et moi, une foi éternelle ; et je vous assure que jamais serment ne fut plus solennel, ni plus sacré, car c'est aux pieds de la sainte Vierge que nos cœurs le firent et que nos lèvres le prononcèrent. Puisse la Vierge pardonner à qui fut parjure !

» *Sabina* était ma cousine, ainsi que je l'ai dit

précédemment; *Seccotino* était le beau-frère de ma tante *Belmaggio*, dont il avait épousé la sœur *Candida Seccotino*.

» Ma tante *Candida* ne mit pas longtemps à s'apercevoir de ce qui se passait dans nos cœurs ; elle en dut causer longuement avec papa *Seccotino;* mais comme ces braves gens n'étaient pas plus que les *Belmaggio* insensibles aux biens de la terre, ils tombèrent promptement d'accord sur un point, c'est que leur intérêt les obligeait à protéger nos jeunes amours. Ce n'est pas que ma fortune fût de beaucoup supérieure à celle de *Sabina*, mais nous étions les *richards* de l'endroit, et les *Seccotino* préférèrent saisir le *certain* au passage que de courir après l'*incertain*.

» Ils résolurent donc de mener à bonne fin la petite entreprise que *Sabina* et moi nous avions conçue sans leur aveu ; et ils auraient sans doute réussi dans leur projet, s'ils n'avaient eu

affaire à des gens plus adroits qu'eux, et habiles à exploiter cette avarice dont ils connaissaient eux-mêmes si bien les douceurs.

» *Candida Seccotino* me prit dès lors en une affection telle, que je vis en elle comme une seconde mère, et je remerciai le ciel d'avoir rempli le vide qu'avait laissé autour de moi la perte de mes parents.

» *Candida* avait dans son cœur tout un arsenal de sentiments tendres et affectueux qu'elle étalait avec complaisance, et dont elle savait même augmenter le prix en y joignant *ce don des larmes* dont l'Évangile fait tant de cas. Tout cela était fort beau, si ce n'eût été une pitoyable comédie. Je m'y laissai prendre ; il en devait être ainsi : les enfants sont si faciles à tromper !

» Attiré par cette tendresse de *Candida*, que je prenais pour une affection maternelle, et qui n'était que le résultat d'un calcul intéressé,

j'ouvris mon cœur avec cet abandon qu'a l'enfance, et dont abusent si maladroitement ceux qui devraient l'encourager.

» Bientôt le secret de *Sabina* et d'*Alessandro*, au lieu d'être un secret à deux, fut un secret à quatre, car *Candida*, comme nous l'avons dit précédemment, n'eut rien de plus pressé que d'aller tout conter à papa *Seccotino*.

» Ce dernier fit d'abord les gros yeux et la grosse voix; il se fâcha; je crois même qu'il jura pour se donner encore plus l'air d'un chef de famille mécontent qu'on lui ait caché ce qu'il eût dû connaître le premier. Au fond, *Seccotino* prit aussi bien son parti que l'avait fait *Candida;* il se joignit même à elle pour la réussite de ce qu'ils regardaient comme *une assez bonne affaire.*

» Mais *Belmaggio* et sa femme, remarquant un jour un certain air de contentement sur les vi-

sages de leurs parents *Seccotino*, tinrent conseil : ils opinèrent, après mûr examen, que quelque malheur les menaçait dans l'ombre; car, dans notre charmant siècle, le meilleur indice qu'on puisse avoir de quelque disgrâce, est dans la joie tout envieuse de certains *bons parents* qu'on serre tous les jours avec amitié sur son cœur, et qui n'attendent pourtant que l'occasion de nous déchirer *à belles dents.*

» Les *Belmaggio*, le soir où ils se furent aperçus du contentement des *Seccotino*, se couchèrent tard et dormirent fort mal; on prétendit même dans la maison que madame, assise près de monsieur, devisa toute la nuit sur ce qui avait pu causer de la joie aux *Seccotino.*

» La surveillance dont j'étais l'objet augmenta. On ne tarda pas à trouver les fils de notre petite conspiration. Dès lors vous jugez de l'alarme qu'il y eut parmi les *Belmaggio*; ils jurèrent de marier au plus tôt *Sabina.* Ce qui fut dit fut

fait. Voilà les *Belmaggio* en campagne. C'était l'époque de la révolution romaine de 1849; les armées étrangères foulaient le sol de la patrie. Animés par le désir de conserver mon patrimoine qui allait leur échapper si mon mariage avec *Sabina* n'était empêché à tout prix et pour le présent et pour l'avenir, les *Belmaggio* eurent vite trouvé un prétendant capable par sa grande fortune de servir d'appât à l'avidité des *Seccotino*. Le piége était bien préparé, ces derniers y tombèrent.

» Bientôt les *Belmaggio* patronnaient et présentaient dans la maison *Seccotino* un jeune officier napolitain, possesseur d'une fortune considérable. Le prince *Nicodemo di Borsaforte*, c'était le nom de mon rival, accepté avec empressement par mes ingrats parents, demanda et obtint la main de *Sabina*. Ce fut un coup de théâtre; j'aurais dû dire un *coup de bourse*.

» *Sabina* se révolta d'abord à l'idée de m'a-

bandonner. Elle refusa obstinément d'obéir à ses parents qu'aveuglait un égoïsme de famille bien mal entendu, et je n'avais pas besoin de lui rappeler ses serments d'autrefois, car elle me les répéta en prenant à témoin la sainte Vierge, première confidente de nos innocents secrets. Elle ajouta même ces mots, qui sont restés gravés dans ma mémoire et qui auraient été comme une sentence terrible écrite dans le cœur de l'infidèle, si ce cœur ne s'était, lui aussi, tourné vers le veau d'or :

» *Alessandro*, me dit-elle, *tu vois ce qu'on exige de moi; eh bien, je t'aime tant, mon Alessandro, que jamais, je te le jure, je n'appartiendrai à un autre qu'à toi; et mon cœur est tellement plein de ton image chérie, que si tu venais toi-même à m'abandonner, je mourrais encore avec ton doux nom sur les lèvres.*

» C'est avec de pareils mots que les femmes nous conduisent à l'abîme, nous autres hommes!

Ou elles nous rendent complétement fous, ce qui ne leur est pas chose difficile, ou bien elles sèment dans nos cœurs un poison qui passe dans notre sang, et consume notre vie plus cruellement même que ne le dépeint si sagement la mythologie, par la fable de la fameuse tunique du centaure Nessus.

» *Sabina* pensa pendant six mois ce que l'on vient de lire, et après avoir employé tout ce temps à lutter contre les persécutions des *Belmaggio* et des *Seccolino*, son amour faiblit et elle devint l'épouse du prince *Nicodèmo di Borsaforte*.

» Vous vous étonnez sans doute que les choses en soient venues à ce point; quelle sera votre surprise quand je vous dirai que, quelques jours avant son mariage, Sabina me faisait les adieux suivants que, par un reste de pudeur sans doute, elle m'envoya sous forme de lettre :

« *Adieu, Alessandro, je renonce à toi pour*

obéir à mes parents ; je serai toujours pour toi une sœur dévouée. On m'a fait comprendre mes devoirs : nous n'étions que des enfants ; il faut renoncer à nos folies. Tu feras, toi aussi, dans quelques années un mariage plus en rapport avec ta position. Adieu, sois bien heureux, c'est le vœu de ta sœur.

» *SABINA.* »

» Mais ne pensez pas que je supportai avec résignation tant de coups qui me frappaient à la fois. Je n'en compris pas la portée comme aujourd'hui, pourtant je luttai de toutes mes forces, comme vous le verrez. J'aurais fait des miracles pour arracher *Sabina* des mains qui me l'enlevaient ; mais que peut un faible enfant dont le cœur est loyal et droit, contre les intrigues de toute une famille ?

» Je cherchai *Nicodémo* et le provoquai ; il refusa mon cartel, et, d'accord avec les *Belmaggio*, me fit mettre dans la prison de Monte-

Porzio. C'était une conduite digne de ces braves guerriers qui faillirent, dans la précipitation de leur fuite, laisser leur roi bien aimé tomber entre les mains des soldats de Garibaldi.

» Ils se servirent, pour me faire enfermer, d'une lettre que j'eus l'imprudence d'écrire à *Sabina*, dans un moment de désespoir. J'en ai conservé la copie, que je porte toujours sur moi dans mon portefeuille, afin d'y voir un exemple des grands préjudices qui peuvent naître d'un acte irréfléchi. Cette lettre fut le point de départ de tous mes maux; elle fut pour mes ennemis la clef de la prison; la voici. »

Et ce disant, Alessandro tirait de la poche de son habit un gros portefeuille en cuir, usé par le frottement extérieur et dont la grosseur annonçait qu'il devait contenir quelques papiers d'importance; puis après avoir trouvé dans un replis du cuir la lettre en question, il la lut ainsi, non sans s'excuser de la longueur de cette

lettre; mais, disait-il, nous devions nous aussi, qui connaissions son histoire, nous faire juges entre lui et ses persécuteurs. Alessandro voulait nous intéresser en sa faveur, et nous porter sans doute à mépriser les gens qui avaient été assez lâches pour combattre avec de pareilles armes contre un jeune homme sans expérience et emporté par la passion.

« Cette lettre fut adressée à *Sabina*, de la villa où les *Belmaggio* me tenaient renfermé ; lorsqu'il m'eut été interdit de la voir et qu'elle-même m'eut annoncé officiellement avoir accepté, malgré ses serments contraires, le mariage qu'on lui avait proposé. Je lui disais donc, en réponse à sa lettre d'adieu :

« Ma chère amie,

» Aujourd'hui, il se passe une chose inouïe, » inconcevable ; celle qui m'avait donné sa foi » a l'audace de nier tout un passé qui parle

» contre elle, et elle me demande de lui prou-
» ver en l'oubliant que je l'aime.

» Je sais qu'il est généreux de s'imposer un
» sacrifice volontairement pour ceux qu'on aime;
» mais je ne sache pas qu'il soit ni délicat ni
» honorable d'imposer à autrui des sacrifices
» involontaires!

» Voilà pourtant ce qu'on exige de moi! On
» veut que je signe par mon lâche silence l'o-
» dieux contrat qui donnera à un autre celle
» que j'aime. C'est une infamie que vous me
» demandez! Vous avez beau la colorer par des
» dehors d'honnêteté et de nobles sentiments
» de famille; vous n'avez pas de cœur, vous
» ignorez jusqu'au mot *aimer!*

» Ah! Sabina! tu me foules aux pieds, tu me
» refuses le bonheur que je te demandais à
» genoux; eh bien, voici l'attitude que je prends
» désormais et que je conserverai toute ma vie.

» Par un excès de loyauté, je t'avertis d'une
» résolution inébranlable à laquelle m'ont poussé
» ta dureté et ton opiniâtre cruauté.

» J'ai jusqu'ici voulu marcher dans une voie
» de modération et de persuasion ; ta conduite
» m'oblige à en sortir et fait cesser tous mes
» scrupules. Désormais je serai un autre homme,
» et cet homme t'apprendra ce qu'est un amour
» qu'on abandonne lâchement après l'avoir
» bercé des plus doux rêves !

» Ta mère a eu l'inconcevable cynisme de
» me demander de traiter en frère celui à qui
» l'on destine, je me trompe, à qui l'on *vend*
» mon bien le plus précieux : ton cœur perfide
» et infidèle ! mais voici ma réponse :

» Dès aujourd'hui je voue à cet homme une
» haine implacable qui ne s'éteindra qu'avec
» moi. En t'épousant, Sabina, ce n'est pas un
» frère qu'il trouvera en moi, mais un ennemi

» acharné, toujours prêt à dévorer son bonheur, » que je suivrai des yeux dans l'ombre. Cet en- » nemi ne pardonnera jamais, parce qu'il aura » l'enfer dans le cœur.

» S'il faut suivre cet homme jusqu'au bout » du monde, j'irai. Contre lui, toutes les armes » me seront bonnes; pour lui nuire, il n'y aura » si grand sacrifice que je ne fasse; ma fortune, » je la changerai contre le poignard qui doit » percer son sein. Mais non, ce n'est pas la » mort que je veux pour lui, c'est la souffrance! » Qu'a-t-il fait cet homme pour être si heureux, » quand je meurs de douleur? Qui est-il donc » pour que je lui laisse ainsi me voler mon » bonheur, et que ma vengeance se change en » un sourire de résignation !... Non, non, » mon cœur sera de marbre pour lui, comme » le tien l'est en ce moment pour moi !

» Sitôt qu'aux fidèles les bans auront trans- » mis vos deux noms, je courrai chez mon rival

» et j'aurai avec cet homme une explication.
» S'il passe outre ou bien que vous parveniez à
» me lier les bras, ma rage n'en sera que plus
» implacable. C'est une terrible vengeance que
» celle qui dort pendant des années ! et je te
» le déclare : plus il sera tard pour frapper, et
» plus le coup sera mortel !

» Je t'ai dit mes projets ; tu ne m'accuseras
» pas de déloyauté ; la guerre est déclarée ;
» mais quels que soient les événements de l'a-
» venir, toi seule en seras responsable aux yeux
» de Dieu !...

» Adieu ! consomme ton infamie ; je suis là,
» l'œil en feu comme un léopard prêt à bondir
» sur sa proie. Reçois mes dernières paroles,
» c'est la haine qui les inspire ; mais songe
» que si la haine succède à l'amour dans
» les grandes passions, l'une est moins facile à
» tromper que l'autre.

» Adieu.... Celui qui préférerait la mort
» au parjure du cœur. »

« Cette lettre, plutôt d'un insensé que d'un homme dangereux, le croiriez-vous, fut commentée, lue et relue devant les autorités compétentes, par mes aimables parents; et ces derniers, enchantés d'y trouver une preuve suffisante des griefs qu'ils avaient contre moi, en profitèrent pour demander mon incarcération, qu'ils obtinrent.

» Si j'avais pensé de sang-froid, un seul instant, la millième partie de ce que contenait cette imprudente épître, aurais-je eu la simplicité d'aller ainsi avertir autrui de mes projets, et de donner à mes ennemis des armes contre moi? Évidemment je m'étais laissé emporter par l'exaltation où m'avaient mis les événements contre lesquels je luttais en désespéré.

» Mieux vaut avoir du fiel sur la langue que

dans le cœur! La vengeance qui s'annonce à son de trompe est un jeu d'enfant près de cette vengeance mystérieuse qui attend l'ennemi dans l'ombre pour l'y frapper sans danger, et qui veille des années près de la proie qu'elle guette, sans jamais laisser aux chances du hasard le coup qui doit la satisfaire, en donnant la mort à son adversaire.

» L'ennemi qui vient vous serrer la main et vous salue d'un sourire gracieux du plus loin qu'il vous aperçoit est plus à craindre, selon moi, que celui qui ayant l'âme transpercée d'un coup mortel, laisse échapper sa douleur en menaces comme celles que je viens de vous lire tout à l'heure.

» La suite de cette histoire vous prouvera ce qu'il fallait penser de cette fâcheuse lettre, et vous mettra à même d'apprécier le machiavélisme de ceux qui surent si bien s'en servir contre moi.

» Dans ma prison je ne restai pas inactif; et m'étant informé du jour où *Sabina* allait consommer son odieux parjure, j'appris que son mariage était fixé pour le 3 juillet de 1850.

» Le jour fatal approchait. Il arriva trop tôt, hélas! Les cloches sonnaient à grandes volées, et l'église principale de Monte-Porzio était ornée comme pour la fête de Pâques. Déjà la foule se pressait au parvis sacré, le cortége nuptial passa sous les orgues et marcha vers l'autel. Mais, à l'entrée de la nef, un jeune homme s'avança et adressa quelques paroles de reproches à la jeune mariée, qui s'évanouit. On arrêta le perturbateur de la cérémonie et on le conduisit à la sacristie de l'église. Ce jeune homme, c'était moi. J'avais résolu de m'opposer à tout prix à la célébration d'un hymen qui devait faire le désespoir de ma vie. La fortune me fut contraire.

» Les *Belmaggio* et les *Seccotino* se réunirent

autour de moi, et m'accablant d'injures, ils appelèrent sur moi l'indignation publique. En vain je cherchai à me justifier; il est des moments où l'homme le plus innocent doit courber la tête sous le bras d'airain de l'injuste destinée. J'allais me résigner à subir la mienne, lorsque l'oncle *Belmaggio*, s'approchant de moi, porta la main à ma poitrine et y saisit un poignard que j'y avais placé dans l'intention de me le plonger dans le cœur si *Sabina* restait sourde à mes prières.

» *Belmaggio*, brandissant ce poignard au-dessus de la foule émue, me montra à tous comme un meurtrier qu'il fallait livrer à la justice, et je fus reconduit à la prison au milieu des imprécations d'une multitude aussi irritée qu'elle était aveugle.

» On me jeta dans un noir cachot, d'où je fus transporté le soir même à Frascati.

» Cependant *Sabina* étant revenue de son

évanouissement, on se hâta de conclure les cérémonies nuptiales que ma présence avait interrompues, au grand scandale de ceux qui ignoraient les causes de mon désespoir.

» *Sabina* partit aussitôt pour Naples avec le prince *Borsaforte*, dont elle était devenue la femme.

» Quant à moi, je restai sous le coup d'une odieuse condamnation, grâce aux soins que prirent les *Belmaggio* de soutenir la cause qu'on avait portée contre moi devant les tribunaux compétents. Vu la sage lenteur avec laquelle on administre la justice en ce pays, je serais resté probablement durant cinq ou six ans enfermé sans être jugé, si un événement aussi heureux qu'imprévu ne m'avait rendu à la liberté, en me débarrassant de mes persécuteurs.

» Quelques mois après les faits dont nous venons de parler, papa *Seccotino*, dont la santé

fort affaiblie donnait depuis longtemps quelque inquiétude à sa famille, mourut, laissant à *Candida* le soin de mettre en ordre les affaires des *Seccotino* et de transmettre à *Sabina* l'héritage de son père.

» *Candida*, peu habile à manier des écus, attendu que *Seccotino* ne lui avait jamais donné que l'argent nécessaire pour payer les frais toujours mesquins d'un ménage de campagne ; *Candida* crut bien faire en s'adressant aux *Belmaggio*, pour les prier de régler la succession du défunt. Celui-ci, ne possédant guère que des biens en fonds de terre, les *Belmaggio* offrirent d'en devenir acquéreurs, moyennant un prix qu'à dessein ils choisirent assez modique, et qui fut agréé par *Candida*.

» Les comptes et les achats une fois terminés, les *Belmaggio*, réalisèrent sans bruit leur fortune, la mienne et celle des *Seccotino* qu'on venait de leur confier, et partirent clandestine-

ment de Monte-Porzio, sans qu'on ait jamais su où ils portèrent leurs pas et les fonds dont ils étaient dépositaires. On croit pourtant que l'Amérique fut le lieu de leur retraite, mais on n'a pu retrouver leurs traces.

» Un coup si terrible frappa au cœur *Candida*. Elle qui avait survécu à l'éloignement de sa chère fille et à la mort de son époux adoré, ne put supporter la perte de sa fortune. On la conduisit au cimetière trois jours après la fuite des *Belmaggio*.

» Moi, j'ai béni le Seigneur, qui avait permis que mes ennemis proclamassent mon innocence d'une façon aussi éclatante, en jetant le masque sous lequel ils avaient si longtemps exploité mou inexpérience et ma faiblesse.

» Je fis en sorte de rassembler les débris de ma fortune échappés à la rapacité de mes tuteurs, et je me retirai, calme et résigné, dans

une petite ferme que les fugitifs n'avaient pu vendre avec les autres terres dont ils emportaient la valeur en espèces, soit que le temps leur eût manqué pour cette vente, soit que l'isolement de cette ferme en eût rendu plus difficile l'adjudication.

» J'avais plus qu'il ne me fallait pour vivre obscur dans la solitude nécessaire à mon cœur affligé, et j'aurais oublié tout après avoir tout pardonné, si le sort n'eût voulu que je pusse me venger de la personne qui m'avait le plus fait souffrir dans ma vie ! Aujourd'hui ma vengeance est accomplie, et je remercie le ciel de m'en avoir laissé la consolation ; elle n'a pu déplaire à Dieu, j'en suis sûr, vous en jugerez vous-même en écoutant la fin de cette histoire.

» Un soir, j'étais assis sur le banc de pierre situé près de la porte de ma maison ; je regardais triste, et rêveur, les jeunes filles du village danser la *saltarella*, au son monotone du

cembalo, lorsqu'une pauvre femme, qui tenait un enfant par la main, s'arrêta devant moi et me demanda la *limosina* avec un accent de douleur si profond, que je sortis de ma rêverie et levai les yeux vers la mendiante. Mais quelle fut ma surprise lorsque je reconnus dans ses traits ceux de *Sabina!* Je me hâtai de la questionner, et bientôt je ne pus douter que ce ne fût ma cousine que je revoyais dans un si triste état.

» C'est l'an dernier que s'est passé cette scène : des années d'absence et de souffrance avaient tellement changé le beau visage de *Sabina*, que j'avais peine à croire que ce fût elle.

» — C'est toi, ma sœur? lui dis-je, Sois la bien venue, puisque tu es malheureuse.

» — *Alessandro!* fit-elle, et elle baissa la tête, sans rien ajouter; dans sa douleur, elle n'avait point jeté les yeux sur celui auquel elle

demandait le pain de l'aumône. Quand elle eut entendu ma voix, elle recula comme toute honteuse et s'éloigna sans oser prononcer une seule parole.

» — *Sabina*, ne me fuis pas, m'écriai-je alors : celui qui a su tant aimer n'a jamais appris à haïr; qu'un faux orgueil ne t'éloigne pas de moi; ne crains point que la vue du fils de l'étranger ranime mon ressentiment. D'ailleurs cet enfant n'est-il pas aussi le tien ?

» Viens, sœur; à la maison il y a le pain et le sel pour ceux qui souffrent; si tu n'acceptes pas l'hospitalité du pardon, accepte au moins celle de la charité chrétienne !

» *Sabina* consentit, non pas pour elle, sans doute, mais pour son fils, à venir prendre place à mon foyer. Si les femmes pardonnent difficilement à leurs victimes les torts qu'elles ont eus envers ces dernières; si les femmes sacrifient

tout à leur amour-propre et à leur vanité, elles oublient qu'elles sont femmes en devenant mères.

» Quand *Sabina* eut pris soin de son enfant et réparé ses forces épuisées, elle s'assit près de mon *brasero*, et berçant son fils dans ses bras, elle consentit à m'expliquer par quelle disgrâce elle avait été réduite à l'état de misère où je la voyais.

» Le prince *Nicodémo*, après quelques mois de mariage, humilié de voir que *Sabina* ne pouvait mettre de côté ses mœurs simples et ses habitudes villageoises, pour adopter les façons maniérées et théâtrales des dames de la cour, et la voyant sans cesse l'objet des plaisanteries de ces dernières, la prit promptement en aversion, et lui fit subir toutes sortes de mauvais traitements.

» Mille fois *Sabina* avait formé le projet de

fuir la maison conjugale où le destin semblait la punir d'avoir manqué à ses premiers serments d'amour ; mais elle était devenue mère, et ne pouvait se résigner à priver son fils de l'avenir auquel il avait droit, par son illustre naissance ; et puis quand *Sabina* apprit la mort des *Seccotino* et la fuite des *Belmaggio*, voyant qu'il fallait renoncer de ce côté à tout espoir de fortune, elle résolut de s'offrir en victime à la brutalité de *Borsaforte* et d'accepter avec résignation toutes les amertumes dont il lui plaisait de l'accabler.

» Mais l'antipathie que *Borsaforte* éprouvait pour *Sabina* s'étant changée en haine, cette dernière dut songer à mettre sa vie à l'abri des embûches qu'on lui tendait chaque jour. Peu lui importait l'existence, mais que serait devenu sans elle son fils chéri? Pouvait-elle laisser son innocence à la merci d'un homme qui ne respecterait peut-être pas plus ses devoirs de père qu'il n'avait respecté ses devoirs d'époux?

» *Sabina* n'hésita plus; elle réunit tous ses diamants et ses bijoux, et en ayant vendu une partie, elle fit un bagage du reste ainsi que de quelques effets qui lui étaient indispensables, et elle partit, une nuit, dans une chaise de poste qui l'emporta vers Rome, par la dangereuse route des Marais-Pontins.

» Mais des brigands l'arrêtèrent en chemin et la dépouillèrent presque complétement. Elle ne pouvait retourner à Naples, aussi continua-t-elle sa marche vers Rome. Quand elle arriva dans cette dernière ville, elle avait épuisé toutes ses ressources ; c'est alors que l'idée lui vint d'aller chercher aux lieux qui l'avaient vue naître une hospitalité qu'elle préférait tenir de l'amitié plutôt que de la charité publique.

» Telles furent les paroles de la malheureuse *Sabina*.

» Ainsi Dieu m'offrit l'occasion d'une vengeance

bien douce à mon cœur, mais je la voulais plus entière. Je déclarai à *Sabina* que j'entendais partager avec elle ce qui me restait du patrimoine de mes pères. Elle refusa mon offre, et pourtant promit de ne point aller demander à d'autres l'hospitalité que j'étais si heureux de lui offrir.

» Après bien des instances et de longues discussions, je parvins, l'amour maternel aidant, à obtenir de *Sabina* qu'elle acceptât la moitié de ma ferme. Depuis lors nous avons vécu heureux de notre médiocrité, bénissant le Seigneur, elle, de lui avoir réservé un refuge inespéré dans sa fuite, et moi, de m'avoir permis de prouver à Sabina que « *les véritables affections sont aussi solides contre les coups de l'adversité qu'elles sont au-dessus des tentations de la fortune!* »

Alessandro Valezzo cessa de parler et essuya une larme qui avait roulé de sa paupière sur sa

joue. Pepa était très-émue; elle songeait sans doute à son jeune étranger. Je respectai sa douleur et celle de notre guide, et un long silence suivit le récit de l'histoire que tu viens de lire, mon cher Paul.

Nous gagnâmes ensuite nos chambres respectives, en échangeant chacun un salut, un *addio* ou un *bona notte.*

Le lendemain, je priai Pepa de retourner à Grotta-Ferrata, car il me restait encore à faire le voyage d'*Albano* avant mon retour à Rome, et je voulais rentrer dans la capitale, dont j'étais absent depuis déjà plusieurs semaines.

Nous prîmes congé de *Mariuggi Carnera,* qui fut assez aimable pour nous accompagner jusqu'à Frascati par le chemin plus frais et plus agréable à l'œil qu'aux pieds des marcheurs, qui joint le Pilozzo à la route de Frascati à Monte-Porzio.

Ce chemin est bordé de petites villas dans le genre du Pilozzo et de vignobles qui appartiennent à différents propriétaires. Dans cette partie du territoire romain, la propriété commence à être plus divisée; aussi les terres sont-elles mieux cultivées qu'ailleurs. Il en est de même à Grotta-Ferrata.

Le reste du voyage se fit sans accident, toujours par la villa *Montalto,* dont nous admirâmes encore en passant le beau parc qui touche à celui non moins beau, quoique plus petit, de la villa du *Belvédère.*

Je ferme cette lettre déjà fort longue, cher Paul, en t'annonçant, pour la prochaine, une excursion d'*Albano* et de l'*Ariccia,* à laquelle Pepa a bien voulu me promettre de prendre part.

Adieu donc, cher ami.

Tout à toi,

Arthur.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

Dernière excursion avec Pepa. — Albano — L'Ariccia. — Le pont de l'Ariccia. — Aventure arrivée à un ex-président de la Chambre des députés. — Gle Gallerie de la forêt d'Albano. — Les diligences qui vont de Rome à Albano. — Costumes albanais.

Grotta-Ferrata, ce 15 octobre 1853.

MON CHER PAUL,

Il commence à être temps de retourner à Rome : aussi suis-je occupé à préparer mon déménagement. Mais avant de quitter le séjour

délicieux de *Grotta-Ferrata*, je veux te conter une dernière excursion que j'ai faite avec Pepa. Ce sont nos adieux ; nous allons nous séparer peut-être pour toujours. Je le regrette, car je ne pouvais trouver un meilleur cicérone, et j'aurai, après mon départ, un grand vide dans l'esprit et dans le cœur.

Nous avons été l'autre jour à *Albano*, en suivant la route de Frascati à Albano, qui se compose de deux tronçons de chemin : le premier va de Frascati à Marino, et passe derrière Grotta-Ferrata; le second mène à *Castel-Gondolfo*, d'où l'on suit jusqu'à l'*Ariccia* les belles allées de la forêt appelées *gle Gallerie;* enfin, de l'Ariccia on descend à Albano.

L'*Ariccia* est un des plus jolis villages de la contrée : bâti sur un sommet plus élevé que celui d'Albano, l'Ariccia domine une vallée qui contourne cette dernière ville. L'Ariccia ne brille pas seulement par l'agréable voisinage

de la forêt d'Albano et par sa situation toute pittoresque; un monument, œuvre des Romains modernes, mais digne en tous points des Romains d'autrefois, y attire encore l'infatigable et enthousiaste touriste étranger. Le monument en question est un magnifique pont formé do trois systèmes d'arches superposées, aussi remarquable par la hardiesse de sa construction que par son élégance et sa solidité. Ce pont est destiné à réunir l'Ariccia et Albano, qui ne sont séparés, à vol d'oiseau, que par une très-faible distance, mais qu'éloignaient considérablement l'un de l'autre les sinuosités du terrain. Ce monument rappelle beaucoup nos *viaducs* de chemins de fer; il est dû au talent d'un architecte romain et à la protection aussi intelligente que persévérante du dernier ministre des travaux publics que tout Rome pleure en ce moment.

Ce prodigieux travail prouve à quel point s'est conservé dans ce pays le génie artistique, malgré le peu d'occasions qu'il a de se dévelop-

per et le peu d'encouragement qu'il rencontre dans ses aspirations. Ce pont a coûté plusieurs millions au trésor pontifical, mais c'est de l'argent bien placé.

Ce n'est pas que le pont de l'Ariccia soit aussi utile que le serait un de nos viaducs de chemins de fer ; mais si le commerce prend un jour son essor en ce pays, le pont sera là comme une offrande du passé à un avenir qui saura l'utiliser ; d'ailleurs, quand il ne ferait que l'office de ces nombreux monuments d'architecture qui n'ont d'autre objet que d'appeler l'admiration de l'étranger sur le pays où on les voit, ne doit-on pas se féliciter de posséder ces témoins si éloquents de la grandeur du génie humain, ces chefs-d'œuvre dont l'humanité tout entière revendique la paternité ?

Sans doute tous les gens sensés de l'Ariccia et d'Albano penseront comme nous, excepté

peut-être quelques *âniers* récalcitrants ou mécontents.

En effet, la civilisation, avec ses admirables simplifications, brise bien des carrières; elle déplace tous ces gens qui ne vivent que des embarras d'autrui.

Les *âniers* d'Albano ou de l'Ariccia avaient plus de transport à dos de *mulet* ou d'*âne* avant la création du pont. Sachons-leur gré de n'en avoir pas conspiré la destruction; on a vu parfois des exemples en ce genre.

Qu'ils fassent ce qu'ont fait nos anciens postillons *démontés* : qu'ils déplacent leur industrie comme on a déplacé leur travail, et qu'ils ne désespèrent point de l'avenir : quelque courte que soit la distance des deux villes voisines, il y aura toujours assez d'ânes à conduire de l'une à l'autre.

A propos de promenade à âne, voici un trait attribué à cet ex-président de la chambre des députés, qui aurait été à même de renouveler en 1848 le rôle d'Achille de Harlay, si la fatalité n'avait voulu qu'il fût absent de son fauteuil, précisément au moment où les révolutionnaires vainqueurs envahissaient la salle des séances; ce digne magistrat cheminait lentement, porté par l'animal pacifique et têtu que nous avons nommé précédemment, et suivait la magnifique allée des *Gallerie*, assez occupé aussi d'une lecture qui l'empêchait de rien voir de ce qui se passait autour de lui : tout à coup un homme armé jusqu'aux dents s'élance à la bride de son coursier. Notre président fut ému et surpris; mais, plus heureux que Charles VI, il put conserver son sang-froid et s'en servit pour marchander sa vie.

Je crois que le brigand estima la dette à quelques pièces de monnaie blanche, je ne me porte pas garant du fait et laisse le lecteur dans

l'indécision sur ce point, craignant d'errer en plus ou en moins dans mon estimation.

Quoi qu'il en soit, l'ancien parlementaire put continuer sa promenade, bien heureux d'en être quitte à si bon marché. Il dut pourtant presser le pas de sa monture et chercher dans un coin de son gousset quelques paoli oubliés pour le cas d'un nouvelle mise à prix.

Nous le laisserons poursuivre sa route et nous admirerons encore une fois ces belles *gallerie* de la forêt qui vont de l'*Ariccia* à *Castel-Gandolfo* en longeant le fameux lac de Castel.

Là se trouve un emplacement où l'on voit un chemin de la croix et à côté un couvent. J'aurais été étonné de ne pas trouver de moines établis en ces lieux enchanteurs; car, je le répète, partout où il fait bon vivre en ce pays, on

rencontre un monastère. Il y a, dans ce choix des sites où l'on doit habiter, un sensualisme innocent pratiqué d'une façon bien intelligente par le clergé régulier des États romains.

Retournons maintenant à l'Ariccia, sans plus nous occuper de notre président, qui nous en voudrait de venir le troubler dans la vie scientifique et littéraire qui a succédé pour lui, aux agitations et aux mécomptes de la politique.

Profitons de notre retour à l'Ariccia pour parcourir les divers étages d'arches du beau pont déjà cité. Des galeries sont établies d'étage en étage pour la commodité des piétons, et c'est un beau coup d'œil que, du haut de ces masses de pierres si régulièrement enchâssées entre elles, présente aux regards du promeneur la vallée que traverse le pont de l'Ariccia.

A l'entrée d'Albano, du côté de l'Ariccia, nous trouverons encore un couvent et, à côté, une ruine romaine.

C'est une assez belle ville qu'Albano; on y voit de jolies villas, de beaux jardins, parmi lesquels on admire ceux de la villa *Doria*, située à l'autre extrémité de la ville. Mais rien ne vaut à mon avis la forêt d'Albano. Je fais peu de cas des chefs-d'œuvre nés sous la main de l'homme, quand j'ai sous les yeux les merveilles enfantées par la nature. L'homme n'est qu'un reflet du Créateur. Dieu est le professeur, l'homme n'est que l'élève. Qui donc pourrait préférer les œuvres de l'élève aux œuvres du maître ?

Il y a dans les choses de la nature un caractère de grandeur que n'ont jamais les plus beaux monuments créés par l'homme.

Albano, l'antique *Albe-la-Longue*, est situé à quatorze milles de Rome ; une fort belle route joint cette ville à la capitale. Au sortir de Rome, on trouve sur ce chemin des tombeaux romains aussi remarquables par leurs formes bizarres que par leur ancienneté. A moitié che-

min, le voyageur rencontre une *osteria* à un endroit qu'on appèlle *torre di mezza via;* ce nom n'a pas besoin de commentaires. Des *voitures-calèches* qui ont la prétention de passer pour des diligences, vous conduisent de Rome à Albano et réciproquement, en quatre heures. Ce système de locomotion est d'ailleurs fort répandu en ce pays, et nous ne nous en plaindrons pas, attendu qu'on est beaucoup mieux, à notre avis, dans une calèche que dans tout autre véhicule où l'on entasse impitoyablement les voyageurs.

Ces calèches, comme toutes les calèches, ne peuvent contenir que cinq personnes dans l'intérieur; sur le siége, à côté du conducteur, on met assez souvent deux autres voyageurs ; ce qui fait monter le personnel du voyage tout au plus à huit personnes : ce n'est pas exorbitant. Au surplus, ces voitures vont très-vite, et si ce n'était la poussière qui vous enveloppe comme d'un nuage impénétrable depuis le moment du

départ jusqu'à celui de l'arrivée, en somme on n'aurait pas trop à se plaindre d'être monté dans le *corriere.*

Avant de quitter Albano, où nous séjournâmes presque deux jours dans un fort mauvais *albergo* où s'arrêtent les diligences de Rome, nous avons voulu, le jour de notre départ, assister à la messe; c'était précisément un dimanche. J'avoue qu'en dehors de la satisfaction que doit trouver tout bon chrétien dans l'accomplissement de ce devoir hebdomadaire, j'éprouvai une véritable jouissance à passer en revue toutes ces figures de villageois et villageoises albanaises, réunis en habits de fête, dans l'église principale de l'endroit.

Les costumes albanais attirent trop l'attention des artistes et des touristes, pour que je ne te joigne pas aux détails de ma lettre quelques réflexions miennes à ce sujet.

Je ne te parlerai point des hommes, qui se vêtissent à peu de chose près comme les autres Romains des environs de Rome; mais le vêtement des femmes diffère beaucoup de celui des autres villages environnants.

Les Albanaises ont une espèce de corsage qui leur pince la taille et est plastronné par devant au moyen d'une sorte de cuirasse en carton, assez dure pour faire l'effet d'une petite planche, mais pas assez montante pour cacher aux regards des passants une gorge dont on a raison de faire parade, et qui est à peine voilée par les replis d'une chemisette brodée avec beaucoup de soin et à jour, sans doute dans la même intention que précédemment.

Le corsage en question ressemblerait beaucoup à celui de toutes les paysannes italiennes, s'il n'était de couleur écarlate; joins à cela un beau voile en dentelles qui, fixé sur le derrière de la tête par de belles épingles d'argent

et un peigne du même métal, retombe jusque sur les talons de la jolie Albanaise, et tu auras une idée de l'élégance de ce pittoresque costume. Je ne parle pas des jupes, qui sont en soie assez riche, comme celles des paysannes de Grotta-Ferrata; mais ce que je dirai, c'est que l'on a trouvé le moyen de faire servir un aussi joli costume à la classification de celles qui le portent, et voici comment : le corsage rouge dont nous avons parlé se termine par des manches de la même étoffe et de la même couleur qui ressemblent assez à celles de nos vestes militaires; les jeunes filles portent le corsage et les manches sans aucune marque distinctive, tandis que les femmes mariées ont sur chaque manche des broderies d'or qui font assez l'effet de deux *sardines* de sergent-major (pardonne-moi l'expression, elle est technique). Est-ce à dire que, dans cet intéressant village, les gens mariés aient un grade qu'ils n'ont pas chez nous? Non, sans doute, les gens mariés d'Albano ne doivent avoir rien de plus ni rien de moins que les gens mariés de partout ailleurs; mais c'est

une mode, et on ne gagne rien à discuter les modes.

Cette mode, quelle qu'en soit la raison, n'en est pas moins fort curieuse et fort originale: aussi, ai-je cru de mon devoir de te la signaler.

En vain j'ai voulu savoir de Pepa l'explication de cet usage; elle s'est reconnue incapable de satisfaire ma curiosité, sans toutefois me répondre, comme le fit un jour une dame romaine à laquelle je demandais si elle connaissait l'étymologie du nom *Monte-Pincio*.

La dame en question me dit :

« Je crois que ce nom a toujours existé. »

L'usage des *chevrons* albanais ne remonte pas probablement à Adam, comme le croyait mon interlocutrice pour le mot *Pincio;* mais Pepa n'ayant pu résoudre la question, tu trou-

veras bon, Paul, que j'abrite mon ignorance derrière la sienne.

Je termine ma lettre en t'annonçant que nous revînmes à Grotta-Ferrata *felicemente*. Je te ferai part, dans ma prochaine dépêche, de mes dernières impressions *grotta-ferrataines ;* elles auront peut-être une teinte de mélancolie que tu me pardonneras, en te rappelant que j'aurai fait mes adieux à notre intéressante compagne de voyage, la charmante Pepa.

Adieu, cher Paul.

Ton ami,

ARTHUR.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

PAGES.

DEUXIÈME PARTIE. 1

QUATORZIÈME LETTRE.

Armée française. — Saint-Louis-des-Français. — La Société de Saint-Vincent de Paul. — L'ambassade. 3

QUINZIÈME LETTRE.

Armée romaine. — Marine. — Police. — Administration. — Clergé. — Sociétés religieuses. 19

SEIZIÈME LETTRE.

Théâtres. — Cafés. — Climat. — Coutumes. — L'abbé impertinent. — Croquis de certains grands personnages. — Le Saint-Père 39

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Voyage à Civita-Vecchia par le Tibre. — Le convoi d'un forçat. — Le souper bien payé. — L'ami malgré moi. . 83

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Voyage à Grotta-Ferrata. — Le bossu Peppone. — Le couvent des moines grecs. — La foire de Grotta-Ferrata. . 121

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Excursion avec Pepa à Castel-Gandolfo.— Le lac de Castel. — Retour à Grotta-Ferrata. — Marino. — Le Marinois hospitalier. — Arrivée intempestive de Truffard. — Soirée chez Pepa. — Commencement du récit des aventures de Pepa Viruela. — Interruption causée par le sommeil de Truffard. — Truffard retourne à Rome. — Rocca-di-Papa. — Monte-Cavi. — Le camp d'Annibal. — Fin des aventures de Pepa Viruela. 151

VINGTIÈME LETTRE.

Frascati. — Monte-Porzio. — Le Pilozzo. — Les aventures d'Alessandro Valezzo. 207

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

Dernière excursion avec Pepa. — Albano. — L'Ariccia. — Le pont de l'Ariccia. — Aventure arrivée à un ex-président de la chambre des députés. — Gle Gallerie de la forêt d'Albano. — Les diligences qui vont de Rome à Albano. — Costumes albanais 267

ERRATA DU SECOND VOLUME.

Page 10, ligne 1. *Au lieu de* il es démontré, *lisez* il est démontré.

Page 53, ligne 15. *Au lieu de* et je lu fais, *lisez* et je lui fais.

Page 62, ligne 9. *Au lieu de* où l'on puisse, *lisez* où l'on puisse être.

Page 95, ligne 10. *Au lieu de* soupiraux de catacombes, *lisez* soupiraux des catacombes.

Page 122, ligne 1. *Au lieu de* on rencontre à une auberge, *lisez* on rencontre une auberge.

Page 143, ligne 18. *Au lieu de* .....ni manchote, vraiment. Alors maître Peppone doit avoir le gousset bien garni, *lisez* ni manchote. — Vraiment! Alors maître Peppone doit avoir le gousset bien garni? —

Page 231, ligne 6. *Au lieu de* Il s'appelait *Belmaggio*, *lisez* il s'appelait *Belmaggio*.

Page 243, ligne 19. *Au lieu de* dans un replis, *lisez* dans un repli.



